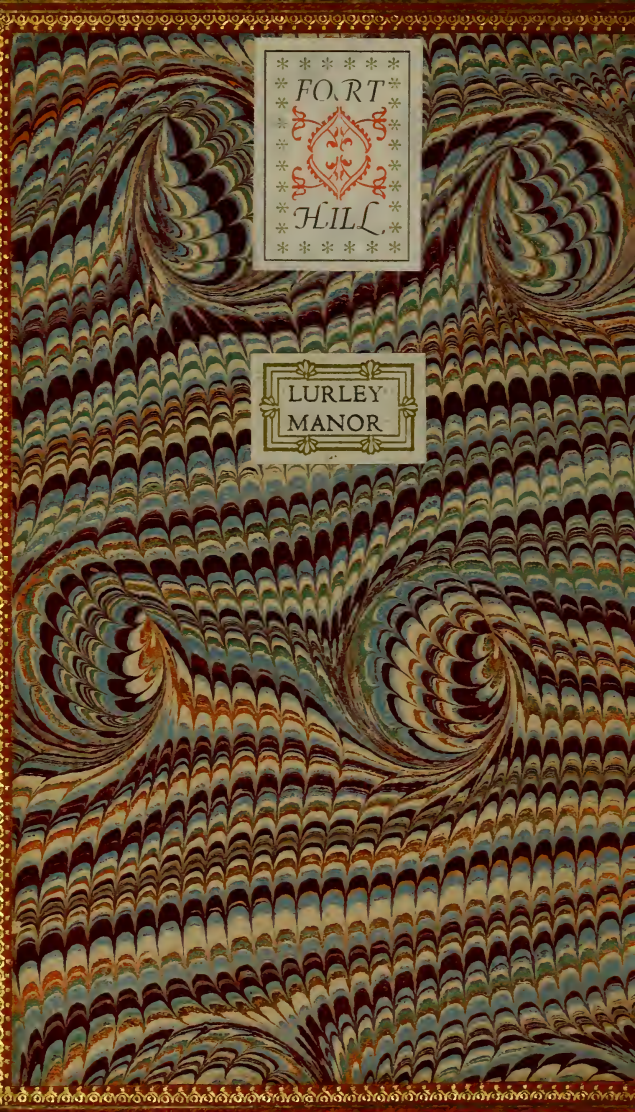
FORT
HILL
LURLEY
MANOR

FV. Avongne
Sander 18e. 1443
Cohen 425

52 grav. L. f
1 Front.
cc. TS.

Coffyhen?

CONTES A RIRE.

NOUVEAUX CONTES A RIRE,

ET

AVENTURES PLAISANTES de ce temps.

OU

RECREATIONS FRANÇOISES,

TROISIEME EDITION

Enrichie de figures en taille-douce.

A COLOGNE,
Chez ROGER BONTEMPS.

M. DCCII.

Avertissement.

DEpuis que l'Illustre Monsieur de la Fontaine, de glorieuse & poëtique memoire, a donné au public les Contes qui ont été tant estimez, & qui sont en effet un chef-d'œuvre en ce genre d'écrire, peu de gens se sont empressez à continuer un Ouvrage si propre à contribuer au divertissement & à l'instruction de ceux qui lisent. Cela vient sans contredit de ce qu'il est difficile d'attraper le tour naturel & aisé qui doit regner dans un Conte, & plus difficile encore d'approcher de ce fameux Académicien, pour les traits naïfs & heureux qui font le charme

de ſes Ouvrages, & la grace de ſes Contes. On n'eſt pas aſſez ridicule pour s'imaginer qu'on ait fait ici ce que perſonne n'a oſé ou n'a pû faire. On déclare au contraire pour prévenir la Critique, qu'il y a bien des défauts dans ceux qu'on donne ici, & qu'ils auroient mille agrémens qu'ils n'ont pas s'ils avoient paſſé par les mains de ce grand Maître : Mais on croit pouvoir dire ſans témerité, qu'ils ſont aſſez bons pour faire paſſer quelques agréables momens à un honnête homme, qui ſera bien aiſe de ſe délaſſer, & de rire un peu aprés une étude plus grave & plus importante. Voilà une des raiſons qui nous ont déterminé à les mettre au jour. Ce n'eſt pas que leur ſeule utilité conſiſte à faire rire ; car on en peut auſſi tirer quelque choſe de bon. Il n'y en a point de ſi ſtupide, dont on ne puiſſe faire une application utile ; &

il y en a peu qui ne caracteriſent quelqu'un. Cette maniere de repreſenter les défauts & les bonnes qualitez a toûjours produit de bons effets en ceux qui ont l'eſprit droit & juſte, & il n'eſt rien de plus commode que de pouvoir devenir ſage aux dépens d'autrui, & ſans qu'il nous en coûte rien. On voit par exemple un avare faire une faute capitale, & s'expoſer à la raillerie & au mépris de tous ceux qui le connoiſſent, pour peu qu'on ait de ſens on conclud que l'avarice eſt incommode, & on tâche de s'en guerir ſi l'on y a du penchant. Les Contes en un mot, ſont des préceptes vivans, qui touchent tout autrement qu'un ſimple fait hiſtorique ſéchement narré, & qui inſtruiſent en même tems qu'ils divertiſſent. Qu'on ne diſe point au reſte que le vice y eſt repréſenté d'un air goguenard, d'une maniere extenuée, & par ſes côtez les moins choquans. C'eſt toûjours les mêmes

idées, & l'on n'y a ménagé que les expreſſions qui choquent la pudeur, qui déplaiſent aux honnêtes gens, qui font rougir le beau ſexe, & ne font rire que celles qui n'ont rien à perdre. La vertu & le vice y paroiſſent tels qu'ils ſont, & il ne tiendra jamais à cela qu'on ne pratique la premiere, & qu'on ne fuye l'autre. L'accueil que cet ouvrage recevra du public, déterminera ſi l'on doit continuer, ou en demeurer là.

NOU-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Les Marguilliers Filoux.

UN Curé de village étant un jour venu à Paris pour y solliciter un procez, fut rencontré sur le pont Nôtre Dame par quatre Filoux. Ces drôles faisant les Marguilliers

d'une Paroiſſe, l'un d'eux dit au Curé : Nôtre Curé, Monſieur, nous a prié de lui acheter une Chaſuble ; & comme il eſt à peu prés de vôtre taille, voudriez-vous nous faire la faveur de venir l'eſſayer, car il ſeroit fâcheux de la prendre ou trop grande ou trop petite ? Le Curé qui étoit obligeant, entre avec eux dans la premiere boutique. Ils lui mettent la Chaſuble, le tournent de côté & d'autre, & voyant qu'elle faiſoit une boſſe à l'endroit de l'eſtomac : Voilà une vilaine boſſe, dit l'un des Filoux portant la main deſſus. Doucement, dit le Curé, c'eſt ma bourſe. Otez-là, je vous prie, Monſieur dirent les Filoux, pour voir ſi cela ira bien. Le pauvre Curé le fit, & mit ſa bourſe ſur le Comptoir. La boſſe ne parroiſſant plus, il fut queſtion de faire marché. Comme on marchandoit un des Filoux faiſant l'Oficieux, & ôtant la Chaſuble à Monſieur le Curé, la lui laiſſa ſur la tête, pendant que les autres prenoient la bourſe & la fuïte. Le Curé s'étant debarraſſé la tête, & ne voyant plus ſa bourſe court aprés les Filoux la Chaſuble ſur le corps. Le Marchand court aprés le Curé, l'attrape & lui ôte la Chaſuble ; mais le Curé qui n'avoit pas le pied auſſi leger que les Filoux, demeura derriere, & perdit ſa bourſe.

Gaſconnade.

ON parloit un jour devant un Gentilhomme Gaſcon des grandes actions de nos Géneraux, & l'on diſoit entr'autres choſes, qu'à deux attaques un certain Prince avoit tué ſix ſoldats de ſa propre main: *Cadedis*, dit alors le Gaſcon, *il y a bien là dequoi s'étonner.* Tel que vous me voyez les matelas que j'ai chez moi ne ſont faits que des mouſtaches de ceux que j'ai tuez durant la derniere guerre. C'eſt cela qu'il faut admirer, & non pas les petites vagatelles dont vous parlez.

Remedes pour les Hemorroïdes.

UNe Demoiſelle enjoüée, aimable autant que belle, diſant les choſes naturellement, & avec beaucoup de vivacité d'eſprit, reçût un jour une viſite aſſez nombreuſe, tout jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe. Cette Belle avoit ce jour-là une petite gale à la levre qui l'incommodoit ſi fort, qu'elle avoit de la peine à parler, & encore plus à rire, auſſi ne faiſoit-elle ni l'un ni l'autre que le moins qu'elle pouvoit. Comme elle en faiſoit des excuſes à la compagnie fondées ſur la douleur qu'elle reſſentoit lors qu'il lui faloit remuer les levres, un Cavalier qui l'aimoit & qui n'en étoit pas aimé, lui dit en plaiſantant qu'il avoit un remede infaillible à lui donner, & qu'elle en ſentiroit l'effet ſur le champ. Ce remede eſt, Mademoiſelle, dit le Cavalier, que

que vous trouviez bon que je vous applique un baiſer ſur la partie malade. Voilà, répondit froidement la Demoiſelle, un remede excellent pour les Hemorroïdes.

Femme à huit Langues.

UN certain Boniface à gros entendement s'étant un jour trouvé dans un lieu ou l'on loüoit l'eſprit de la Reine Chriſtine de Suede, & quelqu'un ayant dit qu'elle parloit huit Langues avec la même facilité & la même pureté que ſa Langue naturelle. Faut-il s'étonner, répondit l'homme, ſi cette Princeſſe parle bien. Avec huit Langues dans la bouche le moyen de demeurer court?

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Cochon adroitement volé par des Bohemiens.

CHacun le ſçait ſans qu'il ſoit beſoin de le dire, que les Bohemiens ne ſont pas ſeurs de la main. Une Compagnie de ces honnêtes gens-là, qui n'étoient pas toûjours inutiles à certains Gentilshommes Campagnards dont la fortune étoit delabrée, & l'on en pourroit donner plus d'un exemple, ayant trouvé moyen

moyen de loger à un village prés de Paris, y firent un tour de leur metier. Quoique leur coûtume ne ſoit pas de voler ceux qui les logent, parce que perſonne ne voudroit les loger; neanmoins la neceſſité, l'occaſion, ou le naturel qui ne change qu'avec peine, leur fit venir l'envie de voler un cochon au Seigneur du village qui en avoit de fort beaux. Les Bohemiens tournerent & virerent tant, qu'ayant trouvé moyen de dépayſer un de ces cochons, ils le menerent à leur cabane, & le tuérent ſans que perſonne en eût le vent. Le matin ne fut pas plûtôt venu qu'ils envoyerent de leurs gens pour prendre langue, & ſçavoir ce qui ſe diſoit de la bête. Ils apprirent qu'on les ſoupçonnoit de l'avoir volée. Le gros en ayant été incontinent informé, & ne doutant point qu'on ne fût déja en chemin pour venir viſiter leur cabane, s'aviſa ne pouvant faire mieux, d'étendre le cochon tout de ſon long, de le couvrir d'un Drap, de mettre à un bout une bougie allumée, & une femme & des enfans à genoux qui pleuroient de toute leur force. Cela ne fut pas plûtôt fait, que les Domeſtiques du Seigneur arriverent pour foüiller la cabane. On leur dit que le mari & le pere de cette femme & de ces enfans étoit mort, qu'on avoit jetté ce Drap deſſus, & que c'étoit le ſujet de leurs pleurs. Ils le crurent de la meilleure foi du monde, foüillerent par tout ailleurs, & s'en retournerent dire à leur Maiſtre que les Bohemiens n'avoient point volé le cochon. Cependant comme tout ſe découvre enfin, les

voleurs

voleurs pour joüer au plus leur, jugerent à propos de s'éloigner : & pour transporter leur mort sans risque, ils firent entendre au Seigneur que le défunt avoit voulu être enterré en un certain lieu qu'ils nommerent, & eurent l'éfronterie de lui demander un chariot & des chevaux pour aller enterrer leur mort ; & le Seigneur fut assez bon pour le leur accorder.

Maligne équivoque de la femme d'un Pedant.

EN mil six cens cinquante huit je fus invité à souper un soir de Carnaval chez un de mes amis qui demeuroit prés de la Place Maubert. Un certain Pedant & sa femme en étoient aussi. Comme le Carnaval est un tems de divertissement & de goinfrerie, il se dit mille choses, tantôt badines tantôt serieuses, selon le caractere de ceux qui parloient. Le Pedant qui ne passoit pas pour un homme opulent, & qui avoit bonne envie de le devenir, vint à parler des heureux à qui il venoit de riches successions lors qu'ils y pensoient le moins. Il dit sur la matiere quantité de choses qui à la Pedanterie prés pouvoient être de quelque usage, & finit par ce Proverbe. *Pour moi quand le Diable mourroit je n'heriterois pas de ses cornes.* Sa femme qui passoit pour être de bonne humeur, lui dit en souriant. Dequoi vous chagrinez-vous, mon mari, n'en avez-vous pas assez ? Cette équivoque fit rire la compagnie ; les uns crurent qu'elle parloit des richesses ou des cornes du

du bonnet de ſon mari, & les autres des cornes que les femmes font porter.

Pagnoterie ſatirique d'une vieille Payſane.

UNe troupe de jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe firent partie dans la belle ſaiſon d'aller ſe promener à Meaux, & de voir les belles Maiſons de campagne qui ſont aux environs de cette Ville. A peu de diſtance d'un village nommé Chaut-Conin, par où ils devoient paſſer, ils rencontrerent une vieille Payſane ſuivie d'une jeune fille paſſablement jolie qui s'en alloient leur petit pas. Un jeune Cavalier de la troupe qui avoit envie de rire, mit la tête hors de la portiere, & demanda où étoit Chaut-Conin ? La jeune fille toute honteuſe, baiſſa la vûë & ne dit mot; ce qui obligea le Cavalier de reïterer ſa demande. La vieille plus aguerrie que la jeune ſe ſentant importunée, répondit ſans s'émouvoir : Là là, Monſieur, ne vous moquez point de ma fille. Si vôtre nez étoit à ſon derriere vous ne ſeriez pas loin du Faux-Bourg. Cette naïveté fit rire la compagnie, & le moqueur ſe trouva moqué.

Impertinente naïveté d'un Laquais.

UN jeune Avocat au Parlement ayant beſoin d'un Laquais, en alla choiſir un ſur les degrez du Palais, où il s'en trouve d'ordinaire de toutes les façons. Il s'attacha à un jeune homme de dix-huit ans dont la Phiſionomie lui

lui parut bonne, quoique l'esprit fût fort mediocre. Comme le garçon avoit un bon Répondant, il fut arrêté que l'Avocat lui donneroit dix Ecus par an, & qu'il l'habilleroit & chausseroit. Le garçon entra en service dés l'heure même. Il servit assez bien tout le jour; mais le lendemain l'Avocat attendant que son Laquais vînt faire du feu dans sa chambre, & lui donner ses habits pour se lever, neuf & dix heures sonnerent sans que le garçon parût. L'Avocat craignant qu'il fût mort, ou qu'il lui fût arrivé quelque inconvenient, se leve, va à sa chambre, & le trouve bien & duëment éveillé. Il lui demande pourquoi il ne se levoit pas pour l'habiller? Ho, ho, Monsieur, répondit le Nigaud! vous ne vous souvenez donc plus du marché que nous fimes hier? Ne m'avez-vous pas promis outre mes gages de m'habiller & de me chausser? He Dame, je vous attendois à venir. L'Avocat au lieu de se fâcher, ne fit que rire de sa simplicité, & l'envoya se faire habiller & chausser ailleurs.

L'Homme de Lettres.

UN certain Homme tout simple & tout naturel depuis le pied jusqu'à la tête, ayant appris qu'une personne de qualité cherchoit un Homme de Lettres pour deux fils qu'il avoit, courut le trouver à toutes jambes, & lui dit, j'ai appris Monsieur, que vous cherchez un Homme de Lettres pour Messieurs vos fils: je viens vous ofrir mes services. Vous ne sçauriez trouver un plus grand homme de Lettres que moi, car j'ay été toute ma vie

Facteur ou du Messager ou de la Poste, où vous sçavez, Monsieur, qu'il y a des Lettres à foison. Le Gentilhomme rit de sa simplicité, & lui dit qu'il falloit s'adresser à un autre. S'il eût été homme de Lettres de Change, & non simplement homme de Lettres, il auroit été mieux reçû.

Les Pois de Galardon.

IL y a à Paris un Curé qui doit donner tous les ans un boisseau de pois de Galardon à celui qui pendant un an pourra faire faire à sa femme tout ce qu'il voudra. Depuis cent ans que cette fondation est faite, il ne s'est encore trouvé personne qui en ait pû profiter. Il n'y a pas six mois qu'un homme de ma connoissance de la ruë de Quinquempois, marié depuis onze mois & vingt-huit jours s'étant imaginé qu'il avoit été le maître absolu de sa femme durant tout ce tems-là, & qu'il devoit par consequent avoir les pois, prit une serviete, & s'en alla chez le Curé auquel il dit, que depuis qu'il étoit marié sa femme avoit fait tout ce qu'il avoit voulu. Le Curé, l'ayant crû, & les Pois étant déja mesurez il voulut les mettre dans la serviete qui se trouva trop petite. Pourquoi n'avoir pas apporté un sac, dit le Curé, au lieu de cette serviete? Je le voulois bien faire, Monsieur le Curé, répondit le bon homme, mais ma femme ne la pas voulu. Vous n'en êtes donc pas le maître, repliqua le Curé, ainsi vous trouverez bon que je garde les pois. Il les garde encore, & je croi qu'il les gardera jusqu'à la fin du monde.

NOU-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

L'Ane volé ſous les jambes de ſon maître.

QUatre Maîtres Filoux des plus diſtinguez par les bons tours qu'ils avoient faits, étant à la Croix du tiroir où il ſe faiſoit une exécution, remarquerent dans la foule un païſan du village de Coulombe monté ſur un Ane de belle taille. Le païſan leur parut ſi attaché à regarder ce qui ſe faiſoit, qu'ils cru-

rent qu'il ne seroit pas mal aisé de lui deniaiser son Ane. Ils fendirent la presse, & s'approcherent du Manant. L'un se mit à la queuë, l'autre s'appuya sur le cou de la bête, & lui cachoit la tête de son manteau, & les deux autres se posterent aux deux côtez. Ceux-ci dessanglerent l'Ane le plus adroitement du monde, & enleverent le Manant sur le Bast sans qu'il s'apperçût de rien, tant il avoit d'attention au *Salve Regina* qu'on chantoit. Les deux autres emmenerent l'Ane, l'un le tenant par les oreilles, & l'autre le piquant par derriere. A peine les meneurs étoient hors de la presse, qu'une petite émotion étant survenuë au sujet de quelques bourses coupées, les deux Filoux qui tenoient le bast suspendu avec le Manant, ne jugeant pas à propos de demeurer là plus long-tems, laisserent tomber le païsan, & se retirerent au plus vîte. Le pauvre Diable se voyant à terre, & ne sçachant dequoi son Ane étoit devenu, demeura si surpris, qu'il ne sçavoit s'il étoit mort ou vivant. Etant un peu revenu à soi, il demanda à ceux qui étoient autour de lui, s'ils n'avoient point vû son Ane; mais tout ce qu'il pût en apprendre fut qu'un homme habillé de noir l'avoit emmené. Il fut donc contraint de s'en retourner sans Ane, & je ne doute pas qu'il ne crût, & ne dît à sa femme, à son Curé, & aux gens de son village, que l'homme noir qui avoit emmené sa bête étoit le Diable.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Dégraiſſeur de manteaux.

UN autre Filou qui n'étoit pas moins habile que ceux dont on vient de parler, & qui cherchoit à faire un tour de ſon métier, s'en alla chez une veuve logée ſur la place Maubert, où elle tenoit des penſionnaires. Il monte hardiment, trouve trois manteaux, & s'en ſaiſit en attendant mieux. Comme il dé-

cendoit un peu plus vîte qu'il n'étoit monté, il rencontra dans le degré un jeune Avocat qui revenoit de la ville, & qui étoit en penſion dans la maiſon. L'Avocat, qui avoit un beau manteau doublé de panne, voyant cet homme avec tant de manteaux lui demanda où il avoit pris cela. Le Filou répondit froidement, que c'étoit les manteaux de trois Meſſieurs du logis, qui les lui avoient donné à dégraiſſer. Tu dégraiſſeras donc bien le mien, dit l'Avocat; car le collet en a grand beſoin; mais, ajoûta-t'il, tu me le rapporteras à trois heures. Je n'y manquerai pas, Monſieur, dit le Filou. Sur cela Monſieur l'Avocat lui donna ſon manteau, qui eſt encore à revenir auſſi bien que les trois autres.

Le bon métier qui fait pendre ſon maître.

UN voleur ayant été pris & condamné à mort, on lui envoya un Confeſſeur pour le conduire au ſupplice. Le bon Eccleſiaſtique fit pluſieurs ſaintes remontrances à ſon penitent, & lui dit entr'autres choſes, qu'il devoit avoir une vive repentance de s'être amuſé à voler au lieu d'apprendre un bon métier, pour gagner ſa vie en honnête homme. Celui que j'avois appris, répondit le criminel, étoit fort bon pour s'enrichir en peu de tems ſi l'on m'avoit laiſſé faire. Les miſerables ſont toûjours les malheureux. On me punit pour avoir volé, pendant que d'autres volent impunément avec autorité.

Les deux Curés & leurs servantes.

LEs Devots de deux Paroisses de l'Evêché de Limoges s'étant plaints à l'Evêque que leurs Curés avoient de jeunes servantes, le Prelat envoya son Oficial sur les lieux pour sçavoir ce qui en étoit. Cet Oficial étoit un homme âgé, & de fort petite intelligence. Etant arrivé chez un des Curés il lui dit tout naturellement le sujet de son voyage. Il faut asseurément, Monsieur l'Oficial, répondit le Curé, que vous me preniez pour un autre; car je vous proteste foi de Prêtre que ma servante a cinquante ans sur la tête; ce qui étoit vrai, car il avoit écrit cinquante ans, & les avoit attachez sur la tête de sa servante. L'Oficial prenant cette declaration pour la verité même, s'en alla chez l'autre Curé sans demander à voir la prétendüe servante de cinquante ans, que le Prêtre averti de la visite n'avoit pas manqué de faire cacher. Il fit au second le même compliment qu'il avoit fait au premier. Helas, Monsieur l'Oficial, répondit le bon Curé! Rien n'est à couvert des traits de la calomnie. Ce sont de mechantes ames qui font courir ces faux bruits, car je vous jure, mettant la main sur la poitrine, que ma servante, est aussi vieille qu'un vieux cheval. Aprés un tel serment le bon Oficial se retira sans autre examen, & alla faire son rapport à l'Evêque. Vous étes de trop bonne foi, Monsieur l'Oficial, lui dit le Prelat: & ces Messieurs en sçavent plus que vous. Avez-

vous vû les servantes ? Non, Monseigneur, répondit l'Oficial. Vous verrez que le premier aura écrit cinquante ans sur la tête de sa servante ; & pour l'autre vous n'avez pas fait reflexion qu'un Cheval est vieux à dixhuit ans ; mais une fille de cet âge est bien jeune: Ainsi Monsieur l'Oficial vous avez mal fait vôtre devoir.

Ce que c'est que vivre de ménage.

UN fameux débauché qui vivoit de menage, c'est-à-dire, qui vendoit ses meubles les uns aprés les autres, & les mangeoit, voyant que sa femme se desesperoit de voir tout emporter piece à piece, lui dit pour la consoler. Ma femme ne te tourmente point tant, je t'en prie, il vaut mieux manger nos meubles que de les laisser manger aux Sergens.

Mauvaise intention sans succez.

UN de ces gens qui empruntent volontiers pour ne rendre jamais, pria un de ses amis de lui préter cent francs. L'ami lui promit, & le mena chez un Notaire pour lui en passer une obligation. L'emprunteur voyant que le Notaire l'alloit faire sur du papier; mettez-la sur du parchemin, lui dit-il, afin qu'elle dure plus long-tems. C'est-à-dire, dit le préteur, que vous voudriez emprunter à payer aux Calendes Gréques; ainsi trouvez bon, s'il vous plaît, que je ne sois pas vôtre dupe, & que je remporte

porte mon argent. Apprenez à ne vous pas moquer une autre fois à l'avance.

Ridicule comparaiſon.

UN Gentilhomme voulant recompenſer un jeune Laquais qui l'avoit bien ſervi, fit venir un Savetir pour le lui donner en apprentiſſage. On convint plus aiſément du prix, que du tems de l'engagement. Le Gentilhomme ne vouloit engager le garçon que pour trois ans, & le Savetier le vouloit avoir pour cinq. Puiſqu'ainſi eſt, Monſieur, dit alors le Savetier, je reprens ma parole, & vous declare que quand Monſieur Frere unique du Roi voudroit apprendre mon métier, il faudroit qu'il s'engageât pour cinq ans. Une comparaiſon ſi ſinguliere fit rire le Gentilhomme, & conclure le marché.

Qui perd ſon procez peſte contre ſes juges.

UN Normand & un Provençal ſans procés eſt une choſe bien rare. Il y a quelques années qu'un homme de Provence en avoit un au Parlement, & peut-être même n'étoit-il pas des meilleurs. Il fut mis entre les mains de quatre petits Commiſſaires qui ne paſſoient pas pour d'habiles gens. Les Commiſſaires l'ayant rapporté à la Grand'-Chambre, le Provençal le perdit tout du long. En ſortant du Palais bien fâché il rencontra un de ſes amis, qui lui demanda ce qu'il avoit. Je viens mon ami, répondit-il, d'être tiré à quatre chevaux. Jugez de l'état où je dois être.

Voyage de la Terre-Sainte.

UN Bourgeois de Paris rencontrant un jour en ruë un de ſes amis, qu'il y avoit long-tems qu'il n'avoit vû, lui demanda entr'autres choſes aprés les civilitez ordinaires, comment ſa femme ſe portoit. Je l'ai laiſſée en état, répondit l'ami, d'aller bien-tôt viſiter la Terre-Sainte. Comment, repliqua le Bourgeois, elle veut faire un ſi long voyage ? Il n'y a pas ſi loin que vous penſez, repartit l'ami, de chés nous au Cimetiere, où je croi que ma femme ira bien-tôt. Elle a la poitrine félée, & j'ai prié le Marguillier de nôtre Paroiſſe d'attendre le payement de l'enterrement d'un enfant qui me mourut l'autre jour, dans l'eſperance de le lui payer en peu avec celui de ma femme.

Naïveté d'un valet.

UN Bourgeois de Paris avoit un valet qui avoit nom Noël, & étoit naïf, s'il en fut jamais. Son Maître étant las de lui, ou n'en ayant plus beſoin, le donna à un de ſes amis Conſeiller au Châtelet. Quelque tems aprés le Bourgeois ayant un procés au Châtelet, fut obligé d'aller ſoliciter ce Conſeiller. Trouvant Noël dans la Cour qui décrotoit des botes, & qui le reçut avec beaucoup de careſſes, il lui demanda comment il s'accommodoit avec ſon nouveau Maître ? Aſſez bien, dit Noël, à une carogne de ſervante prés qui

qui me fait enrager. Elle me broüille continuellement avec mon Maître & ma Maîtresse, & s'il se fait quelque chose de mal dans la maison c'est toûjours Noël qui l'a fait. Durant cette conversation le Conseiller, qui étoit encore au lit, se leva, & passant dans la sale où il vit deux carreaux de vitres cassez, il demanda à la servante qui avoit fait cela? Elle dit d'abord que c'étoit Noël. Noël qui l'entendoit de la cour dit au Bourgeois: Ne vous ai-je pas dit, Monsieur, que c'est Noël qui fait tout. Le Conseiller voyant ensuite une serviete brûlée, demanda qui avoit fait brûler cette serviete: C'est Noël, répondit la servante. He bien, Monsieur, dit Noël au Bourgeois, ai-je menti? Où est donc ce maraut de Noël, dit alors le Conseiller? A quoi s'amuse-t'il? Que ne se tient-il auprés de sa Maîtresse qui est sur le point d'accoucher, & à qui il arrive à tout moment quelque accident? Vous voyez, Monsieur, dit Noël à son premier Maître, qu'on me jette tout sur le corps, & je parie contre qui voudra qu'on va dire que c'est moi qui ai fait l'enfant dont Madame va accoucher.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Naïveté d'un Seigneur de la Cour.

UNe Dame de la premiere qualité regalant un ſoir pluſieurs perſonnes de la Cour, voulut leur donner aprés ſoupé le Divertiſſement de la Comedie. Il y avoit au nombre des conviez un Seigneur qu'elle connoiſſoit pour un homme ſimple, & très-facile à émouvoir pour tout ce qui pouvoit donner la moindre

dre compaſſion. Les Comediens eurent ordre de joüer Sophonisbe, qui eſt une Tragedie pleine de grands mouvemens, & ſur tout vers la fin, où il s'agit de l'empoiſonnement de cette Reine. Ces endroits là firent tant d'impreſſion ſur le cœur de ce pauvre Seigneur, qu'il verſa des larmes en abondance accompagnées de ſoupirs, qui n'étoient pas moins entendus que ceux des Acteurs. Les Spectateurs le voyant pleurer ſi liberalement, ne pûrent s'empêcher de pleurer auſſi, mais ce fut à force de rire. La Dame qui étoit aſſiſe auprés de lui, ravie d'avoir fait ce qu'elle vouloit, lui dit. He quoi, Monſieur, vous pleurez! Qui ne pleureroit pas, répondit il en eſſuyant ſes yeux, & pouſſant des ſoupirs & des ſanglots qui lui entrecoupoient la parole? Je ne ſçaurois m'en empêcher, Madame; la pauvre Sophonisbe me fait trop de compaſſion. Si vous eſtes ſi ſenſible, lui dit la Dame, à une choſe qui ne doit pas vous toucher, que ſeroit-ce ſi l'on venoit vous apporter la nouvelle de la mort de vôtre femme? Ce n'eſt pas la même choſe, Madame, répondit-il. Ceci n'eſt point une fable; c'eſt une hiſtoire veritable que j'ai lûe dans Tite-Live.

Le Sonnet de Plutarque.

PLuſieurs perſonnes diſtinguées de l'un & de l'autre ſexe, s'étant un jour trouvées en viſite chés un grand Seigneur, on y parla des productions de l'eſprit, & ſur tout de la Poëſie. Le Sonnet étant alors fort à la mode,

ce

ce fut par lui qu'on commença. Un de la compagnie en recita un qui fut trouvé si beau, qu'on le lui fit redire deux ou trois fois. Chacun eut la curiosité de sçavoir qui l'avoit fait; mais celui qui l'avoit recité répondit qu'il n'en sçavoit rien, & qu'il ne s'en étoit pas même informé; mais que l'ayant trouvé fort beau, il s'étoit contenté de l'apprendre sans se mettre en peine qui en étoit l'Auteur. Comme chacun témoignoit plus d'empressement de le sçavoir, à mesure que les difficultez augmentoient, un Seigneur de la compagnie, habile comme vous allez voir, mais voulant cependant passer pour homme d'érudition, dit fort gravement: Pour moi, Messieurs, je croi que ce Sonnet est de Plutarque, & il me souvient de l'avoir lû dans ses Oeuvres.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

La carpe dans les chauſſes.

UN Gentilhomme de la campagne avoit une terre en juſtice, & pour Juge un Procureur d'une ville voiſine. Comme il y avoit peu d'afaires, Monſieur le Juge n'alloit au Château pour y tenir l'audience qu'une fois tous les ans, & la coûtume du Gentilhomme étoit de regaler ce jour-là ſes voiſins. Il arri-

va

va pour lors que le jour de ce regal fut un jour maigre. Monsieur le Juge étant arrivé, & ne trouvant personne dans la cour, comme il étoit familier dans la maison il entre, & gagne d'abord la cuisine, d'où heureusement le Cuisinier venoit de sortir. Il jetta les yeux sur un vaisseau plein d'eau, où il vit maintes carpes vivantes. Ce spectacle lui fit plaisir, & il conclud dés là qu'il feroit bonne chere; ce qui lui étoit fort extraordinaire. Se voyant seul dans la cuisine, & songeant au lendemain, il s'avisa de prendre une de ces carpes, & de la mettre dans ses chausses, bien persuadé qu'on ne le soupçonneroit jamais de l'avoir prise, supposé qu'on s'aperçût qu'elle manquât. Son coup étant fait, il sort, & rencontre un Laquais qui s'en alla avertir le Gentilhomme de son arrivée. On le fait entrer dans la Sale où la compagnie commençoit à s'assembler, & il eut place auprés des Dames qui étoient autour du feu, car c'étoit en hiver. Pour mieux cacher son larcin il mit sa robe sur ses chausses afin qu'on ne s'apperçût pas de leur grosseur : Cependant la carpe sentant le feu commença à se tremousser. Le hazard voulut qu'une des Dames de la compagnie s'en apperçut, en rit sous chape, & le dit à ses voisines, qui voyant aussi le mouvement ne pûrent s'empêcher d'en rire, & de jetter de tems en tems des œillades à Monsieur le Juge, s'imaginant que ce fût tout autre chose que le mouvement d'une carpe. Le Juge voyant qu'elles avoient toutes les yeux sur lui, vit bien d'abord qu'elles rioient

rioient à ſes dépens; mais il n'en ſçavoit point le ſujet, & c'étoit ce qui faiſoit ſa peine. Il ne fut pas long-tems dans l'incertitude; & comme il n'étoit pas homme à ſe déconcerter: Je voi bien, Meſdames, leur dit-il, que vous riez de moi; mais pour vous faire voir que j'ai bien plus de ſujet de me rire de vous, je m'en vais vous montrer ce qui vous fait rire: Et en diſant cela il mit la main dans ſes chauſſes. Les pauvres Dames croyant qu'il leur alloit montrer ce qu'elles ſe figuroient, commencerent à ſe lever, & à mettre la main devant les yeux ſur peine d'écarquiller les doigts. Non, non, Meſdames, leur dit-il, raſſeurez-vous: ce n'eſt pas la bête que vous penſez. Ayant enfin tiré la carpe; vous voilà bien attrapées, leur dit-il. Je parie que vous avez crû que c'étoit de la chair, & non pas du poiſſon. Chacun rit de l'aventure, & les Dames furent raillées tout le long du jour.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le pied de biche.

UNe jeune fille de douze à treize ans, fort jolie, mais fort innocente à cauſe de ſa jeuneſſe, travailloit à la Tapiſſerie chez une Demoiſelle de la campagne, qui avoit un fils aſſez remuant & aſſez enjoüé. Trouvant un jour cette fille endormie, il la baiſa ſans l'éveiller, mais voulant lui mettre la main ſous la jupe

jupe elle s'éveilla. Le garçon la railla d'abord de s'être ainſi endormie, & lui fit accroire qu'il l'avoit maniée par tout pendant qu'elle dormoit. Elle en rit, & lui dit que cela n'étoit pas vrai. L'Eveillé ſoûtenant toûjours qu'il l'avoit fait, lui dit, pour te faire voir que cela eſt, veux-tu gager que je te dirai comme ton petit je ne ſçai quoi eſt fait. Ha! vraiment voire, répondit-elle, je parie que vous n'en ſçavez rien. Tiens, reprit-il, faiſant une figure avec deux de ſes doits; n'as-tu pas vû le pied de cette biche qui eſt attaché à nôtre porte? je gage qu'il eſt fait de même. Sur cela l'innocente toute honteuſe alla trouver la mere en pleurant, & lui dit. Vôtre fils, Mademoiſelle, m'a manié par tout pendant que je dormois. La mere gronda ſon fils qui jura que c'étoit faux, & qu'il n'avoit dit cela que pour lui faire dépit. La jeune fille pleurant toûjours; il ſe moque de toi, lui dit la Demoiſelle, c'eſt un petit menteur. Non, Mademoiſelle, repliqua la fille, il ne ment point, car il m'a dit comme il eſt fait.

L'Image de Saint Sebaſtien.

A Quatre ou cinq lieuës de Paris, il y a un village dans une Paroiſſe qui a Saint Sebaſtien pour ſon Patron. L'Image de ce Saint étoit ſur le grand Autel; mais comme il s'étoit ſenti des guerres de Religion, & qu'il avoit eu le malheur de tomber entre les mains des Huguenots, il lui en avoit coûté la tête & les bras. Le Curé ayant repreſenté à ſes Paroiſſiens

roiſſiens qu'il étoit honteux de laiſſer leur Patron ainſi délabré, pouvant en avoir un neuf pour fort peu de choſe, il fut reſolu qu'on prendroit de l'argent de l'Egliſe, pour en faire faire un autre de bois qu'on devoit argenter. Suivant cette reſolution les Marguilliers furent envoyez à Paris avec l'argent néceſſaire pour faire, faire le Saint de la grandeur qu'il le falloit. Ils allerent trouver un Sculpteur, & lui demanderent combien il leur feroit payer pour un Saint Sebaſtien? Il leur demanda de quelle matiere ils le vouloient? ils dirent de bois, qu'ils feroient enſuite argenter: Mais de quel bois, reprit le Sculpteur; de chêne, répondirent-ils. Il voulut ſçavoir la grandeur du Saint; ils lui montrerent la meſure qu'ils avoient apportée. Ce n'eſt pas le tout, continua le Sculpteur, il faut ſçavoir ſi vous le voulez mort ou vivant. Cette queſtion embarraſſa fort les Marguilliers, qui ne s'étoient point préparez là-deſſus, & qui ne ſçavoient que répondre. C'eſt une grande pitié, dit l'un d'eux. Faut-il pour cela nous en retourner ſans rien faire? Il le faut bien, dirent les autres; car quelle apparence de leur aller porter un Saint vivant, s'ils le veulent mort. Celui de tous qui ſe croyoit le plus habile decida la queſtion. Vous voilà bien embarraſſez, leur dit-il. Il n'y a point tant à conſulter. Vous n'avez qu'à le faire vivant, dit-il, au Sculpteur. Si on le veut mort, il y aura moyen de le tuer aprés.

Les pois de Zorobabel.

UN bon-homme avoit acheté des pois pour ſon Carême, & les avoit mis dans ſon grenier. Un voleur eſcalada de nuit la maiſon, & enleva les pois. Le bon-homme demande de tous côtez des nouvelles de ſes pois, & apprend enfin que le voleur ſe nommoit Zorobabel. L'homme lui étant inconnu, il demande inutilement à droit & à gauche, ſi on ne le connoiſſoit point. Comme le nom étoit bizarre, il vint enfin à l'oublier, & ne trouva perſonne qui pût l'en faire ſouvenir. Quelque tems aprés étant à la Grand' Meſſe le jour de la Nativité de la Vierge, où l'Evangile eſt la genealogie de Jeſus-Chriſt, rapportée au premier chapitre de S. Matthieu, le Curé n'eut pas plûtôt lû ces paroles, *genuit Zorobabel, Zorobabel autem genuit*, que le bon-homme s'écria comme un perdu. Le voilà, juſtement mon voleur de pois. Ceux qui ne ſçavoient pas l'aventure, furent ſurpris d'une pareille audace, & ceux qui la ſçavoient, & connoiſſoient le perſonnage en rirent de bon cœur. Le bon-homme cependant retint ſi bien le nom de ſon voleur de pois, & s'en informa ſi bien, qu'à la fin il le trouva, & le reduiſit à compoſer.

Le Juge ignorant.

UN païſan emprunta une Aneſſe de ſon voiſin, pour porter quelque choſe au marché, & en revint ſi tard, que l'Aneſſe revenant à

vuide s'égara dans le bois, & fut mangée des loups. Le préteur redemande son Anesse. L'emprunteur répond, que les loups l'avoient mangée ; qu'il en étoit la cause, & que par consequent elle étoit perduë pour lui. D'abord assignation par devant le Juge ordinaire, qui étoit un ignorantissime. La cause se plaide, & l'emprunteur sentant par quelques paroles, que le Juge avoit lâché, qu'il étoit dans les interéts de sa partie, & qu'il alloit être condamné, s'écria tout haut. Avant que de passer outre, Messieurs, je dois vous dire que je recuse Monsieur le Juge, & soutiens pour cause de recusation, qu'il est parent de la Defunte; & c'est ce que je puis prouver aisément. Les Assistans qui connoissoient l'ânerie du Juge, ne pûrent s'empêcher de rire. Le Juge n'osa jamais répondre à la cause de recusation, & le procez demeura au croc.

Le Predicateur ennuyeux.

UN Prédicateur éternel, c'est à dire, qui avoit toutes les peines du monde à finir, & qui souvent oublioit le sujet de son Sermon aprés avoir prêché deux heures durant, & étoit deux autres heures à le retrouver, prêcha un jour bien plus long-tems qu'à l'ordinaire. Les Auditeurs persuadez, qu'il en avoit pour tout le reste du jour, commencerent à défiler un à un. Le Sacristain se voyant seul, & le Prédicateur prêchant toûjours. Je vous laisse les clefs, Monsieur le Curé, lui dit-il. Prêchez à vôtre aise, & quand vous aurez fait, vous fermerez s'il vous plaît la porte, & serrerez les clefs.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

La Fiancée.

UNe Belle qui mouroit d'envie de tâter des plaisirs du mariage (car il n'y a point de si grande Agnés, qui ne sçache que le mariage en donne) fut enfin Fiancée à un jeune homme. Comme elle avoit entendu dire à ses compagnes, qu'il y avoit eu des filles qui avoient été contraintes de se faire démarier à

cause de l'impuissance de leurs maris, & qu'elle avoit vû tout de nouveau que le Parlement de Paris ayant ordonné le congrez en presence de témoins, avoit démarié pour le même sujet une Dame de grande qualité, elle craignoit extrémement d'être du nombre des malheureuses. Cette aprehension la rendoit fort attentive à toutes les actions de son époux prétendu. Un jour entr'autres qu'il venoit la voir, l'ayant apperçû de loin, & s'étant mise à la fenêtre, le galant se mit à pisser sans prendre garde que sa Maîtresse étoit à la fenêtre Comme il lui tournoit le dos la Belle ne pût voir que l'eau qui donnoit contre la muraille ; mais croyant en avoir assez vû pour faire rompre son mariage. Je n'en serai pas la dupe, dit-elle ; la méche est trop déliée, pour que le cierge soit bien gros.

Les gages qui courent.

LE valet de chambre d'un Gentilhomme de la campagne, voulant quitter son Maître dont il ne pouvoit pas arracher un sou, lui dit, qu'il chercheroit un autre Maître, & le pria de le payer pour le tems qu'il l'avoit servi. Le Gentilhomme qui se trouvoit bien du garçon, & qui n'avoit pas envie de le perdre, ne croyant pas en trouver un autre qui le servît mieux & à meilleur marché, lui dit : Mon enfant, tu as tort de te plaindre ; il est vrai que je te dois, mais aussi tes gages courent. C'est là le Diable, répondit le garçon : J'ai peur qu'ils courront si bien que je ne pourrai jamais les attraper.

La

La fille abusée.

UNe jeune fille ayant été débauchée par un homme à bonnes fortunes, auquel elle avoit tout accordé sous promesses de mariage, conçut ensuite une si forte aversion pour lui, qu'elle auroit fait toutes choses au monde pour le perdre. Comme on n'est toûjours que trop ingenieux à accommoder la Religion à ses intérêts & à ses passions, la Belle se trouva à un Sermon. Le sujet du Predicateur étoit la fornication. Aprés avoir décrit bien pathetiquement la grandeur du peché d'un homme, qui débauchoit une fille sous promesse de mariage ; nouveau degré d'atrocité, & remarqué que c'étoit la jetter dans un malheur irreparable, & l'obliger ensuite à se prostituer à tout le monde; il apostropha les hommes avec toute la sainte aigreur, dont un Predicateur devot peut être capable. Prenez-y garde, Messieurs, dit-il. Je parle à vous, jeugens gens, qui faites gloire de tromper de pauvres filles, & je soutiens que vous répondrez, non seulement du peché qur vous avez commis avec elles, mais même de ceux qu'elles commettront avec d'autres, parce que vous en êtes la cause, & que c'est vous qui les avez mises dans cette mauvaise route. Cela fit tant de plaisir à la jeune fille, qu'au retour ayant rencontré une de ses bonnes amies : Ma chere lui dit-elle, je ne voudrois pas pour rien du monde, n'avoir été au Sermon du Pere. Il a dit que le lâche qui m'a trompée répon-

répondroit de tous les pechez de là même nature, que je ferai desormais. Je me vengerai de ce traître, & j'en ferai tant, que le perfide sera damné.

Panegyrique de Saint François.

UN Cordelier faisant un jour le Panegyrique de Saint François ne manqua pas selon la coûtume d'en faire le Pontife de tous les Saints. Il n'en trouvoit point qui lui fussent comparables, & qui ne fussent cent piques au dessous de lui. Il avoit beau lui chercher une place, il n'en trouvoit point d'assez glorieuse pour lui. Où le mettrons-nous, s'écrioit-il, le bienheureux Pere Seraphique Saint François? Où le mettrons-nous? Le confondrons-nous dans la foule des autres Saints? C'est trop peu de chose pour lui. Le mettrons-nous avec les Prophetes? Ha! il est bien au dessus de tous les Prophetes. Avec les Patriarches? ce n'est pas encore assés. Où le mettrons-nous donc, Messieurs? Avec les Anges? il est encore bien plus excellent que ni les Anges ni les Archanges, ni les Cherubins, ni les Seraphins. Où le mettrons-nous donc, Messieurs, s'écria-t-il encore? Un certain Goguenard qui étoit present, & qui s'ennuyoit fort de ces repetitions fleuries, se leva, & dit tout haut au Predicateur: Mon Pere, puis que vous ne savez où le mettre, vous le mettrez s'il vous plaît a ma place; car je vous répons que je m'en vais.

Naïve-

Naïveté d'un Païſan.

UN Prince Souverain étant tombé malade en un lieu éloigné de ſa demeure, les Medecins l'ayant un peu rétabli, lui ordonnerent le lait d'Aneſſe, & lui conſeillerent de changer d'air, & de retourner dans ſes Etats. Il emmena deux ou trois Aneſſes, & fit marché avec un païſan pour les gouverner & les nourrir, moyennant quarante francs par mois. Le mois étant expiré, & le païſan ne pouvant être payé des Officiers du Prince, trouva moyen de parler au Prince, & de ſe plaindre de ſes gens, dont il ne pouvoit pas arracher un ſou. Le Prince qui étoit équitable, commanda à ſon Maître d'hôtel de payer tout à l'heure le pauvre homme. Le Maître d'hôtel l'emmene, & lui compte quarante francs. Ce n'eſt pas là mon compte, Monſieur, dit le bon homme. N'eſt-on pas convenu avec vous à quarante francs par mois, répondit le Maître d'hôtel? Je vous paye le mois expiré, & dans le tems je vous payerai l'autre. Il eſt vrai, dit le païſan, que l'accord eſt fait à quarante francs par mois pour les Aneſſes; mais dequoi deviendrons les petits Anons qui ſont freres de lait de Monſeigneur? Voulez-vous qu'ils meurent de faim? puis que le lait des meres contribue à la nourriture de Monſeigneur; il me faut bien quelque choſe pour la nourriture des enfans. On en fit le conte au Prince. Il en rit, & trouva que le bon homme avoit raiſon, & ordonna qu'on lui donnât encore

encore quarante francs pour ſes freres de lait.

Le Prédicateur ignorant.

UN Predicateur des plus ignares prêchant le jour des Rois, ſur ces paroles de l'Evangile *venient Reges, &c.* dit à ſes Auditeurs, l'Evangeliſte, Meſſieurs, nous prédit un grand malheur, car *venient Reges* veut dire qu'il viendra des enragez; mais ſi la prédiction eſt affligeante, ce qui ſuit eſt fort conſolant, *aurum, thus, & myrrham,* c'eſt à dire qu'ils auront la toux, & mourront.

La Belle au poil blond.

UN jour qu'on parloit de la beauté dans une compagnie aſſez nombreuſe, compoſée de Cavaliers & de Dames, preſque tout le monde demeura d'accord, qu'une Demoiſelle de la compagnie l'emportoit ſur toutes celles de la troupe. Comme on loüoit avec profuſion ſon teint & ſon éclat, la Belle qui ne manquoit pas de modeſtie, ou qui vouloit s'attirer de nouvelles loüanges, dit, ce qui vous fait juger ſi favorablement de moi, Meſſieurs, c'eſt peut-être parce que j'ai le poil de ma nature blond, & d'ordinaire la blonde à de la blancheur; mais c'eſt un faux éclat qui eſt ſujet à tromper. Chacun rit du tour de ſon expreſſion. Ceux qui aimoient la pagnoterie, ne manquerent pas de la relever, mais les perſonnes du meilleur goût & les plus équitables,

bles. virent bien quelle n'avoit pas fait attention à l'équivoque, & qu'elle avoit voulu dire qu'elle étoit blonde de ſon naturel. Cette tranſpoſition eſt aſſez ordinaire à bien des gens, qui ne croyent pas qu'il vaille la peine de s'en corriger; cependant il eſt certain que cela fait ſouvent de fâcheuſes équivoques.

L'enſeigne du Borgne.

CEux qui vouloient tenir cabaret à Roüen, payoient autrefois pour le droit d'enſeigne un Ecu ou quatre francs; & de ce droit étoit alors fermier un borgne, auſſi de travers lui ſeul que cinquante autres marquez au B. Un certain homme qui avoit eu un demêlé autrefois avec le borgne ne pût avoir la permiſſion de mettre une enſeigne à moins d'une piſtole. Le cabaretier ne pouvant faire autrement fut contraint d'en paſſer par là, ſauf à chercher les moyens de ſe dédommager d'ailleurs. Il n'eut pas plutot permiſſion de lever une Enſeigne, qu'il fit peindre un borgne qui prenoit une piſtole, avec ces paroles en groſſe lettre, AU BORGNE QUI PREND. Ceux qui voyoient l'Enſeigne, & qui ſçavoient l'aventure, rioient de tout leur cœur. Le borgne l'ayant ſçû fut extrémement choqué, & mit le cabaretier en Juſtice. Le cabaretier avoüa devant le Juge, qu'il avoit mis cette Enſeigne pour ſe moquer du borgne, qui lui avoit fait payer une piſtole pour une choſe, dont les autres ne payoient qu'un Ecu. Le borgne convint du fait, & fut condamné à rendre

rendre le ſurplus, & le cabaretier à reformer ſon Enſeigne. Cette reforme fut bien-tôt faite. car il ne fit qu'ôter un P ſans toucher à la peinture, ſi bien qu'on liſoit au borgne qui rend. Le borgne s'en plaignit encore; mais il fut renvoyé ſur ce que le cabaretier ſoûtint qu'il avoit ſatisfait à la ſentence, en faiſant ôter le P. Auſſi étoit-il vrai, que le borgne faiſoit une certaine poſture en prenant la piſtole, qu'on ne ſçavoit s'il la prenoit ou s'il la rendoit.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

L'Étudiant.

UN jeune homme de bonne mine étudioit autrefois à Orleans, & s'étoit mis en pension chez un Bourgeois qui avoit une fort belle femme, dont l'Étudiant étoit passionnément amoureux. Le mari étoit si jaloux de sa femme, qu'il l'a gardoit à vûë; excellent moyen pour lui faire venir l'envie d'écorner la foi conjugale. Comme le galant étoit aussi bien fait

fait que le mari l'étoit peu, & que la Belle étoit outrée de déplaisir des algarades de son jaloux, l'Etudiant n'eut pas de peine à donner autant d'amour qu'il en avoit reçu. Il ne s'agissoit plus que de trouver occasion de sacrifier à l'amour; mais cette occasion étoit très-difficile à trouver, attendu la vigilance du jaloux. Comme il suffit d'être amoureux pour être inventif, il fut convenu qu'à un certain signal ils se rendroient aux lieux l'un aprés l'autre. L'endroit étoit assés spatieux, & il y avoit deux siéges où deux personnes pouvoient être fort à laise. L'Etudiant s'y rendit le premier, & la Belle ne le fit pas attendre longtems. Ils ne furent pas plûtot enfermez, que sans perdre le tems en préambules inutiles, ils commencerent à oficier: mais leurs plaisirs furent troublez par le jaloux, qui cherchoit sa femme de tous cotés, & ne la trouvant pas, s'avisa de l'aller chercher aux lieux. Voyant la porte fermée, & ne doutant pas qu'il n'y eût quelqu'un, il se met à heurter. La Belle bien surprise connoissant son mari à sa maniere de heurter; demeura plus morte que vive. Le Galant qui ne pouvoit faire le sourd, demande qui va là? C'est moi, Monsieur, répondit le jaloux, ouvrez je vous prie, car je suis fort pressé. Je ne le suis pas moins que vous, répondit l'Etudiant. Il y a deux trous, repliqua le jaloux, vous n'en pouvez occuper qu'un. Il est vrai qu'il y a deux trous, repartit l'Etudiant, mais j'en occupe un, & l'autre est sale. Ne vous impatientez pas je suis à vous. La Belle se croyoit perduë, lorsque l'amour envoya

envoya tout à propos un Gentilhome de la part de l'Intendant, qui fit dire au jaloux qu'il avoit à l'entretenir d'une afaire importante, où tous les momens étoient precieux. Il alla donc parler au Gentilhomme, & les Amans profitérent du tems pour se tirer d'affaires.

La femme à Haut-de-chausses.

UN homme avoit une femme si méchante & de si mauvaise humeur, qu'il n'osoit ouvrir la bouche où elle étoit, ni même trouver mauvais les cornes qu'elle lui faisoit porter, au vû & au sçû de tout le monde. Ce Roi des cocus le plus pacifique qui fût jamais, avoit un valet goguenard, & qui boufonnoit familiérement avec lui. Parlant un jour à ce valet de quelque chose qu'il avoit envie de faire. Il faut avant toutes choses, dit le valet, avoir l'approbation de vôtre femme. Il faut dit le cocu, que ma femme veüille ce que je veux. Vous pourriez faire accroire cela, repartit le valet, à un homme qui ne vous auroit pas vû en afaire comme moi. Je suis persuadé que si vous aviez avalé un plein panier de plumes, vous n'oseriez ni tousser, ni cracher devant elle à moins qu'il ne lui plût. Je te prie de croire, repliqua le cocu, que quand je voudrai je mettrai ma femme à la raison. Je suis le maître chés moi, & je porte le haut-de-chausse. Ho! cela étant, reprit le valet, vôtre femme est donc plus maître que vous. Vous ne portez qu'un haut-de-chausse, & peut-être

le même pendant un an, & vôtre femme en porte cinq ou six en une heure, & quelquefois davantage.

Les Armes du Gentilhomme Gascon.

UN Gentilhomme de Gascogne fit venir un Peintre, pour faire peindre ses Armes qu'il vouloit faire mettre en broderie sur les housses de ses Mulets. Il dit au Peintre qu'il vouloit un Château d'or en champ de gueules, dans le Château un chien qui aboyât; & à la porte un homme d'argent, ayant à la main une épée de même. Le Peintre l'asseura qu'il feroit bien tout cela, & l'on convint du prix. Quelques jours aprés le Peintre apporta les Armes. Le Gentilhomme les examinant trouva bien le Château, l'homme l'épée à la main, comme il les demandoit : Mais n'entendant point japer le chien, il lui demanda d'où vient qu'il avoit fait un chien muet. Il n'est point muet, Monsieur, repliqua le Peintre; mais comme c'est l'heure que vos Domestiques dînent, le drôle est à la cuisine à ronger quelque os, & ne songe à rien de plus.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

La ſerrure à toutes clefs.

UN Bourgeois de Paris avoit une fille ſi bien faite, & ſi belle, qu'elle avoit autant de ſoupirans qu'il y avoit de jeunes hommes dans le quartier. Comme le Diable ſe fourre par tout, il arriva malheureuſement que la Belle devint groſſe. Son pere s'en apperçut le premier. Il lui fit une Mercuriale un peu violente, qui fut ſuivie de maintes gourmades. La mere

accourut au bruit, & voyant que son mari la battoit à outrance, elle voulut sçavoir la cause d'une si vehemente colere. Le mari lui apprit la grossesse de sa fille, & se tournant vers la mere tout furibond ; ce seroit toi, coquine, lui dit-il, qu'il faudroit bâtonner. C'est par ta faute que cet afront nous est arrivé. Si tu avois eu l'œil sur elle, & que tu l'eusses bien gardée, cette infamie ne seroit pas tombée sur nôtre famille. Vous n'y pensez pas, mon ami, répondit la femme: Il n'est pas si aisé que vous croyez de garder une serrure que toutes sortes de clefs peuvent ouvrir.

La Dame belle par derriere.

UN Cavalier ayant rencontré en ruë une Dame fort propre & de fort belle taille, crût la voyant par derriére, qu'elle ne pouvoit qu'être fort belle. Le Cavalier s'avance, & trouve que le visage répondoit fort mal au reste. Chagrin de s'être trompé, il voulut se venger par une malhonnêteté. Je suis bien marri, Madame, lui dit-il, de m'être donné tant de peine pour vous voir. Je vous croyois aussi bien faite par devant que par derriere, & je m'avançois dans la résolution de vous donner un baiser: Mais vous êtes trop laide, & je vous en remercie. Vous vous rebutez bien aisément, Monsieur, lui dit-elle. Il n'est pas juste que vous perdiez vos peines. Si vous me trouvez belle par derriere, vous pouvez me baiser de ce côté-là.

Le Treſorier inutile.

IL y avoit un Cardinal qui faiſant beaucoup de dépenſe, mangeoit deux fois plus que ſon revenu, & devoit de tous les côtés. Cette Eminence étoit ſouvent viſitée par un Abbé, qui tout accommodé qu'il étoit mangeoit la plûpart du tems chez le Cardinal qui tenoit fort bonne table. Quoique l'Abbé ne tînt point maiſon, & qu'il donnât à ſes gens leur argent à dépenſer où bon leur ſembloit, il ne laiſſoit pas d'avoir un Maître d'hôtel & un train fort leſte & fort bien entretenu. Etant un jour à table chez le Cardinal, ſon Eminence lui dit: Vous êtes bien fou de nourrir & de payer un Maître d'hôtel en ayant auſſi peu beſoin que vous avez, puis que vous ne tenez point ordinaire. Vous avez raiſon, Monſeigneur, dit l'Abbé. Vôtre Treſorier & mon Maître d'hôtel ſont deux Domeſtiques bien ſuperflus.

Le Sergent à grand nez.

UN Sergent ſe promenant à Paris pour exécuter un arrêt du Conſeil, & paſſant devant la boutique d'un Marchand, il ſe mit en devoir de la faire abatre, & le Marchand en devoir de s'y oppoſer. Le Sergent produiſit l'arrêt du Conſeil portant qu'on jetteroit par terre tout ce qui avançoit dans la rue & qui ne ſervoit de rien, & fit voir en même tems ſa commiſſion qu'il avoit d'exécuter l'arrêt.

Le Marchand voyant que le Seigneur Sergent avoit un nez d'une grandeur énorme, & qui surpassoit de deux grands pouces ceux qui étoient de la taille la plus demesurée. Vous devriez commencer à faire exécuter vôtre arrêt par vôtre visage, où il y a plus de superflu qu'à ma boutique, dit le Marchand. Remarquant ensuite que le Sergent avoit peu de barbe, je ne suis pas surpris, dit-il, qu'une barbe ne puisse pas pousser à couvert d'un nez d'une si prodigieuse circonference.

Gasconade.

UN Cavalier de Gascogne étant un jour en compagnie, où la bravoure étoit le sujet de la conversation, matiere sur laquelle le Gascon parle plus volontiers que sur aucune autre, fit une longue enumeration de ceux qu'il avoit tuez. Comment osez-vous, lui dit-on, vous promener par Paris aprés en avoir tant tué? Paris est bon, ou vous avez des lettres de grace pour tous les meurtres que vous avez faits. Vous moquez-vous de moi cadedis, dit le Gascon, les chassis de mes fenêtres ne sont faits d'autres choses. Nos prédecesseurs étoient bien de meilleure afaire qu'on ne l'est aujourd'hui. Je tuai dernierement un homme le plus galamment du monde, & j'ai plus de peine à obtenir ma grace, que je n'en ai eu de tous ceux que j'ai expédié depuis dix ans. Ce Chancelier n'est pas genereux comme l'étoient ses prédecesseurs. J'ai beau lui dire que j'ai tué cet homme honnêtement, il ne fait morbleu que

que se moquer de moi. Je suis au desespoir de n'avoir pas à faire à un homme d'épée. J'enrage. Il n'y a point d'honneur à acquerir avec les gens de robe.

Autre.

UN Gentilhomme Gascon étant allé il y a quelques années à une des Cours d'Allemagne, trouva le moyen de s'y établir assez avantageusement. La Princesse qui étoit enjoüée, & qui aimoit les saillies prenoit plaisir à le faire parler, & le voyoit volontiers. Un jour qu'elle avoit grosse compagnie, elle lui dit aprés dîné. Monsieur le Chevalier, les gens de vôtre pays sçavent si bien faire des Gasconnades, faites-nous-en une je vous prie, pour divertir la compagnie. Je n'ai point encore vû de Gascon qui y réüssisse mieux que vous. Il s'en excusa d'abord; mais étant pressé, non, Madame, dit-il, je n'en ferai rien s'il vous plaît. J'ai trop d'obligation à vôtre Alteſſe, & vôtre vie m'est trop précieuse. Si je vous faisois une Gasconnade je vous ferois tous mourir de peur.

Autre.

LE Sieur de la Tarrade Gascon à vingt-quatre carats, parlant un jour de sa naissance & de ses grands biens, élevoit jusqu'aux nuës les magnifiques bâtimens & les grands revenus de sa terre de la Tarrade, & se plaignoit entr'autres choses que ses coquins de valets avoient

avoient vendu dans la forêt pour plus de mille Ecus de bois mort. Il ne fut pas plûtôt parti, qu'un de la compagnie du même pays, & qui le connoissoit, qui avoit même vû cette belle terre de la Terrade, dont il parloit, si magnifiquement, dit: Messieurs, pures fanfaronnades que ce que vous dit cet homme. J'ai été chés lui; je connois la Terrade, & je vous jure foi de Gascon & d'honnête homme, qu'un Escargot, & même pas des plus gros, feroit en moins d'un qu'art d'heure sans aller plus vîte que le petit pas, le tour & le contretour de sa terre.

Fanfaronnade Espagnole.

UN Capitaine Espagnol voyant un jour l'ennemi de bien prés se mit à trembler. Ceux qui le virent tout tremblant lui dirent. Quoi, Monsieur, vous tremblez quand vous voyez l'ennemi? Nous avions meilleure opinion de vôtre courage. C'est dit-il, le courage qui me fait trembler. La chair s'aime; elle est fragile & timide, & elle tremble parce qu'elle prévoit que mon courage va l'exposer à de grands dangers.

L'Epée alterée.

UN Espagnol des plus fanfarons, qui se piquoit le plus de bravoure, & qui étoit dans le fond le plus poltron qu'il y eût jamais, parlant un jour à son valet des proüesses qu'il disoit avoir faites dans les quatre parties du Monde, où il avoit par tout signalé sa valeur; son valet qui le connoissoit, & qui étoit aussi familier avec lui que Dom Quixote

de

de la Manche avec Sancho Pança, lui dit en plaisantant. Je suis persuadé, Monsieur, que ce que vous dites est vrai, car en quelques cabarets & bordels que j'aille, j'entens dire par tout que vous êtes un fort vaillant homme: Mais par malheur pour moi ces accez de vaillance ne vous ont pas saisi depuis que je suis avec vous, & je ne puis pas dire avoir été témoin oculaire d'aucune de ces grandes actions, que tout le monde vante si fort. Sçais-tu bien pourquoi, mon garçon, répondit l'Espagnol? C'est que ma valeur est si redoutable par tout, que personne n'ose m'attaquer. Depuis que je me connois je n'ai pas été si long-tems à donner à boire à mon Epée. Comme je suis ignorant, repliqua le valet, je vous prie, Monsieur, de me dire que signifie donner à boire à vôtre Epée. Je n'avois pas cru jusqu'ici que les Epées fussent alterées. Tu n'entens pas mon enfant, repartit le Maître, les affaires de la guerre. La liqueur des Epées est le sang de ceux qu'on tuë; Mais, Monsieur, avec vôtre permission, puisque les Epées boivent, il faut aussi qu'elles mangent; car autrement elles se rendroient malades. La mienne, mon bon homme, ajoûta l'Espagnol ne se nourrit que de cœurs de Capitaines; les autres de moindre volée s'accommodent des têtes, des bras & des jambes de ceux qu'elles terrassent dans le combat. Ho, les belles choses que vous m'apprenez répondit le valet! Que je prens de plaisir d'entendre conter de pareilles avantures! Je suis ravi d'entendre dire j'allai, je frapai, je taillai,

je

je tuai, je reduiſis en pouſſiere, je fendis une tête juſqu'aux dents ; mais comme je crains le danger auſſi bien que Panurge, j'aime fort à le voir de loin ; mais quand je vois treluſer une Epée je tremble deux heures aprés, & j'avoüe que je ſuis un poltron fiefé. Maraut, lui dit ſon Maître, ne prononce jamais ce mot de poltron dans mon logis, car c'eſt le profaner entiérement. Puis que tu n'as pas de cœur, il ne falloit pas choiſir pour Maître la terreur du genre humain. Je l'ai fait, Monſieur, lui dit le valet, pour me mettre à couvert des inſultes ; car étant avec vous, qui Diable oſeroit me regarder de travers ? Tu as plus d'eſprit que je ne croyois, mon ami, répondit l'Eſpagnol, & c'eſt fort ſagement penſé.

Rodomontade des plus Eſpagnoles.

UN Eſpagnol auſſi fanfaron pour le moins que celui dont on vient de parler, entretenant un jour ſon valet de ſes exploits héroïques, & ne laiſſant pas un ſeul petit coin de la terre habitable où il n'eût ſignalé la valeur de ſon bras, le valet qui le connoiſſoit, & qui ſe moquoit de lui : Mais, Monſieur, lui dit-il, ne vous ai-je pas entendu dire que vous aviez été banni de France ? Il eſt vrai, répondit le fier à bras ; mais ſçais-tu bien pourquoi ? C'eſt que le Roi qui ſçavoit les belles actions que j'avois faites par tout où je m'étois trouvé, & qui n'ignoroit pas le nombre infini de mes conquêtes, eut peur

peur que je le déthrônasse, & me fit sortir de ses Etats. Mais tu ne sçais peut-être pas comme je m'en suis vengé depuis. Je te le dirai; mais écoute bouche cousuë; car les Rois sont des personnes sacrées: Mais comme je m'estime autant qu'eux, & qu'encore que je ne sois pas Roi, ma valeur peut quand il me plaira me faire monter sur le premier thrône de l'Europe, je veux bien te dire cette belle action qui a été jusqu'ici un secret pour tout le monde. Tu as sans doute entendu dire qu'un Roi de France fut tué d'un coup de lance par un Chevalier inconnu. J'en ai oui parler, répondit le valet; mais je croyois qu'il y avoit longtems que cela étoit arrivé. Pas si long-tems que tu crois, reprit l'Espagnol: mais qui étoit ce brave Chevalier à ton avis? Helas! Monsieur, repliqua le valet! Comment le sçaurois-je, puis que vous dites que personne ne le sçait? Aparemment cela s'est fait dans un four. Tu es un malin coquin, repartit l'Espagnol, & tu ne merite pas que je te fasse confidence d'un secret si important. Entre nous ce fut moi qui fis le coup pour me venger; mais chut. J'ai fait nombre d'autres actions d'éclat qui n'ont été sçües de personne.

Autre.

PUis que je fais entrer ici nos bons Gascons, & que je les mets souvent à la suite des Espagnols, tous gens à saillies & à Rodomontades, il faut encore dire un mot des derniers.

La veille d'une bataille un Eſpagnol qui commandoit une compagnie de Dragons, voulant exprimer le carnage qu'il ſe promettoit de faire des ennemis, j'en tuerai tant, dit-il, que je ferai une montagne de cette vaſte campagne; & le Soleil voyant cette hauteur où il avoit accoutumé de voir une plaine, croira s'être égaré de ſon chemin. Je veux que les fleurs de ces campagnes flotent dans le ſang des ennemis de mon Souverain, & que les ſeules herbes que j'ai ſous mes pieds ſe réjoüiſſent de cette miſere commune. Elles diſputeront de couleur avec les œillets, & en dépit de l'Aurore qui les fait naître vertes, à force de pleurs je veux qu'elles meurent rouges.

Un autre qui faiſoit ſemblant de vouloir ſe battre, diſoit à ſon ennemi en le menaçant. Sors, coquin, ſi tu as le cœur de paroître devant moi. Je rendrai bon compte de ta carcaſſe, & la mettrai en tant de piéces, que la plus groſſe étant jettée en l'air, fera moins d'ombre que le plus petit des atômes.

L'eau benite du Normand.

UN Normand étant à Bordeaux, ſe mit en tête de déniaiſer un Gaſcon, ouvrage difficile. Le Gaſcon fut plus fin que le Normand, car il le ſurprit la main dans ſa poche, où il cherchoit ſans doute autre choſe que ſon chapelet. Le Normand fut arrêté, mis en priſon, & condamné au foüet; mais s'étant trouvé marqué aux Armes du Roi, il fut remené

mené en prison, & condamné à être pendu. Il avoit un fils en Normandie, lequel ayant eu avis de la catastrophe de son pere, prit le Deüil, donna à sa mort une cause plus honorable, & lui fit faire un Service par je ne sçai quel mouvement de pieté. Le Service étant achevé, le Curé suivant la coûtume, prit le Benetier, & alla jetter de l'eau benite sur le tombeau du défunt, que le fils avoit fait faire avec toutes les cérémonies requises. Comme le Curé faisoit son Ofice, plus haut, Monsieur le Curé, je vous prie, dit le fils. Le Curé lui ayant demandé ce qu'il vouloit dire. Mon pere est mort en l'air, répondit-il, & si vous ne jettez l'eau benite plus haut il n'en attrapera pas une seule goute.

La Relique du Normand.

IL se fit un jour à Paris une bataille, où plusieurs attraperent maintes balafres. Le Capitaine du quartier survint dans l'émotion, & arrêta tous ceux qui lui tomberent sous la main. Un Normand se trouva du nombre, quoiqu'il n'eût fait que juger des coups. Quelques jours aprés il fut mené devant le Juge. Interrogé d'où il étoit, il répondit qu'il étoit Normand, & Sergent de sa profession. Questionné sur la bataille, il protesta qu'il n'avoit rien fait, & qu'il étoit innocent. Si vous êtes innocent du crime dont il s'agit, mon ami, lui dit le Juge, vous en avez apparemment bien fait d'autres dont vous n'avez pas été puni. Je suis homme de bien, Monsieur, répondit

pondit l'Acusé, & je n'ai jamais rien fait qui merite la prison. Le Juge le regardant fixement, lui dit: Vous êtes Sergent, rousseau, & par dessus tout cela Normand, & vous n'avez jamais fait de mal ? Si cela est il faut vous couper une oreille pour en faire une Relique.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Cocu de ſon propre aveu.

UN homme à bonne fortune & d'humeur enjoüée venant à Paris alla loger dans une Auberge, dont l'hôteſſe étoit fort jolie. Il y fit aſſés long ſejour pour aimer cette Belle & pour le lui dire; mais il n'y avoit pas moyen d'en rien obtenir. Un jour que l'hôte étoit à la campagne, il vint tant de monde à l'Auberge que tout étoit plein. Vers le ſoir il arriva

arriva un homme de conſequence qui demanda à loger. Comme il étoit connu pour un homme qui faiſoit groſſe dépenſe, & qu'il étoit un des meilleurs chalands de cette Auberge, où il venoit ſouvent, l'hôteſſe qui ne vouloit pas le perdre, & qui ne ſçavoit où le mettre, étoit fort embarraſſée. L'Amant voyant une ſi belle occaſion, dit à l'hôteſſe qu'il donneroit volontiers ſa chambre à cet homme, pourvû qu'elle voulût lui donner la moitié de ſon lit; mais elle ne pouvoit s'y reſoudre. Il jura tant qu'il ne la toucheroit pas, & que ce n'étoit que pour ſon intérêt qu'il le faiſoit, qu'enfin il la ſentit ébranlée. On a toûjours de bonnes raiſons, lui dit-elle, pour ne pas tenir ces ſortes de ſermens, & je gagerois bien auſſi que vous ne les tiendriez pas. Il lui fit de nouvelles proteſtations de faire ce qu'il diſoit. Je gage dix Ecus, repliqua l'hôteſſe, que vous n'en ferés rien. Si vous tenez parole je perd les dix Ecus, ſinon ce ſera vous qui les perdrez. Le parti ayant été accepté; pour plus grande ſûreté, dit le galant, je veux que vous me liez; car autrement j'aurois bien de la peine à gagner. Le tems de ſe coucher étant venu l'homme va trouver l'hôteſſe, qui le lia ſi bien qu'il ne pouvoit ſe remuer. Etant dans le lit, ſoit qu'elle eût peur que les cordes dont elle l'avoit lié, lui fiſſent trop de mal, & qu'elle ne voulût pas faire ſouffrir un homme dont elle ſçavoit qu'elle étoit aimée, & qu'elle croyoit meriter une meilleure deſtinée, ſoit enfin qu'elle fût bien aiſe de ſçavoir s'il valoit autant

tant qu'elle s'imaginoit, ou qu'elle eût envie de gagner dix Ecus chemin faisant, ce qu'elle ne pouvoit faire tant qu'il demeureroit lié, elle eut la charité de le délier. Le galant se voyant libre la met en œuvre sans perdre de tems. Il n'est pas necessaire de dire qu'elle fit semblant de se fâcher. Les Dames sont toûjours ceremonieuses, & dans ces occasions elles ne manquent jamais de se plaindre d'un peu de violence. Elle eut beau lui dire qu'il n'étoit pas homme de parole, & qu'il perdroit la gageure, il fournit sa carriere, & la fournit en galant homme. La nuit se passe, les plaisirs font oublier les plaintes. Le lendemain le mari revient, & la femme pretend avoir les dix Ecus. Le galant s'en défend, & veut que la chose soit jugée: Mais par qui à vôtre avis? par le mari même. Quelle apparence dit la femme? j'aime mieux vous laisser la gageure, Ne craignez point, dit le galant: Je tournerai la chose de maniere, qu'il ne soupçonnera rien. Il alla donc trouver son hôte, & lui dit. Quoique vous soyez ma partie, Monsieur, je ne laisse pas de vous prendre pour mon juge, tant je suis persuadé de vôtre équité. Il m'est venu un Ane de la campagne, j'ai prié vôtre femme de trouver bon que je misse dans son pré, elle n'en vouloit rien faire de peur qu'il ne mangeât son herbe. Je lui promets de l'en empêcher. Nous convenons que si l'Ane mange de l'herbe vôtre femme aura dix Ecus; mais que s'il n'en mange pas elle me donnera la même somme. Je mets un

piquet au beau milieu du pré, & j'y attache mon Ane si court, qu'il ne pouvoit toucher à l'herbe. Vôtre femme détache l'Ane elle-même, & elle n'oseroit en disconvenir; l'Ane mange son herbe. Jugez je vous prie, qui a tort, & qui doit avoir les dix Ecus. Le Mari jugea contre sa femme; mais le galant fut assez genereux pour ne pas exiger l'execution de la Sentence.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

La Caudelée.

C'Eſt la coûtume en baſſe Normandie de faire boüillir de tems en tems un grand chaudron plein de toute ſorte de lait, où ils mettent un peu de farine; ce qui compoſe une eſpece de boüillie, qu'on appelle Caudelée en langage du pays. Cette boüillie étant faite, on la met dans des écuelles, & on en envoye par preſent chez ſes voiſins comme on

fait en Poitou des boudins, aprés qu'on a tué un cochon. Un jour qu'on faiſoit de la Caudelée dans une maiſon de baſſe Normandie, n'importe guere en quel endroit, la faiſeuſe ayant afaire ailleurs, laiſſe ſon chaudron ſur le feu, & ſort. Elle ne fut pas plûtôt ſortie qu'un des voiſins entra. Comme il ne perdoit jamais l'occaſion de faire une malice quand il la trouvoit, le drôle ne voyant perſonne que le chaudron ſur le feu, defait ſon haut-de-chauſſes, & chie dedans; puis prenant un bâton au coin du feu, il démêla ſi bien le tout enſemble qu'on n'eût pas dit qu'on y eût touché. Cela fait, le drôle ſe retire au plus vite. Il ne fut pas plûtôt ſorti que la faiſeuſe rentra. Trouvant ſa Caudelée cuite, elle la diſtribua ſuivant la coûtume dans pluſieurs écuelles qu'elle envoya chez ſes voiſins, & entr'autres chez celui qui l'avoit ſi bien parfumée, qui pour lors n'étoit pas au logis. Il arrive le ſoir bien afamé, & demande à ſa femme ſi elle n'a rien à manger. La femme lui dit qu'elle avoit de la Caudelée, & la lui ſervit en même tems. Comme il avoit grand faim il la mangea ſans y trouver rien à redire; mais quand il l'eut mangée, il demanda à ſa femme d'où elle l'avoit eûë. La voiſine telle me la envoyée, répondit la femme. Foin morbleu, dit le mari, me voilà pas mal. J'ai chié dans le chaudron, & je le mange. Ainſi le trompeur ſe trouva trompé.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

L'Equivoque des deux ſœurs.

LEs Normans ſont gens d'accommodement. Ils troquent quelquefois de femmes, & ſe marient auſſi à tâtons, quoi qu'ils ſoient d'ailleurs aſſez défians, s'il en faut croire Monſieur de la Fontaine de Poëtique Memoire, & l'homme du Siecle qui contoit avec le plus de grace. Un jeune homme de ce pays-là demanda en mariage une ſœur d'un de

ſes camarades, qu'il n'avoit jamais vûë. Le frere la lui promit bien volontiers, & fit approuver le tout à la famille. Ce frere n'avoit que ſa mere & deux ſœurs qui étoient pour lors à la campagne. Les annonces ayant été publiées, on les fit venir pour faire les nôces. Les Mariez épouſez, on fait bonne chere, & aprés dîné on ſe mit à dançer. Pendant qu'on dançoit l'Epoux qui alloit & venoit monte à la chambre, & y trouve la ſœur de la mariée. Je ne ſçai ſi la reſſemblance la lui fit prendre pour ſa femme, ou ſi la trouvant mieux faite il ſe ſentit émû : Quoi qu'il en ſoit, il l'embraſſe: la Belle prend en patience, & ſe laiſſe mettre ſur le lit, où il la traita comme il auroit fait ſa femme. Sur ces entrefaites la mere entre, & les trouve aux mains: Malheureux, dit-elle, à ſon Gendre, ce n'eſt pas ta femme. L'Epoux s'excuſe, & proteſte qu'il l'avoit priſe pour ſa femme. La mere ne ſe contentant pas de cela, ſe mit à dire des injures à ſa fille. Le frere de la mariée accourut au bruit, & demanda ce que c'étoit. La compagnie étant ſurvenuë au bruit, la mere qui ſentit d'abord qu'en pareil cas le ſecret eſt le meilleur remede, ſe contenta de dire à ſon fils. Ce malheureux-là, montrant ſon Gendre, a voulu percer une piece de cidre, & a pris l'une pour l'autre. Le fils qui fut d'abord au fait, ſoûtint la Comedie, & dit. Le mal n'eſt pas grand. Voilà bien dequoi crier. Si la piece qu'il a percée ne lui eſt pas propre, qu'il perce l'autre, il n'importe gueres.

Le Harangueur déconcerté.

LOüis XIV. faiſant un jour ſon entrée dans une Ville du Royaume, fut harangué par un des Magiſtrats, qui paſſoit pour un homme d'eſprit. Comme c'étoit la premiere fois qu'il avoit paru devant un ſi grand Roi, tout habile homme qu'il étoit, il travailla toute la nuit, & quand il fut queſtion de parler il demeura tout interdit: Cependant il ſe remit un peu, ſon début fut aſſez ingenieux, & il dit quantité de bonnes choſes, que le Roi écoutoit avec aſſez de plaiſir. Il n'avoit pas prononcé la moitié de ſon diſcours, qu'un Ane, qui étoit prés de là, commença à braire, & faiſoit ſi grand bruit, que le Roi en étant incommodé, & ne pouvant entendre ce que diſoit l'Orateur, cria aſſez haut: Qu'on faſſe taire cet Ane. Le Harangueur parloit avec tant d'action, que n'ayant point entendu braire l'Ane, crut que le Roi ordonnoit de lui impoſer ſilence. Cela le déconcerta tout-à-fait, & le fit demeurer court, ſans qu'il pût dire autre choſe ſi ce n'eſt. J'avois bien crû, Sire, que je n'eſtois pas capable de haranguer vôtre Majeſté, & je ne l'ai pas fait ſans repugnance. Le Roi ne pût s'empêcher de rire de l'équivoque: Cela acheva de déconcerter le Harangueur. Le Roi eut beau lui dire qu'il étoit bien content de ſa harangue; il n'y eut pas moyen de le faire reprendre, & il ſe retira au travers de la foule, inconſolable de l'accident qui lui étoit arrivé.

Autre.

PUiſque nous en ſommes aux harangues, nous dirons encore un mot d'un autre Harangueur, qui ne fut pas plus heureux que le precedent. Le Roi paſſant un jour par une petite Ville, on vint lui dire qu'il alloit être harangué. Ce Prince qui n'aimoit pas la bagatelle, & qui croyoit que ce ſeroit une merveille ſi dans une pareille bicoque il y avoit un Orateur ſuportable, eut de la peine à conſentir qu'on le haranguât; cependant il ſe rendit aux remontrances qu'on lui fit ſur les mauvaiſes conſequences d'un refus, à condition que la Harangue ſeroit des plus courtes. On ne manqua pas d'en avertir Monſieur l'Orateur, qui promit, & tint parole. Etant donc venu devant le Roi à la tête de la Magiſtrature, il ſe trouva ſi ſurpris, qu'il ne pût dire que, Sire, qu'il repeta trois ou quatre fois. Eſt-ce tout ce que vous avez à me dire, dit le Roi. Sire, répondit l'Orateur, vôtre Majeſté m'étonne. Fort bien, dit le Roi; vous ne pouviez pas à mon gré me faire une meilleure Harangue, & je vous en remercie.

Le Pedant Orateur.

FEu Monſieur le Prince de Condé paſſant par une petite Ville de Picardie, Meſſieurs de la Magiſtrature, reſolurent de le haranguer. Mais quand il fut queſtion de choiſir un Orateur, ce fut là la difficulté. Comme au conſeil

conseil des rats on convenoit tous qu'il falloit attacher une sonnete au cou du chat, mais personne ne vouloit se charger de la commission, de même Messieurs de la Regence étoient tous d'avis de haranguer; mais personne ne vouloit être le harangueur. Aprés s'être bien disputez, quelqu'un alla songer au Maître d'Ecole, & le proposa pour harangueur. On envoye querir incontinent le Maître d'Ecole, & on lui dit, qu'étant necessaire de haranguer Monsieur le Prince de Condé, & n'y ayant point dans la Magistrature d'homme de lettres, qui voulût se charger de la commission, ils avoient jetté les yeux sur lui, & qu'il avoit jusqu'au lendemain à se preparer. Le Maître d'Ecole dit tout net qu'il n'en feroit rien, & qu'on se moquoit de lui; Bref on consulte, & pour applanir les difficultez on propose de lui donner cent francs pour ses peines. Le Pedant ouvre les yeux à cette proposition, & l'accepte, & tire par ce moyen la Magistrature d'un grand embarras. Le Prince arrivant donc, le Pedant se mit à la tête de la Magistrature, & aprés trois ou quatre reverences pedantesques, en abordant son Altesse, il lui dit le plus gravement du monde. Monseigneur, les sots que voilà, montrant la Magistrature, ont prié le Pedant que voici, en se montrant, d'asseurer vôtre Altesse que nous sommes tous ses tres-humbles & tres-obeissans serviteurs. Quoique Messieurs de la Magistrature ne fûssent pas contens de la harangue, ils n'oserent rien dire par respect pour Monsieur le Prince, qui les remercia

remercia de leur bonne volonté: Mais à peine eurent-ils le dos tourné, qu'ils commencerent à harceler le Pedant, disant qu'il n'avoit rien fait qui vaille, & qu'ils ne lui donneroient rien. Le Pedant qui avoit compté sur toute autre chose, soûtenoit qu'on devoit lui payer ce qu'on lui avoit promis, & qu'il avoit bien fait. On parloit avec assez de chaleur de part & d'autre; de sorte que Monsieur le Prince qui n'étoit pas éloigné, entendant quelque chose de la dispute, voulut sçavoir ce que c'étoit, le Pedant s'avance & lui dit: Monseigneur, ces gens ici m'ont promis cent francs pour haranguer vôtre Alteſſe, & à present ils ne veulent pas me payer, & disent que je n'ai rien fait qui vaille. Ils ont tort, répondit Monsieur le Prince, vous avez fort bien fait: Et, Messieurs, vous n'avez qu'à le payer.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

La fauſſe delicateſſe.

LA delicateſſe ſied aux femmes comme la force ſied aux hommes. Il eſt vrai qu'il y a des Dames qui la portent à l'excés, comme on verra par les quatre dont on va parler, qui pretendoient ſe ſurpaſſer l'une l'autre en delicateſſe. Elles gagerent à qui étoit la plus delicate des quatre, & convinrent d'un Juge qui devoit décider le different, aprés avoir enten-

entendu les parties. Me promenant un matin à la fraîcheur dans mon jardin, en chemise & en mules, & me lavant le pied de la rosée du mois de Mai, dit la premiere, une feüille de Rose tomba dessus, & j'en fus boiteuse plus de trois mois. Ma fille de chambre, dit la seconde, faisant un jour mon lit, laissa étourdîment un petit pli à un de mes draps, qui étoient de la plus fine Hollande. Je me couchai malheureusement sur ce pli un peu brusquement, & me rompis trois côtes, qui donnerent de l'exercice aux Chirurgiens durant plus de quatre mois. La troisiéme dit, qu'elle avoit toûjours fort recommandé à sa fille de chambre, de partager ses cheveux en la coifant, avec tant d'égalité, qu'il n'y en eût pas plus d'un côté que de l'autre, sçachant bien ce qui pouvoit arriver s'il en étoit autrement; mais qu'une fois en ayant laissé par mégarde trois ou quatre d'un côté plus que de l'autre, cela lui avoit fait si fort pencher la tête de ce côté-là, qu'elle ne l'avoit pas pû redresser du depuis. Il n'y a personne de vous, Mesdames, dit la quatriéme, qui n'aille à la selle une fois tous les jours pour le moins. Cependant je parie qu'il ne vous est pas arrivé ce qui m'arriva avant-hier. En faisant mes affaires, ce que je fais le plus doucement qu'il m'est possible, je me rompis une veine du derriere; & je suis si delicate qu'il n'y a point de Chirurgien qui puisse la raccommoder sans mettre le reste en pieces; de maniere que j'aime mieux demeurer avec ce défaut, que

de

de rendre le mal plus grand en voulant y remedier. Ce nouveau Paris se trouva si fort embarrassé, qu'il ne sçût à laquelle de ces quatre Déesses donner le prix. Les Lecteurs en décideront s'ils peuvent.

NOU-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Ingenuité d'une femme à ſon mari la premiere nuit de ſes nôces.

UNe jeune fille unique fut mariée à un jeune homme de ſon voiſinage, à qui le pere & la mere la donnerent volontiers pour la tenir toûjours auprés d'eux. Les mariez étant couchez, l'Epoux avant que de conſommer le mariage fit un grand diſcours à l'Epouſe, ſur le devoir des femmes, & ſur l'amour reciproque

ciproque que le mari & la femme devoient avoir l'un pour l'autre. Le mari & la femme ne doivent être que la même chair, lui dit-il, entr'autres choſes. Tout doit être commun entr'eux juſqu'à leurs plus ſecretes penſées: Bref, ils ne ſe doivent rien cacher : Et pour vous donner bon exemple en cela, je vous dirai franchement une choſe, que j'aime mieux vous dire moi-même que de vous la laiſſer dire par un autre qui pourroit nous broüiller. Il y a environ quatre ans que je devins amoureux d'une jeune fille, qui m'accorda ce que vous ne pouvez me refuſer à preſent. Je ne vous fis point de tort en cela, parce qu'alors je ne vous connoiſſois pas, & ne vous avois par conſequent rien promis. En un mot je lui fis un beau petit garçon, qui a environ trois ans, & que je tiens chez un de mes amis. Si vous le trouvez bon, & que vous me promettiez de ne pas le maltraiter, je le ferai venir. Puis que vous me parlez avec tant de franchiſe, dit la femme, je ſerois bien de mauvaiſe humeur de ne pas répondre à vôtre franchiſe; Ainſi puis que nous ne devons être qu'un cœur & qu'une ame, & n'avoir rien de reſervé, je vous dirai auſſi que j'ai une petite fille d'environ deux ans, qui eſt encore à nourrice. Un jeune homme me fit ce preſent ſous promeſſe de mariage, car autrement je ne lui aurois rien accordé; mais le méchant m'a trompé, & Dieu l'en punira : Cependant je m'en conſole parce que vous valez mieux que lui. En cela je ne vous ai pas ofenſé non plus, puis que je ne vous connoiſſois

pas,

pas, & que je ne vous avois rien promis. Je la ferai venir si vous le trouvez bon; & comme ils sont à peu prés de même âge, nous les marierons, si vous voulez, quand ils seront grands, & leur ferons de nos biens telle part que nous jugerons à propos. Le mari fut si surpris d'une réponse à laquelle il ne s'étoit pas attendu, que sans répondre un seul mot, il se leve, & s'en va en chemise dans la Cour; car c'étoit dans la belle saison. Il y trouva par hazard le bât d'un Ane qu'il se mit sur le dos, & crioit tout haut, *je suis bâté.* Le Beaupere qui ne dormoit pas, entendant plusieurs fois crier, je suis bâté, éveilla sa femme, & lui dit. Qu'a nôtre Gendre de s'être levé d'auprés de sa femme, & de crier, *je suis bâté?* Allez voir ce que c'est. Elle aura été assez sotte pour lui dire quelque chose qui l'ait obligé de faire le fou. La bonne femme prend au plus vîte sa jupe & ses mules, & va trouver sa fille au lit. Elle ne fut pas plûtôt entrée qu'elle ferma la porte, où le bon homme, curieux de sçavoir ce qui s'étoit passé, arriva un moment aprés, & la trouvant fermée se mit à écouter par le trou de la serrure. La bonne femme qui avoit fait accoucher sa fille sans que personne en eût rien sçû, lui demanda ce quelle avoit dit à son mari, qui l'obligeoit à crier de la sorte. Je lui ai donné, ma mere, répondit la fille, confidence pour confidence, & lui conta là-dessus ce qui s'étoit dit de part & d'autre, sans oublier le long discours sur les devoirs du mariage, & conclud en disant qu'il n'y avoit pas là dequoi se mettre de mauvaise humeur,

humeur. Comment, bête, lui dit la mere, n'as-tu point de honte de lui avoir dit cela? Il devoit être le dernier à le sçavoir, & as-tu pû ignorer de quelle importance t'étoit la chose? J'avois eu quatre à cinq enfans quand j'ai épousé ton pere, & il est encore à le sçavoir. Le mari qui comme on a déja dit, écoutoit à la porte, fut bien étonné d'entendre une chose de laquelle il ne s'étoit jamais défié, & allant trouver son Gendre qui crioit d'un côté, *je suis bâté*, lui répondoit de l'autre, *je suis sanglé*. Aprés s'être conté leur commune aventure, à laquelle ils ne voyoient point de remede, la necessité leur tint lieu de consolation. Le cocuage est une de ces choses qui ne seroit pas un mal, si l'on pouvoit l'ignorer; en effet, il vaudroit mieux demeurer dans l'ignorance que de devenir sçavant à ses dépens; & ceux qui s'amusent à écouter ce qu'on dit d'eux, ressemblent à des gens qui cherchant aux lieux le flambeau à la main, trouvent plus qu'ils ne voudroient.

Bon mot qui fut dit à Alphonse Roi de Naples.

UN Gaillard qui avoit vêcu plus long-tems qu'il ne croyoit, & à peu prés du caractere d'un Poëte à *Quinteſſence* de ces derniers tems, qui ayant vû la fin de son bien, s'avisa de présenter ces quatre vers à un grand Prince.

*J'ai fait des vers pour le Prince ****
Dans un tems où j'avois vingt mille Ecus de bien.
Admirez comme le temps change!
Ce Prince eſt ſur le thrône, & moi je n'ai plus rien.

CE Gaillard, dis-je, qui ſoufroit, & qui ſçavoit que le Roi Alphonſe aimoit les bonnes plaiſanteries, trouva un jour moyen de l'aborder, & lui dit, Sire, je vous demande juſtice contre un fâcheux créancier, à qui feu mon pere devoit quelque choſe. Quoique mon pere ne m'ait rien laiſſé, j'ai payé pluſieurs fois cette dette, & cet importun créancier me la demande encore & me pourſuit tous les jours. Si vous ne m'aidez, Sire, je ne ſçai plus quel remede y apporter. Voilà, dit le Roi, un injuſte créancier. Qui eſt-il? C'eſt mon ventre, Sire, répondit le pauvre Diable. Je lui ai ſi ſouvent payé ſa dette qu'il ne me reſte plus rien. Je ſuplie trés-humblement vôtre Majeſté, de m'aider à le contenter. Elle fera une grande charité. J'ai un pareil créancier, répliqua le Roi. Il eſt vrai, Sire, repartit le malheureux; mais vous avez dequoi payer, & moi je n'ai rien. Le Roi trouva cette maniere de demander bien imaginée, & lui fit donner quelque choſe.

CON-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Plaideur à mauvaiſes piéces.

UN homme qui avoit un procés alla conſulter ſon Avocat. La conſulte ſe fit en préſence de la femme, qui avoit ce jour-là pluſieurs de ſes amies, qui eurent leur part du divertiſſement. Aprés que le Plaideur eut conté ſon afaire, l'Avocat lui demanda quelles pieces il avoit, & voulut les examiner. Le bon-homme lui ayant remis ſon ſac, l'A-

vocat lui dit, aprés avoir lû ſes piéces & entendu ſes raiſons: Vôtre cauſe ne vaut rien, mon ami, & les piéces que vous avez là ne concluent rien pour vôtre afaire. La femme de l'Avocat qui vouloit rire, & faire rire ſes amies, lui dit d'un ton moqueur: Vos piéces ne valent rien, mon ami. Les Dames ſe divertirent de l'équivoque, & le Plaideur n'en étant pas content, mit la main dans ſes chauſſes, & en tire d'autres papiers qu'il y avoit: En voici d'autres, dit-il, qui me feront gagner mon procés. Les Dames qui crurent qu'il alloit étaler les piéces que la nature lui avoit données, tournerent le dos toutes honteuſes.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

La Veuve mal mariée.

UNe jeune Veuve assés jolie, qui pour le peu de tems qu'elle avoit demeuré avec son premier mari, s'en étoit si bien trouvée, qu'elle eut envie d'en prendre un second, se remaria à un jeune homme qui ne payoit que de mine, à quoi les femmes sont souvent trompées, parce qu'elles sont obligées de prendre un mari au hazard, comme quand

on jouë à la Blanque. Le jour des nôces s'étant passé en dances & en festins, & la nuit étant venuë, la mariée lasse de danser, & bien aise de prendre un exercice plus agréable, les Dames la menérent coucher. Le marié voulut la suivre, mais les jeunes hommes de la nôce l'en empêcherent, disant qu'il n'en seroit pas quitte à si bon marché, & qu'ils vouloient boire de l'Hipocras à gogo. Ils l'emmenerent donc, & le firent boire jusques à deux heures aprés minuit, que le marié les congedia, plus pour épargner sa bourse, que par l'impatience qu'il eût d'aller trouver sa femme, avec laquelle il n'alloit coucher qu'à regret, sentant bien que ses armes n'étoient pas à l'épreuve du choc qui les attendoit. Il monte enfin à la chambre, & la nouvelle mariée qui l'attendoit avec impatience, ne pût s'empêcher de lui demander qui l'obligeoit à demeurer si long-tems. Ah! ma chere enfant, dit-il, en soupirant, ces avaleurs d'Hipocras nous ont fait bien du fracas. Nous en aurons pour une belle somme chés l'Apotiquaire. Hé! Monsieur, répondit-elle, est-ce à quoi il faut songer présentement? Nous verrons à cela une autre fois. Couchez-vous seulement. Vous n'en faites pas plus de cas que cela, reprit-il? Je suis persuadé qu'ils en ont bû pour plus de vingt florins. Il les faudra payer, dit la mariée. Nous y songerons demain; venez vous coucher. Combien croyez-vous, continua le marié, que le festin de nos nôces nous coûtera? Dequoi vous embarrassez-vous présentement, mon ami, lui dit-elle; n'est-il pas

pas tems de se coucher ? Nous n'en serons pas quittes pour cinquante Ecus, reprit-il. Hé ! bien, dit la mariée, quand nous les aurons payez nous ne les devrons plus. Cela nous mettra-t-il à l'Hôpital ? Ho ! vraiment, continua-t-il, j'oubliois la patisserie. Vous pouvez compter, ma mie, qu'il nous en coûtera bien prés de soixante Ecus. Quelle honte dit-elle, de songer à cela de l'heure qu'il est ? Venez vous coucher, & remettons cet examen à demain. Là dessus il commence à se promener à grands pas, comptant sur ses doigts. Comme il ne pouvoit pas bien trouver son compte, il prend des jettons, & se met à calculer, disant tant pour ceci, tant pour cela, &c. La pauvre femme qui s'étoit attenduë à un plus agreable calcul, étoit au desespoir, de voir que la nuit se passât à ces niaiseries. Je vous proteste ma vie, reprit-il enfin, que nous n'en serons pas quittes pour deux cens florins. Cette pauvre femme desolée comme vous pouvez croire, de voir le flegme de cet homme qui paroissoit de glace, où un autre eût été tout feu, le pria le plus amiablement qu'elle put de se coucher. Il répond qu'il avoit froid : Elle fait allumer du feu, ou l'allume elle-même, il se chaufe, la tête toûjours pleine de la dépense de la nôce. La mariée qui commençoit à avoir mauvaise opinion de lui, le pressa tant de se coucher, qu'à la fin il se coucha, ne pouvant plus reculer, il se détacha avec la même repugnance, qu'un Ecolier à qui son Regent veut donner le foüet. La pauvre femme qui l'attendoit en

bonne devotion, fut bien étonnée, qu'au lieu de la careſſer, il commença par faire le ſigne de la croix, & dit enſuite ſon ofice tout haut, qui dura trois bons quarts-d'heure. L'ofice achevé, au lieu de ſe tourner vers elle, il lui tourna le dos, & ſe mit à ronfler. Je vous donne à penſer ſi la pauvre femme fut étonnée d'un pareil regal. Quel homme eſt-ce-ci, bon Dieu, diſoit-elle, en ſoi même? A-t-on jamais entendu parler de rien de pareil? Comme elle s'étoit attenduë à être traitée tout autrement, elle ſe tournoit bruſquement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour tâcher de l'éveiller. A qui en veut cette tourneuſe, dit le nigaud? Ne ſauroit-on dormir avec elle? La viande bien embrochée ne tourne point, répondit la femme, & ſi je l'étois comme il faut je ne tournerois point non plus. Ce fut encore un coup tiré en l'air: le mari ſe rendormit, & la femme ne pouvant faire mieux fut contrainte de dormir auſſi, ou du moins d'en faire ſemblant. Vers la pointe du jour, un petit accés de bonne volonté, ayant ſaiſi le pauvre homme, il ſe tourna vers ſa femme qui faiſoit ſemblant de dormir, & lui dit en la pouſſant, Jeanne, Jeanne; mais Jeanne qui vouloit un peu ſe faire ſoliciter ne répondit qu'en ronflant. Le pauvre homme qui ſe rebutoit aiſément, voyant qu'elle ne diſoit mot, ſe tourne de l'autre côté en grondant, & diſant, répons ſi tu veux. Jeanne faiſant d'abord ſemblant de s'éveiller, bâille, touſſe, & crache pour lui faire entendre qu'elle étoit prête à le recevoir; mais le bon

homme

homme en qui ce mouvement d'humanité n'avoit fait que paſſer, ne lui répondit rien. La femme voyant cela le pouſſe, & lui dit: qu'eſt-ce que vous vouliez tantôt, Gervais? Rien, répondit-il bruſquement; de ſorte qu'il falut qu'elle prît patience. Vers les huit heures, voyant que ſon homme ne lui demandoit rien, elle s'aſſit ſur le chevet, où elle attendit vainement aſſes long-tems, & reſolut enfin de s'habiller. Elle prend ſon corps en faiſant le ſigne de la croix, ſe lace, commence à dire ſon *Pater*, & prend ſon cotillon; mais avant que de le jetter ſur elle. Gervais, dit-elle, n'avez-vous pas beſoin de moi avant que je prenne mon cotillon? Non, répondit Gervais: & à l'inſtant achevant ſon *Pater* & le reſte de ſes oraiſons, elle ſe jette hors du lit auſſi ſatisfaite que quand elle y étoit entrée.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Juge apprenti.

UN jeune Juge nouvellement pourvû d'une Judicature inferieure, ayant ſuivant l'avis des Graduez condamné un coupeur de bourſe à avoir l'oreille coupée, dreſſa lui-même la Sentence, & ne ſe ſouvint pas de marquer laquelle. Les Graduez n'y prirent pas plus garde que le Juge, & ſignérent la Sentence *in fide parentum.* Le Grefier eut ordre d'aller

d'aller la prononcer au criminel, qui n'eut pas plûtôt entendu lire. *Avons condamné & condamnons ledit Accusé à avoir l'oreille coupée*, qu'il demanda d'abord laquelle? Le Juge se trouvant surpris de cette question, c'est celle-là, répondit-il, en touchant son oreille droite. Je n'en appelle point, repartit le criminel, & si vous voulez même j'en ferai l'operation. Je veux dire ton oreille droite, reprit le Juge. Oh! pour celle-là j'en appelle, repliqua le criminel. Il eut raison, car la cour superieure jugea qu'il avoit été bien appellé, & ordonna que le Juge porteroit des oreilles d'âne sous son bonnet, & renvoya l'Accusé absous.

La Confession revelée.

UNe femme de village ayant eu quelque démêlé avec son Curé, s'avisa un jour au sortir de Vêpres de le maltraiter de paroles. Le Curé s'excusa du mieux qu'il put; mais on ne prit point ses excuses en payement. Comme les femmes sont acariastres, & qu'elles ne sont pas accoûtumées d'avoir le dernier mot, il n'y eut point d'injures qu'elle ne lui dît. Le Curé outré de se voir poussé si publiquement, ne pût conserver la gravité Pastorale, & s'empêcher de dire en se retirant, *Maugrebleu de la putain.* Je vous prens tous à témoins, s'écria-t-elle de toute sa force. Ce méchant homme a revelé ma confession, car il ne le sçait que par là: ainsi je demande qu'il soit puni.

La

La Devotion facetieuſe.

UNe femme de fort peu de cervelle, mais mariée à un homme qui étoit dans les grandes charges, & qui la faiſoit conſiderer, quelque peu conſiderable qu'elle fût par elle-même, avoit reçû pour preſent des Heures fort propres. La bonne creature s'imaginant que tout ce qui étoit dans ſes Heures étoit priere, étant un jour à genoux à l'Egliſe, ouvre ſes Heures, & tombant preciſément ſur le privilége, elle fit un grand ſigne de croix. & ſe mit à lire bien devotement. *Il eſt permis* à tel.... *de faire imprimer, vendre & débiter durant l'eſpace de*, &c. *un livre intitulé Heures de Nôtre Dame*, & ainſi du reſte. Puis tournant le feüillet, & venant au Calendrier, elle fit un autre ſigne de croix de la taille du premier, & continua à lire. *Janvier a trente un jour, & la Lune trente.* Puis prenant les fêtes pour les Litanies, elle dit, *la Circonciſion, Ora pro nobis*, & ainſi des autres fêtes. Quand elle fut en Fevrier, elle lut. *Fevrier a vingt-huit jours & la Lune vingt-neuf; & quand l'année eſt biſſextile, il en a vingt neuf & la Lune trente: Le jour à neuf heures & la nuit quinze*; & ainſi des autres. Ses oraiſons ainſi faites, elle s'en retourna chés elle fort contente de ſa devotion.

Naïve-

Naïveté d'une femme.

UN Gentilhomme cherchant un petit Laquais, & n'en pouvant trouver, disoit un jour à une de ses voisines en se plaignant. Ne suis-je pas malheureux, disoit-il: J'ai besoin d'un petit fils de putain pour me servir, & je n'en sçaurois trouver? Prenez le nôtre, Monsieur, lui répond la voisine: aussi bien ne fait-il rien.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

La ſauce meilleure que le poiſſon.

UNe jeune Veuve, auſſi belle qu'innocente, avoit été mariée en premieres nôces à un vieillard de ſoixante-dix-ans, & étoit demeurée pucelle, quoi qu'elle ne le crût pas; car comme elle étoit extrémement ſimple, elle s'imaginoit que les autres maris ne faiſoient à leurs femmes que ce que le ſien lui avoit fait, au moins le bon-homme le lui avoit-il fait accroire;

accroire; mais les Agnés de ce tems ici se sont aguerries sur l'article, & ne le sont plus jusques-là. Le vieillard étant mort, on parle de la remarier : mais comme elle avoit trouvé peu de plaisir dans le mariage, & qu'elle ne croyoit pas qu'il y en eût davantage, elle temoignoit sur cela beaucoup d'indifference. Ses parens néanmoins, la portérent à se remarier à un jeune homme bien fait & de bonne mine, & bien capable de reparer ce que l'autre avoit fait de mal. La premiere nuit de leurs nôces étant couchez ensemble: Est-il possible, lui dit-il, ma mie, que ce vieillard pût vous caresser ? Oüi, je vous en assûre, mon ami, répondit-elle. Combien vous baisoit-il de fois la nuit, reprit-il ? sept à huit fois, répondit-elle. Le galant croyant qu'il étoit impossible qu'un homme de cet âge pût aller jusques-là, & ne doutant pas qu'il ne lui en eût donné à garder simple comme elle étoit, lui dit : Mais encore, ma mie, comment faisoit-il ? Il me baisoit, répondit-elle, m'embrassoit, & me donnant de petits coups de main, il disoit, poisson, poisson. Est-ce tout ce qu'il vous faisoit, lui demanda-t-il encore ? Oüi, mon ami, répondit-elle. Oh! pour moi, repliqua-t-il, je veux vous régaler d'une autre façon, & en disant cela il la met en œuvre, & lui apprit un jeu qu'elle ne sçavoit pas encore. Que voulez-vous faire, mon ami, lui dit-elle alors ? Vous le verrez tout à l'heure, répondit-il, d'une voix entrecoupée, là-dessus, il acheva de la faire femme. Ah ! ah ! lui dit-elle, que faites-vous là,

mon

mon ami? Vôtre vieillard, répondit-il, vous donnoit le poiſſon tout ſec, & moi je vous donne la ſauce. Helas! on me l'avoit toûjours bien dit, reprit-elle, que la ſauce valoit mieux que le poiſſon.

Le bon Preneur.

HEnri IV. voulant aſſieger Boulogne que chacun croyoit imprenable, ne ſçavoit ſur qui jetter les yeux pour prendre cette Place. Bruſquet, le boufon de la Cour, lui dit: Vous ne ſauriez, Sire, choiſir un meilleur ſujet, qu'un certain Conſeiller du Parlement, qu'il lui nomma; car il prend tout. En effet, c'étoit un Maître Preneur, qui ſavoit bien mieux qu'il ne pratiquoit la Loi *ſolent ff. de Ofic. Proconſ. & Leg.*

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Prédicateur.

UN Prédicateur prêchant le jour de la Magdelaine, s'étendit beaucoup sur la mauvaise vie de cette femme, & dit plusieurs belles choses sur sa conversion. En suite apostrophant les Dames : Il y en a plusieurs de vous, leur dit-il, qui viennent ici plûtôt pour se divertir que par devotion ; & de toutes les femmes qui m'écoutent, je ne sçai, s'il s'en

trouveroit une seule, qui voulût se repentir comme la Magdelaine: Que dis-je, qui voulût se repentir comme elle? qui ait même le moindre remors de ses pechés. Je ne parle pas de toutes, Mesdames. mais j'en veux principalement à une qui est indigne de se trouver avec d'honnêtes femmes. C'est la plus perduë & la plus éfrontée de toutes les femmes. Il y a long-tems qu'elle promet tous les ans à son Confesseur de vivre en femme de bien; cependant elle fait toûjours la même vie. Puisque son peché ne lui fait point de honte, il est juste que nous lui en fassions. Il est dit dans l'Ecriture, *si ton frere a fait une faute reprens-le une fois, deux fois*, mais s'il ne se corrige pas à la troisiéme admonition, *dit le à l'Eglise*. Puis donc que tant d'exhortations ne sont pas capables de ramener cette pechereſſe endurcie, il faut la couvrir de confusion, étaler publiquement son infamie, & la nommer devant toute cette assemblée. Oüi, Messieurs, je vais vous la nommer; c'est.... Il en demeura là, & puis reprenant, il dit: la nommerai-je? Je le dois; mais pourtant.... Non, je ne le dois pas. Pourquoi non? Cette salutaire honte peut la retirer de son crime. Je la nommerai donc: c'est.... Cependant, ne la nommons pas. Ce nom est si infame, qu'il y a même de la honte de le prononcer: Mais il faut pourtant vous la faire connoître. La voilà tout devant, qui fait la sainte Mitouche. Je vais lui jetter mes Heures. Prenez bien garde sur qui elle tomberont. Levant alors le bras, & faisant semblant de jetter ses Heures,

res, toutes les femmes qui étoient devant lui baisserent la tête. O Tems! ô Mœurs! s'écria le Predicateur, je croyois qu'il n'y en eût qu'une; mais je vois bien que le nombre en est grand.

Le Repertoire de la Confession.

UN homme étant venu se confesser, & s'accusant de plusieurs pechés, dit entr'autres choses, qu'il venoit de battre sa femme de la belle maniere. Pourquoi avez-vous fait cela, mon fils, lui dit le Confesseur? Je ne me confesse jamais, Monsieur le Curé, répondit le penitent, que je ne fasse la même chose; & si je faisois autrement, ma confession ne me serviroit de rien. Je ne vais à Confesse qu'une fois l'année, comme l'ordonne nôtre Mere Sainte Eglise: j'ai la mémoire fort mauvaise, & je ne me souviendrois de rien, si je ne battois pas ma femme, qui ne manque jamais alors de me reprocher tout ce que j'ai fait en ma vie. Cela me rappelle tous mes pechés, & je pourrois bien aisément faire une confession generale.

Naïveté d'une Païsane.

UNe femme étant à Vêpres à sa Paroisse, dont le Curé chantoit fort mal, ne pouvoit s'empêcher de pleurer toutes les fois qu'elle l'entendoit chanter. Le Curé s'en étant apperçu l'appella & lui en demanda la raison. Helas! Monsieur le Curé, répondit-elle, j'a-

vois un âne qui étoit la meilleure bête du monde. Le loup me l'a mangé, & comme je l'aimois fort tendrement, je ne vous entens jamais chanter que je ne me souvienne de cette pauvre bête; car je n'ai jamais rien vû de si semblable que sa voix & la vôtre.

La Fiancée ingenuë.

UN jeune homme étant fiancé avec une fort belle fille, la voyoit tous les jours en attendant qu'ils épousassent. Un jour qu'ils étoient tous deux à la fenêtre, il vit passer une jeune fille. Voyez-vous cette beauté, dit-il à sa Maîtresse, en la lui montrant. Nous avons autrefois été bons amis, & j'ai eu même de la bonne volonté pour elle: mais je l'ai trouvée si sote que je m'en suis dégoûté. Croiriez-vous bien qu'elle me permit un jour de coucher avec elle, & qu'elle fut tout aussi-tôt le dire à sa mere? Ah! la bête, répondit-elle! Oh! vrayement, toutes les fois que nôtre grand valet à couché avec moi, je n'avois garde de l'aller dire à ma mere. On auroit bien de la peine à dire laquelle des deux étoit la plus sage. Pour moi, je dirois volontiers qu'elles ne l'étoient l'une ni l'autre.

Le Sucre des Dames.

UNe Demoiselle s'alla plaindre à un Juge, qu'un insolent lui avoit dit des paroles malhonnêtes, dont elle demandoit reparation. He! bien, Mademoiselle, dit le Juge, quelles

les paroles deshonnêtes vous a-t-il dites? Ha! Monsieur, répondit la Belle: ce sont des paroles qu'une Demoiselle d'honneur ne peut pas redire. Mais, Mademoiselle, dit le Juge, quelle justice voulez-vous que je vous fasse, si vous ne me dites pas dequoi vous vous plaignez. La Demoiselle continuë à s'excuser de le dire, & le Juge à déclarer qu'il ne peut sans cela faire rien pour elle. Enfin se voyant pressée, elle dit que cet insolent lui avoit dit *Sucre de vous*. Mais, Mademoiselle, peut-on vous parler plus doucement, que de vous dire Sucre de vous? Ha! Monsieur, reprit-elle, ce n'est pas ainsi qu'il m'a dit. Comment, vous a-t-il donc dit, continua le Juge? Il m'a dit, reprit la Demoiselle, Sucre de vous tout-à-fait. Quoi, repliqua le Juge, quel crime a-t-il fait en disant Sucre de vous tout-à-fait? Ce n'est pas cela, Monsieur, & vous m'entendez bien. Il m'a dit la plus vilaine parole qu'on puisse dire à une Demoiselle. Le Juge persistant à dire qu'il ne l'entendoit point, à moins qu'elle ne s'expliquât, la Demoiselle aprés plusieurs tours & détours fut enfin obligée de trancher le mot. Comment, dit le Juge? c'est donc cela que vous appellez du Sucre?

Naïveté d'une femme à son mari.

UN homme marié, donnant le bal chés lui un Dimanche gras, & se trouvant en grosse compagnie de l'un & de l'autre sexe, s'avisa de se masquer avec les jeunes gens, pour voir si la compagnie le reconnoîtroit. Ils entrerent donc en masque, & ne furent point connus. Le Maître du bal ne voyant rien de plus charmant & de plus propre que sa femme, la prend par la main, la méne dans une autre chambre, la jette sur un lit, &c. Aprés lui avoir fait plus de caresses qu'il n'avoit fait depuis long-tems, & s'être diverti avec elle de toutes les manieres, il se démasque. Comment donc, c'est vous, lui dit alors sa femme qui le reconnut? Ha! vraiement, si je l'avois cru, je vous aurois prié d'attendre à tantôt. Le hazard fut heureux, que le Gentilhomme fit ce qu'un autre auroit fait: mais il y a apparence qu'il n'eut pas le même bonheur dans la suite.

Sans argent point de tripes.

UN Curé de village, qui avoit un valet fort niais, allant dire la Messe un Dimanche au matin, lui commanda de faire à dîner. Le valet lui demande ce quil accommoderoit? Des tripes, dit le Curé. Il faut donc de l'argent pour en acheter, repliqua le valet. Tu n'as que faire d'argent, répondit le Curé. Vas seulement chés le compére David, il t'en

t'en donnera à crédit, pourvû que tu lui dises que c'est pour moi. Cependant le Curé s'en va dire la Messe. Il allégua dans son prône l'autorité de plusieurs Prophetes, pour prouver une chose qu'il avoit avancée, & dit pour conclusion en élevant sa voix; & sur ce sujet, Messieurs, que dit David? Le valet qui arrivoit précisément, & qui crût que son Maître parloit à lui, répondit tout haut? Il dit, Monsieur le Curé, que sans argent vous n'aurez point de tripes.

De deux nouveaux Mariez,

UN homme d'environ trente-cinq ans, & qui avoit été toute sa vie fort débauché pour les femmes, qui lui avoient fait dissiper la meilleure partie de son bien, fut conseillé par ses amis de se marier, espérant qu'une femme le mettroit à la raison. Ils lui proposérent pour cet effet une fille de vingt-cinq ans. On la demande, on l'obtient, & on prend jour pour le mariage. Le Marié avant de se mettre sous le joug d'une seule femme, alla prendre congé de toutes celles qu'il avoit servies, & leur dit que ses amis voyant qu'il avoit mangé la plus grande partie de son bien, lui avoient conseillé pour son repos de se marier; ce qu'il faisoit assés richement. Ces femmes le trouvérent bon, l'en felicitérent, & lui dirent, qu'en rèconnoissance des liberalités qu'il leur avoit faites, elles vouloient être à ses nôces, & lui faire chacune un present; ce qu'elles firent devant tout le monde.

Chacune entra avec ſon preſent. La mariée toute étonnée, demanda à ſon mari qui étoient ces Dames? Ce ſont mes Maîtreſſes, répondit-il, leſquelles ayant autrefois reçû de grands biens de moi, viennent me faire chacune un preſent, ſçachant que je me marie. Pourquoi ne pas m'avertir de cela, dit la mariée? J'aurois fait venir mes Galands qui ſont en bien plus grand nombre. Ils n'auroient pas auſſi manqué de me faire des preſens, & j'en aurois eu plus que vous de la moitié.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Gonnelle fait peur au Marquis de Ferrare, pour le guérir de la fiévre quarte. Le Marquis veut faire peur à Gonnelle, & le fait mourir.

LE Marquis Nicolo de Ferrare fut attaqué d'une fiévre quarte, longue & ennuyeuſe. Toute la Cour ſe reſſentoit de la mélancolie du Prince, mais plus que tous les autres, Gonnelle qui aimoit fort ſon Maître, & en étoit

étoit aimé. Les Medecins ayant épuisé vainement toute leur science, conclurent qu'il falloit qu'il changeât d'air, & pour cet effet l'obligerent d'aller demeurer à une Maison qu'il avoit sur le Po. Le Marquis prenoit plaisir à se promener souvent le long de la riviere, où le courant de l'eau, la verdure, & le murmure des eaux le réjoüissoient en quelque maniere. Gonnelle qui avoit entendu dire que la peur étoit un excellent remede, & sur tout contre la fiévre quarte, & qui n'avoit rien au Monde de plus cher que la santé de son Maître, resolut en lui-même d'essayer si une extréme peur pourroit le guerir. Comme il avoit remarqué, que le Marquis s'arrêtoit tous les jours sur les bords du Po, dans un petit bois de saules & de peupliers, d'où il voyoit à l'aise le cours du fleuve, qui n'étoit à cet endroit, ni trop rapide, ni trop profond, ni trop haut de rivage, il resolut de jetter là le Marquis dans l'eau, persuadé qu'il n'y avoit rien à craindre pour la vie. Comme il y avoit un Moulin vis-à-vis, il fit entendre au Meunier que le Marquis vouloit jetter dans l'eau un de ces valets de chambre, seulement pour lui donner la peur: Mais qu'afin qu'il ne courût aucun risque, il faloit que dés qu'il verroit le Marquis sur le rivage, il s'approchât avec son bateau sous prétexte de pêcher, & retirât le valet dans son bateau. Aprés l'avoir bien instruit, il lui défendit d'en rien dire à personne, s'il ne vouloit pas desobliger son Seigneur. Gonnelle n'attendit pas long-tems l'exécution d'un dessein si bien concerté

:oncerté. Le Marquis s'étant arrêté un matin
u bois dont on vient de parler, & le Meu-
nier étant déja à bonne portée avec ſon ba-
eau, Gonnelle donne un grand coup d'épau-
e au Marquis, qui s'étoit arrêté ſur le rivage,
& le fit tomber dans le Po. Il n'eut pas plu-
ôt fait ſon coup, qu'il alla joindre ſon valet
ui l'attendoit avec deux bons chevaux, & pi-
ua droit à Padouë chés le Seigneur Carrare
Beau-pere du Marquis. Le Meunier qui étoit
portée, vint avec ſon bateau, & tira le
Marquis qui eut peaucoup plus de peur que
le mal, & qui fut quitte au contraire de ſa
iévre. Perſonne ne croyoit que Gonnelle eût
u deſſein de faire noyer le Marquis, quoi-
ue l'action parût extraordinaire. Le Marquis
ui aimoit Gonnelle, ne ſavoit qu'en croire,
i à quoi ſe réſoudre, d'autant mieux qu'il
pprit que Gonnelle s'étoit retiré chés ſon
Beau-pere. Cependant, il ne fut pas plûtôt
le retour à Ferrare, qu'il remit l'affaire au
ugement de ſon Conſeil, qui jugea l'action
émeraire & procedant de mauvaiſe volonté;
& partant Gonnelle fut condamné comme
riminel de Leze-Majeſté à avoir la tête tran-
hée, s'il étoit pris; & cependant banni pour
oûjours des Etats de Ferrare.

Le Marquis, qui comme on a déja dit,
imoit Gonnelle, ne pouvoit vivre ſans lui.
l ſe voyoit quitte de ſa fiévre, & quelques-
ns lui diſoient déja qu'il ne lui avoit fait cet-
e peur que pour le guerir; ce qui paroiſſoit
ncore évidemment par la dépoſition du
Meunier. Pour voir neanmoins ce que feroit
Gonnelle

Gonnelle, il laissa publier la Sentence à son de trompe. Gonnelle en ayant eu avis, resolut de retourner à Ferrare. Pour cet effet, il acheta un Tombereau qu'il fit à demi remplir de terre, & prit de bonnes attestations, que c'étoit de la terre de Padouë. il se mit ensuite dans son Tombereau tiré par deux chevaux, & se fait mener par son valet sur la Place de Ferrare. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, il envoya son valet demander un sauf-conduit au Marquis, pour un homme qui vouloit lui parler pour lui faire connoître, qu'il n'avoit rien fait qu'à bonne intention. Le Marquis qui vouloit se divertir, & rendre à Gonelle peur pour peur, l'envoya prendre par le Prevôt, Gonnelle eut beau dire qu'il étoit sur les terres de Padouë, & montrer ses attestations, il fut emmené prisonnier, & averti de se confesser en attendant qu'on vînt lui couper le cou. Et afin qu'il crût qu'on n'y entendoit pas de raillerie, on lui envoya un Confesseur. Gonnelle voyant que ce n'étoit point un jeu, & qu'il n'y avoit pas moyen de parler au Marquis, se fit honneur de la necessité, & se disposa à la mort du mieux qu'il pût. Le Marquis avoit donné des ordres secrets, que quand Gonnelle seroit sur l'échafaut, & qu'il auroit les yeux bandez, & le cou sur le billot, le bourreau lui jettât un seau d'eau sur le cou, au lieu de le lui couper.

Tout Ferrare étoit sur la Place, & il n'y avoit personne qui n'eût pitié de la triste destinée du pauvre Gonnelle. Le malheureux patient à genoux & les yeux bandez demandoit pardon

à Dieu de ſes pechés avec larmes, & proteſtoit qu'il n'avoit eu intention, que de guerir le Marquis. Aprés cela il pria les Aſſiſtans de prier Dieu pour lui, & mit le cou ſur le billot. Le bourreau prit alors le ſeau d'eau, & le lui jetta ſur les épaules. Le peuple qui crut qu'on lui alloit couper le cou, cria dans le même tems, miſericorde, miſericorde. Le pauvre Gonnelle eut ſi grand'peur, que le ſeau d'eau fit ce qu'auroit pû faire le Sabre; de ſorte qu'il rendit l'ame à ſon Créateur. Quand on vit que Gonnelle étoit mort de cette maniere, tout Ferrare en verſa des larmes. Le Marquis lui fit faire de magnifiques obſéques, auſquelles il voulut que tout le Clergé aſſiſtât, & eut tant de douleur d'avoir ainſi fait mourir un homme qu'il aimoit, que de long-tems il ne put s'en conſoler.

Le Curé Medecin.

UN Gentilhomme des plus braves, & qui avoit ſignalé ſon courage en pluſieurs occaſions, étant tombé malade à ſon village d'une maladie qu'on croyoit mortelle, envoya querir ſon Curé, pour le conſoler & le diſpoſer à la mort, n'ayant alors perſonne qui fût bien habile que ce Curé, qui étoit ſuperlativement ignorant. Vous me voyez dans un triſte état, Monſieur le Curé, lui dit le Gentilhomme, auſſi-tôt qu'il le vit. Qu'eſt-ceci donc, Monſieur, répondit le Curé? Avez-vous peur? Je ne crains point la mort, répondit le Gentilhomme. Je l'ai vûë mille fois de

de sang froid dans les occasions ; mais je tremble des jugemens de Dieu, que j'ai miserablement offensé durant tout le cours de ma vie. He ! quoi Monsieur, répliqua le Curé ? faut-il avoir peur pour cela ? Si le plus juste tremble devant Dieu, repartit le malade, que ne dois-je point faire, moi qui suis le plus grand des pecheurs, & qui m'en vais lui rendre compte de toutes mes actions ? Mais, Monsieur, dit alors le Curé, que vous sert-il d'avoir peur & de trembler ? Quand Dieu voudroit vous envoyer à tous les Diables, ne faudroit-il pas s'y resoudre, & vos frayeurs pourroient-elles l'empêcher ? Le malade ne pût s'empêcher de rire, de la simplicité de son Curé, & en rit de si bon cœur, qu'il fut rétabli en peu de jours. De retour à la Cour, il y porta la nouvelle de sa maladie & de son rétablissement, & dit au Prince : Si vôtre Altesse, est jamais attaquée d'une maladie dangereuse, qu'elle n'envoye querir, ni Docteur en Théologie, ni sçavant Religieux, pour la preparer à la mort, mais seulement le Curé de mon village. C'est un homme incomparable pour cela. Les autres vous remettront a la volonté de Dieu ; mais mon Curé décide la question, & vous resigne d'abord au pis, qui peut vous arriver. Là-dessus, il lui fit le conte du Curé, qui fit bien rire tous ceux qui s'y trouverent.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

L'Agnés dépucelée.

UNe jeune fille fort jolie, mais la ſimplicité même, ſe promenant un jour, rencontra de jeunes Gaillards, & entendit qu'ils diſoient entr'eux: Voilà une jolie fille; mais elle ſeroit vingt fois plus belle, ſi on lui avoit ôté ſon pucelage. Elle qui ne ſçavoit ce que cela vouloit dire, courut d'abord dire à ſon pere: Tous ceux qui me voyent en ruë, mon

pere,

pere, disent que je suis fort belle ; mais que je le serois la moitié plus, si je n'avois pas mon pucelage. Faites-moi donc ôter mon pucelage, je vous en supplie, mon cher pere. Le bon homme surpris d'un tel langage, qu'il vit bien proceder de sottise, plûtôt que de libertinage, & craignant cependant qu'elle n'allât dire la même chose à ces gens, qui ne lui donneroient pas la peine de le demander deux fois, répondit: He! bien, ma fille, je m'en vais vous ôter vôtre pucelage. Là-dessus, il prend un bon bâton, & se met à fraper dessus, disant, sors pucelage, sors de ma fille. Elle se mit à crier & à prier son pere de lui laisser son pucelage, aimant mieux n'être pas si belle de la moitié. Quelque tems aprés, un jeune homme l'ayant recherchée, & le pere la lui ayant accordée, aprés la réjoüissance des nôces, le marié prend la mariée par la main & la méne coucher. Elle lui demanda ce qu'il vouloit faire. Coucher avec vous, répondit-il, & vous ôter vôtre pucelage. Ho! pour cela, dit-elle, je vous en remercie, je ne veux point que l'on me l'ôte, quoi qu'on m'ait dit plus d'une fois, que j'en serois plus belle de la moitié. Il y a quelque temps, que mon pere voulut me l'ôter, mais c'est le plus vilain jeu du monde, & il me fit si grand mal, que j'ai resolu de le garder toute ma vie, quand j'en devrois être cent fois plus laide. Le marié surpris d'un pareil discours, va se plaindre hautement au pere de lui avoir donné une fille, dont il avoit lui même abusé ; crime si grand que la seule idée lui faisoit dres-

ser

ser les cheveux. Le pere sans s'étonner expliqua la chose à son gendre, qui ne pût s'empêcher de rire de la simplicité de sa femme. La relation qu'il lui fit de l'aventure, rasseura le marié, qui aima mieux qu'elle ne fût pas si fine, & qu'elle ne donnât aucun sujet au monde de gloser.

L'Archevêque & le Payſan.

UN vieux Laboureur, ayant rencontré son Archevêque, qui alloit à la campagne avec un gros train & grand nombre de gens armez, ne pût s'empêcher d'en rire. L'Archevêque en ayant eu avis, fit venir le payſan, & voulut ſçavoir pourquoi il avoit ri. Le payſan répondit, qu'il ne pouvoit s'empêcher de rire, quand il ſongeoit que Saint Pierre, qui étoit le Vicaire de Dieu en l'Egliſe, & reduit dans une grande pauvreté, eût laiſſé des ſucceſſeurs ſi riches & ſi opulens. L'Archevêque voulant le mieux inſtruire, lui dit, qu'en qualité de Duc & d'Archevêque, il marchoit avec l'équipage qu'il voyoit, mais qu'à l'Egliſe, il agiſſoit en Archevêque. Mais, Monſeigneur, repliqua le Laboureur, je voudrois bien que vous me diſſiez, dequoi deviendroit l'Archevêque, ſi le Duc alloit à tous les Diables?

Le Prevôt & le voleur.

UN voleur signalé, ayant un jour été pris par les Archers de la Maréchaussée, fut amené au Prevôt. Les Archers lui dirent en lui présentant le prisonnier. Voici, Monsieur, ce fameux voleur, qui a fait tels & tels vols, en tel lieu, & à tels. J'ai bien fait pis, répondit le voleur. Il est vrai, Monsieur, répartit un des Archers. Car c'est lui qui vola & assassina un tel. J'ai fait pis encore, répliqua le voleur. Les autres Archers s'étant mis à compter plusieurs autres vols & assassinats. J'ai encore fait pis que tout cela, dit le voleur tout de nouveau. Et qu'as-tu donc fait, dit le Prevôt ? Je me suis laissé prendre, répondit le voleur. Le Prevôt l'ayant condamné à être pendu, & lui prononçant sa Sentence. Si l'on pendoit tous les voleurs, Monsieur le Prevôt, lui dit le criminel, il y a long-tems que vous auriez dû l'être. Comment, répliqua le Prevôt ? Parce que les Prevôts sont tous des voleurs, repartit le criminel, & que toutes les lettres de leur nom, ne chantent que Brigandage ; car P. veut dire prend, R. rafle, E. emporte, V. vole, O. ôte, S. ferre, T. tire ou tout. De sorte que, qui dit Prevost, dit prend, rafle, emporte, vole, ôte, ferre tout. Cela n'empêcha pourtant pas, que le pauvre diable ne fût pendu, tant les voleurs haïssent les voleurs, non pas tant parce qu'ils sont voleurs, que parce que volant, ils trouvent moins à voler.

NOU-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

C'eſt la verité qui offenſe.

UNe jeune fille ſe mariant, regala tous ſes parens, & ceux de ſon mari. Comme on dançoit, un des parens du marié qui aimoit à rire, entretenant la mariée de ce qui devoit arriver la nuit, comme il eſt aſſez ordinaire de faire, lui dit en riant: Attends, couſine, que je meſure la groſſeur de ton cou, & puis je te dirai, ſi on te fera bien du mal cette

nuit. Bon, dit-elle, je croi que vous êtes un grand Devin. En disant cela, il prit la grosseur de son cou, & la longueur de sa tête, & lui dit: en bonne foi, cousine, on ne te fera pas grand mal. A quoi le connoissez-vous, répondit la mariée? Je le connois, lui dit-il, en ce que tu n'es point pucelle, & que mon cousin est cocu en verd. Il disoit cela en plaisantant, faisant semblant de s'y connoître: Mais la jeune mariée, qui sçavoit mieux que personne ce qui en étoit, le prit tout de bon: Et comme rien n'est si offensant qu'une verité désobligeante, la Belle se mit à pleurer de son mieux. Ses parens pour la consoler eurent beau lui dire, qu'il n'avoit dit cela que pour rire & qu'il ne s'y connoissoit pas; Non, non, disoit-elle, il ne l'a point dit pour rire, & il s'y connoît fort bien, & c'est ce qui m'en fâche.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Un Larron dérobe la vache de ſon voiſin.

UN larron voulant dérober la vache de ſon voiſin, entre avant le jour dans l'étable, détache la bête, & l'emmene, faiſant ſemblant de courre aprés elle. Le voiſin s'éveille au bruit, & met la tête à la fenêtre: Voiſin, dit le voleur, aidez-moi à prendre ma vache qui eſt entrée dans vôtre cour. Le voiſin ſe leve & lui aide à reprendre la vache. Cela étant

fait, le voleur de peur que le voisin ne s'apperçût de la friponnerie, fit tant qu'il l'amena au marché. Comme le jour se dévelopoit, le pauvre homme reconnut sa vache, & dit: certes, voisin, voilà une vache qui ressemble bien à la mienne. C'est pour cela que je la vends, répondit le voleur. Ma femme & la vôtre sont tous les jours en dispute, & prenent incessamment l'une pour l'autre. Arrivez au marché, le voleur défiant, fait semblant d'avoir des affaires en ville, & prie son voisin de vendre sa vache le plus qu'il pourroit, avec promesse qu'il payeroit à boire. Le voisin vend la bête, & apporte l'argent au voleur, qui le méne au Cabaret, & aprés avoir bû l'y laisse pour les gages, & vint droit à Paris. Etant un jour au marché, où il vit un nombre d'ânes attachez, il choisit le plus beau, monte dessus, & se promenant par le marché, le vend fort bien à un inconnu. L'acheteur ne trouvant de place vuide, que celle que son Ane venoit de quitter, le ratache au même lieu. Le vrai Maître de l'âne étant survenu là-dessus, & voulant détacher la bête pour l'emmener, l'acheteur s'y opposa, & les choses allerent si loin, qu'ils en vinrent aux mains. Celui qui l'avoit vendu étant dans la foule, & se faisant un malin plaisir de voir l'acheteur par terre, & regalé de plusieurs coups de poings, ne pût s'empêcher de dire, donnez donnez hardiment sur ce voleur d'ânes. L'acheteur reconnoissant à la voix que c'étoit l'homme qui le lui avoit vendu, & s'étant écrié, voilà le vendeur, qu'on le saisisse,

il

il fut incontinent arrêté, & mené en prison, où aprés avoir confessé il fut condamné, & executé publiquement bien-tôt aprés.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

La Procureuse, son petit fils, & son Clerc.

UNe jeune & belle femme, mariée à un vieux Procureur de Paris, se rendit amoureuse de son Clerc, qui étoit jeune, bien fait, & de bonne mine. Comme le drôle n'étoit pas niais, il ne fut pas long-tems à s'apper-

cevoir des sentimens que sa Maîtresse avoit pour lui. Comme il étoit un jour occupé à faire certaines écritures en l'absence du Procureur, la Procureuse vint folâtrer avec lui dans le cabinet, & lui fit plusieurs malices, comme par exemple, de lui pousser souvent le bras, pour le faire mal écrire, à quoi elle revenoit toûjours, quoi qu'elle eût été repoussée deux ou trois fois. Le Clerc sentant fort bien ce que cela vouloit dire, la repousse encore, fait une raye avec du charbon, & lui dit, que si elle passoit cette raye, il la jetteroit sur le lit, & lui feroit tant de mal, que de long tems elle n'auroit envie de lui en faire. La Belle qui ne demandoit pas mieux, lui répondit, je voudrois bien voir cela; & passa en même tems la raye. Le Clerc ne perd point de tems, l'embrasse, la jette sur le lit, & ne trouvant aucune résistance, fit tout ce qu'il voulut d'elle. Le Procureur avoit un fils, qui leur avoit vû faire tout ce manége, & qui étoit si jeune, qu'ils ne s'en défioient point. Le Procureur revint, & les Amans n'eurent que le tems qu'il leur faloit pour se retirer chacun de leur côté. Le bon-homme entre dans l'Etude, & se met en devoir de donner d'autres écritures à son Clerc: Quand il fut prés de la marque, ne passez pas cette marque, mon pere, s'écria le petit; le Clerc vous feroit ce qu'il a fait à ma mere, qui l'a passée; car il l'a prise, la mise sur le lit, & l'y a tenuë plus de demi-heure.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Les deux Aveugles.

LEs rhumes & fluxions ſur les yeux regnoient ſi fort en mil ſix cens ſoixante-huit, que peu de gens en étoient exempts. Un de mes amis en fut attaqué auſſi bien que les autres, & ſi bien attaqué, que ne voyant preſque goute, ſon Médecin & ſa femme, lui conſeillerent de mettre ſur ſes yeux le ſoir en ſe couchant, deux petits morceaux de veau crû,

crû, pour les rafraîchir durant la nuit. Sa femme lui ajusta le tout. Venant ensuite se coucher, & passant par dessus son mari, pour aller se mettre à sa place, qui étoit du côté de la ruelle, elle trousse sa chemise par derriere, & faisant semblant de le baiser, elle lui fit baiser son fessier. Comme elle n'avoit pas les jouës tout-à-fait aussi grosses que les fesses, & qu'il n'étoit pas possible qu'elle eût si fort engraissé en peu de tems, & qu'elle ne put s'empêcher de rire du tour qu'elle venoit de faire, son mari s'en défia. Le tour n'est pas mauvais, lui dit-il, c'est un borgne qui baise l'aveugle.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Singe qui prend Medecine.

UN Gentilhomme de Languedoc étant malade, fait venir un Medecin de Montpellier, qui lui ordonna d'abord suivant la coûtume le Cliſtere & la Saignée. La purgation vint à ſon tour, & lui fut apportée de grand matin par l'Apotiquaire, qui trouvant le malade endormi, & ne voulant pas le réveiller, met la Medecine dans un Gobelet d'argent,

d'argent, qu'il posa sur la table couvert d'un linge bien propre, & se retire en attendant que le patient se réveillât, comme il fit bientôt aprés. Il vit à son réveil sa medecine sur la table; mais comme tout le monde s'étoit retiré pour le laisser reposer, il n'y avoit personne pour la lui donner. L'Apoticaire en se retirant, n'avoit que poussé la porte, de peur de faire trop de bruit. Il y avoit un gros singe dans la maison, lequel allant & venant trouve la porte ouverte, & entre dans la chambre du malade. Il monte d'abord sur la table, voit ce Gobelet couvert, & le découvre. Il porte le nez à la medecine & la trouva de mauvaise odeur; ce qui lui fit faire plusieurs grimaces. Il en goûte enfin, la trouve amere, retire le museau, fait dancer ses babines, & grimasse le plus bizarrement du monde. Cependant à force de goûter & regoûter, il s'y accoûtuma, & goba toute la Drogue. Le malade qui regardoit faire le singe, prit si grand plaisir à le voir grimacer, qu'oubliant son mal, il se mit à rire de si bon cœur, que ce mouvement de joye, medecine toûjours salutaire, le soulagea considerablement. Le singe étoit encore dans la chambre, quand le Medecin entra. Il demande au malade comment il se portoit, & quel effet avoit fait la medecine; mais le malade au lieu de répondre, rioit si fort, que le Medecin crût qu'il étoit tombé en délire, & qu'il n'y avoit plus rien à esperer. Cependant le malade s'étant un peu tranquilisé, dit à son Medecin: Demandez au singe,

Monsieur,

Monſieur, ſi la medecine a bien fait. Le Medecin ne ſçavoit ce qu'il vouloit dire ; Mais il ne fut pas long-tems dans l'incertitude, car voyant le ſinge foirant de côté & d'autre, ſans épargner ni cabinets, ni tapiſſerie, ni les autres meubles, ſautant, courant, & faiſant maintes contorſions, il connut bien qu'il s'étoit purgé pour le malade, qui eut bien de la peine à conter l'aventure, tant il rioit, de voir le ſinge jetter en abondance & frequemment les matieres fecales. Ce qu'il y eut de meilleur en cela, eſt que le malade y prit tant de plaiſir, qu'il recouvra ſa premiere ſanté.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

L'Aprenti Medecin.

UN payſan étant bien malade, envoya ſon fils porter de ſon urine au Medecin. Ce garçon qui étoit fort ſimple, courut chez le Medecin, qui prenant l'urine, la tourne de côté & d'autre, & lui dit : Vois-tu bien ces filamens ? c'eſt-à-dire, que ton pere eſt plein de flegmes. Vrayment, dit le garçon, puiſque mon pere piſſe des Flamands, il y au-

ra

ra donc bien des Heus sur le quai. Heus sont certains vaisseaux, qui viennent de Flandres. Je dis des filamens, ajoûta le Medecin, & non pas des Flamands. Ton pere est Hydropique, mon enfant, & s'il ne prend garde à lui, il deviendra étique tout-à-fait. Le garçon s'en retourne, & dit à son pere; le Medecin m'a dit, mon pere, que vous étiez tout plein de plumes, que vous étiez déja hipocrite, & que si vous n'y prenez garde, vous deviendrez heretique tout-à-fait. Mais, mon pere, ajoûta-t'il, le métier de Medecin me semble bon, & je suis resolu de prier le nôtre de me l'apprendre. Le pere aussi benêt que le fils, crût que le métier de Medecin s'apprenoit comme celui de Cordonnier. Le jeune sot va donc trouver le Medecin, & lui fait sa proposition. Mon ami, lui dit le Docteur, de tous les métiers le nôtre est le plus aisé à apprendre. Quand on est bon Charlatan, on est bon Medecin. Il n'y a souvent que la réputation, qui nous fait valoir, & nous acquerons cette réputation sans peine; car en entrant chez un malade, si nous voyons par exemple des peaux de pommes ou de poires, quelque os de pigeon ou de poulet, nous disons en lui tâtant le pouls, que le malade a mangé telle ou telle chose, & que c'est ce qui lui a donné la fiévre. Ceux qui sont presens, s'imaginent que nous connoissons cela au pouls; & voilà ce qui fait nôtre réputation. Dequoi sert donc le Medecin au malade, demanda le garçon? A le faire mourir plûtôt, s'il doit mourir, répondit le Docteur;

& à le faire languir s'il doit guerir. Bon, bon, répliqua le garçon, je ſerai donc bien-tôt Medecin. Le Docteur le retint chez lui, & le menoit voir ſes malades. Il l'envoya un jour chez un payſan, pour porter une medecine, car il faiſoit comme les Anciens, le Medecin & l'Apoticaire. En entrant dans la chambre du malade, qui étoit hydropique & fort enflé, il vit le bât d'un âne, & ſe ſouvenant des leçons de ſon Maître, il dit en tâtant le pouls au patient : Je ne m'étonne pas ſi ce malade eſt ſi enflé : il a mangé un âne, & je le connois bien à ſon pouls. Comme il vit que chacun rioit. Vous n'avez que faire de rire, dit-il, je ſçai bien ce que je dis, & il eſt ſi vrai, qu'il a mangé un âne, qu'en voici encore le bât.

Le Parapet.

UN homme de famille, des plus groſſiers & des moins ſenſez, & qui, comme on dit, n'avoit jamais rien vû que par le trou d'une bouteille, ayant autrefois entendu parler de la guerre, comme on parloit des fortifications d'une Ville de Flandres, que le Roi aſſiegeoit alors, s'aviſa de demander à l'hôteſſe où il étoit logé, auſſi déniaiſée qu'il l'étoit peu, ce que c'étoit qu'un parapet. Vous êtes, mon ami, lui dit-elle, bien ignorant ſur la matiere. Apprenez donc, que le veritable parapet eſt le derriere de la chemiſe d'une groſſe femme comme moi, car il défend l'entrée de la Ville & du Faux-Bourg.

Naïveté

Naïveté d'un Laquais.

UN jeune Laquais, étant au ſervice d'un Gentilhomme, qui voyageoit en Italie, portant un jour le flambeau à ſon Maître, qui vouloit aller aux lieux, le Maître ayant fait ſes affaires, tira une lettre de ſa poche, pour s'en ſervir dans le beſoin. Comme il l'alloit déchirer : n'eſt-ce pas là une lettre, Monſieur? Oüy, mon enfant, dit le Maître. De grace, Monſieur, ne l'a déchirez pas, dit le Laquais. Donnez-là moi, je vous en prie; j'aime mieux vous donner d'autre papier. Son Maître lui demanda ce qu'il en vouloit faire. Ma mere, répondit le Laquais, me pria en partant de Paris, de lui envoyer des lettres, & je voudrois lui envoyer celle-là.

Le Navet de Loüis XI.

LE Roi Loüis XI. étant encore Dauphin paſſa quelque temps en Bourgogne, pour ſe mettre à couvert des pourſuites du Roi ſon pere. Il ſe divertiſſoit à la chaſſe, & alloit ſouvent chez un pauvre homme nommé Conon, & mangeoit quelquefois des navets avec lui. Le Dauphin étant devenu Roi, par la mort du Roi ſon pere, le bon-homme Conon à la ſolicitation de ſa femme vint à Paris, & apporta au Roi des beaux navets de ſon jardin: mais comme il n'avoit ni argent, ni proviſions, il les mangea tous en chemin, à la reſerve d'un des plus gros, dont il fit preſent

ſent au Roi. Le Roi reçût ce navet, comme ſi c'eût été un Diamant de la même groſſeur, & le fit mettre avec ſes bijoux. Il fit dîner le bon-homme Conon, lui donna mille Ecus, & le renvoya. Quelque tems aprés un Courtiſan de bonne appetit, raiſonnant du moins au plus, & bâtiſſant là-deſſus de magnifiques eſperances, fit preſent au Roi d'un fort beau & bon cheval, ſe promettant une riche recompenſe. Le Roi ne ſçachant que lui donner, ſe ſouvint du navet de Conon, qu'il fit donner au Courtiſan, proprement envelopé, le priant de le recevoir avec ordre, de ne le développer qu'en Province. Le Gentilhomme s'en va en Province, & croyant trouver un bijou de grand prix, ouvre le paquet & n'y trouve qu'un navet. Il retourne ſur ſes pas, & va ſe plaindre au Roi, penſant qu'on eût pris l'un pour l'autre: Mais il fut bien étonné, quand le Roi lui eut dit, qu'il avoit bien acheté ſon cheval, puis que le preſent qu'il lui avoit fait, lui coûtoit mille Ecus.

Simplicité d'une femme.

UNe payſane, entendant un jour la Meſſe, prit deux cierges. Elle en attacha un contre l'Image de Saint Michel, & l'autre contre l'Image du Diable, qu'on repreſente à ſes pieds. Le Clerc de la Paroiſſe voyant cela; que faites-vous, ma bonne amie, lui dit-il? vous preſentez un cierge au Diable. C'eſt tout un, répondit la bonne femme, il eſt bon d'avoir des amis par tout. On ne ſçait où l'on peut ſe trouver.

La

Le Pape & le Pelerin.

L'Année d'un Jubilé, il vint un Pelerin à Rome, qui de l'aveu de tout le monde, reſſembloit ſi bien au Pape d'alors, que le bruit en vint juſques à ſa Sainteté. Elle eut envie de voir le Pelerin; & s'étant fait apporter un miroir, le Saint Pere trouva que jamais deux hommes, ne ſe reſſemblerent mieux. Cela obligea le Pape à lui demander ſaintement, ſi ſa mere n'étoit jamais venuë à Rome. Non, Saint Pere, répondit le Pelerin; mais pour mon pere, il y eſt ſouvent venu.

Le Chapeau gris.

UN Payſan qui avoit un chapeau gris, faiſoit un jour ſi grand bruit à l'Audience, que le Juge ne ſçachant pas ſon nom, dit à l'Huiſſier en le lui montrant: Voyez-vous ce chapeau gris qui fait là tant de bruit, je le condamne à deux Ecus d'amende. Comme l'Huiſſier va pour le prendre, le Payſan crie de plus belle, diſant, ce n'eſt pas moi, Monſieur. Je le condamne à quatre Ecus, reprit le Juge. L'homme crie de plus en plus, diſant toûjours, ce n'eſt pas moi. Le Juge hauſſe de deux Ecus chaque fois, & vint juſqu'à huit. Le pauvre Diable au deſeſpoir, crie comme ſi on l'eût écorché; & le Juge à hauſſer encore. Je condamne, dit-il, le chapeau gris à douze Ecus d'amende. Le Payſan voyant cela, prend ſon chapeau, & le jette au Juge,

en lui disant. Oh ! parbleu, Monsieur, je vous le laisse pour ce prix-là, car c'est plus qu'il ne vaut. Le Juge voyant qu'il avoit tort, & qu'il falloit condamner le Payſan, & non ſon chapeau, le lui fit rendre, & lui commanda de ſe retirer.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le bien mal acquis ne profite pas.

BErnard de Gennes homme avare & fauſſaire s'il en fut jamais, ayant fait grand amas des

des meilleurs vins qui croiſſent au Mont Faliſque, en chargea un vaiſſeau, reſolu de le mener en Flandres, où il eſperoit de le vendre avec un trés-grand profit. Il mit à la voile par un vent ſi favorable, qu'en peu de jours il fut à vûë du lieu où il vouloit aller. N'en étant qu'à quelques milles, il moüilla pour faire eau, & en fit ſi bonne proviſion, que d'un tonneau de vin, il trouva le ſecret d'en faire deux. Etant entré dans le port, ſon vin fut incontinent enlevé à ſon mot, & ceux qui pouvoient en avoir pour de l'argent ſe croyoient heureux, tant le vin étoit rare cette année-là. Il remit à la voile, pour s'en retourner avec deux ſacs pleins de beaux Ecus au ſoleil, qu'il aimoit tant qu'il n'avoit de plaiſir qu'à les compter & à les conſiderer. Etant un jour en pleine Mer, il prit ſes ſacs, les vuida ſur la table, & ſe mit à compter & recompter ſes Ecus, charmé de leur beauté & de leur éclat. Etant enfin las, il les remit dans les ſacs qu'il lia, & ſortit pour prendre l'air. Un gros ſinge, qui étoit à l'attache dans la chambre, & qui avoit pris garde à ce qu'avoit fait Bernard, trouva moyen de ſe détacher, de ſauter ſur la table, & de ſe ſaiſir des Ecus. Avec ces ſacs il monte ſur la dunete du grand mât. Tout le monde fut ſurpris, qu'il eût pû emporter deux ſacs de cette peſanteur. Il fit tant de la main & des dents qu'il délia les ſacs, & en tira les Ecus, & fit comme avoit fait Bernard, qu'il imita parfaitement bien. Bernard cependant tremblоit de peur, & n'oſoit le faire pourſuivre, de peur

que cet animal quinteux, ne jettât tout dans la mer; & ne trouva rien de plus sûr que de lui laisser passer sa fantaisie. Aprés avoir bien baloté cet argent, il le remit dans les sacs qu'il relia, puis il en prit un qu'il jetta dans la mer, & laissa tomber l'autre sur le vaisseau. Comme si la Providence avoit voulu se servir de cet animal, pour faire entendre à Bernard, que ce qui avoit été jetté à la mer appartenoit à l'eau, dont il avoit multiplié son vin, & que ce qui étoit tombé sur le vaisseau lui appartenoit justement: Ainsi l'eau eut l'eau, & Bernard eut le vin. Bernard rentra en soi-même, se consola, & se souvint de ce qu'avoit dit le Poëte.

De malè quæsitis non gaudet tertius hæres.

Innocence d'un Laquais.

UN Laquais des plus naïfs & des plus bonifaces, servant un Gentilhomme de Paris, suivit son Maître qui avoit été prié un Dimanche à dîner chez une personne de qualité. Il s'y trouva bonne compagnie d'hommes & de femmes. On proposa une partie de promenade pour l'aprés dîné, de laquelle le Gentilhomme fut prié par les Dames. Il s'en excusa, & dit pour raison, qu'il avoit donné parole d'aller trouver un homme, avec lequel il avoit une affaire qui ne pouvoit pas se remettre. Cette affaire si pressée étoit un rendez-vous de galanterie. Les Dames le pressant vivement d'être de la partie, il crût qu'il devoit

voit au moins payer de bonne volonté & d'apparence. Il leur dit donc, qu'il alloit envoyer ſon Laquais, pour ſçavoir à quelle heure il pouvoit aller voir la perſonne, avec laquelle il avoit affaire, & que s'il avoit du tems, il ſeroit ravi de le paſſer tout avec elles. Il appelle ſon Laquais & lui dit à l'oreille d'aller ſçavoir de Mademoiſelle ** à quelle heure il la trouveroit au logis, mais qu'au retour, il ſe donnât bien de garde, en lui rendant réponſe, de parler de Demoiſelle, mais qu'il dît toûjours Gentilhomme, & prît garde à ne pas ſe couper. Peu de tems aprés que le Laquais fut parti, on ſe mit à table, & vers la moitié du repas, le Laquais revint de ſon ambaſſade. Hé! bien, lui dit ſon Maître tout haut, qu'a dit ce Gentilhomme? A quelle heure le trouverai-je chez lui? Il m'a dit, Monſieur, qu'il vous attendroit, & qu'il ne ſortiroit point. Que faiſoit-il, dit le Maître? Je l'ai laiſſé, Monſieur, répondit le Laquais, qui prenoit ſa coife & ſon maſque, pour aller à la Meſſe. Sur cela, tout le monde ſe mit à rire, voyant que la ſotiſe du valet, & l'imprudente curioſité du Maître, avoient dévelopé le myſtere.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Deux Filoux font deux coups de maître à un Gentilhomme de Boulogne.

UN Gentilhomme de Boulogne riche, mais avare, vilain, crasseux, & de mauvaise mine, s'il en fut jamais, se mit en tête d'avoir une grande & magnifique coupe d'argent. Comme il étoit alors sans valet, il pria l'Orfévre aprés avoir payé la coupe, de l'envoyer chez lui par un de ses garçons. Il venoit préci-

sément

cisément d'arriver deux jeunes Romains, qui se promenoient par la ville avec des bagues, des lingots, & autres babioles dorées, pour duper le premier sot qui viendroit acheter d'eux. L'un de ces drôles, se nommoit Liello, & l'autre Dietico, tous deux éveillez & alerte. Comme ils n'étoient pas fort occupez, il n'y avoit point de passant qui échapât à leur vûë. Je vous donne à penser s'ils virent le garçon de l'Orfévre, qui pour faire valoir la boutique de son Maître, portoit la coupe à découvert. Les gaillards font d'abord dessein sur cette coupe, & resolus de l'avoir, ils suivirent de loin le garçon, de qui ils apprirent sans peine à qui elle étoit, & où il avoit laissé le Gentilhomme. Liello le plus fin & le plus hardi, acheta d'abord une Lamproye, qui étoit fort chere, la mit sous son manteau, & la porte droit chez le Gentilhomme. Il la donna à une femme assez éveillée, & à peu prés agreable & propre comme son mari, parlant assez bien, & avec assez d'asseurance. Monsieur, vôtre Epoux, Madame, lui dit-il, en l'abordant, vous envoye cette Lamproye, & vous prie de faire apprêter le dîner pour cinq ou six Messieurs qu'il va vous amener; & il vous prie en même tems de lui renvoyer la coupe, que vient de vous apporter le garçon de l'Orfévre, pour y faire graver ses armes. La Dame prenant le poisson, donne la coupe sans en faire la moindre difficulté, & s'en va donner ordre au dîner. Liello ayant attrapé ce qu'il vouloit, gagne païs & s'en va chez un de ses amis

se

ſe rejoüir, en attendant le retour de Dietico, qui avoit demeuré en ville, pour voir les recherches qui ſe feroient.

Le Gentilhomme s'étant rendu chez lui quelque tems aprés, trouve le dîné plus gras que de coûtume, & demande le ſujet de cette dépenſe. Ne m'avez-vous pas mandé, répondit la femme, que vous ameneriez compagnie ce matin? Vous n'y ſongez pas, dit le Gentilhomme. J'y ſonge fort bien, répliqua la femme, & la Lamproye que vous m'avez envoyée eſt mon garant; car ſans cela vous pouvez compter, que je ne l'aurois pas achetée ſi cher. Pour de Lamproye, reprit l'homme, je ne vous en ai point envoyé. C'eſt une heureuſe équivoque de quelque valet étourdi, qui a pris une maiſon pour l'autre. Tout coup vaille, nous mangerons aux dépens d'autrui. C'eſt admirable, reprit la femme, que vous ne vous ſouveniez point de m'avoir envoyé le poiſſon, & que celui qui me l'a apporté, m'ait demandé de vôtre part la coupe où vous vouliez, m'a-t'il dit, faire graver vos armes, & qu'auſſi je lui ai donné à ces enſeignes. A ces mots, le pauvre Gentilhomme étonné comme un fondeur de cloches, pouſſa trois ou quatre gros ſoûpirs, & courant çà là dans les ruës, il demandoit à tous ceux qu'il rencontroit, s'ils n'avoient point vû quelqu'un qui portât du poiſſon chez lui, ce qu'il faiſoit avec tant de tranſport, qu'on eût dit qu'il étoit hors du ſens. Dietico étoit ſur la place, qui voyoit la Comedie. Comme il n'y avoit que lui, qui

ſçût la capture de ſon camarade, & qu'il avoit regret qu'il lui en eût coûté une Lamproye, il reſolut de joüer ſon rolle. Voyant donc le Gentilhomme occupé à faire ſes doleances, il s'en va chez lui, trouva ſa femme ſur les avenues, & lui dit, en riant & d'une contenance aſſeurée. Bonne nouvelle, Madame, bonne nouvelle. La coupe eſt retrouvée, & un homme que vous connoiſſez a fait faire cela exprés, pour faire peur à Monſieur vôtre Epoux, & le mettre en colere. On en rit, & on veut en faire fête. On vous mande de venir, & on vous prie d'envoyer par moi ce que vous avez à dîner. La Dame bien joyeuſe commence à reprendre haleine, & aprés avoir exageré la peur qu'elle avoit euë, elle fit donner à Dietico la Lamproye bien & duëment rôtie avec la ſauce, le tout entre deux beaux plats. Dietico met cela ſous ſon manteau, & va trouver au plus vîte ſon camarade Liello, qui l'attendoit avec impatience. Comme la femme ſortoit hiſtoriée de toutes pieces, pour aller au pretendu regal, manger ſa part de la Lamproye, elle rencontre ſon mari, qui revenoit tout refrogné. Quoi, lui dit-elle, en l'abordant? Eſt-ce qu'ils viennent dîner ceans? Je vous ai envoyé la Lamproye toute prête à manger. Et deux, dit le Gentilhomme. Vous ſerez éternellement la dupe de tous ceux qui voudront vous tromper. Ces paroles furent ſuivies d'un torrent d'injures, & cette ſeconde filouterie fut ſi ſenſible au Gentilhomme, que perdant ſa gravité il s'arrachoit les cheveux de dépit: Mais il

falut

falut enfin ſe conſoler, & s'accoûtumer à en voir rire tous les boufons & facetieux de la ville.

L'Avocat à Lievre.

UN Avocat de bon appetit ſe plaignoit à ſon Client, qu'il le venoit toûjours voir les mains vuides ; ce que les autres ne faiſoient jamais. Le Client plus matois que l'Avocat, le pria de l'excuſer, avec promeſſe de reparer la faute à ſon retour. Quelque tems aprés il revint trouver l'Avocat, qui ne manqua pas de lui dire, voyant qu'il n'apportoit rien. Eh bien! tu ne t'es pas ſouvenu de moi? Je vous demande pardon, Monſieur, vous n'avez pas ce coup ſujet de vous plaindre. L'Avocat prenant cela pour argent comptant, fit tout ce qu'il pût pour ſon Client. Aprés que ſon affaire fut faite, il voulut ſçavoir ce qu'il lui avoit apporté. Monſieur, lui dit le Client, prendriez-vous bien un lievre? Fort bien, mon ami, dit l'Avocat. Pargouai, dit le Payſan, vous courez donc mieux que les chiens de Monſieur le Marquis de ** qui ne pûrent jamais en prendre un, quoique ſuivis de force Cavaliers.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Cochon de lait des deux Procureurs.

UN Payſan des environs d'Angoulême, ayant porté vendre un cochon de lait un jour de marché, rencontre un Procureur au Preſidial, qui lui demande ce qu'il avoit dans ſon ſac. Le Payſan lui dit que c'étoit un cochon de lait qu'il vouloit vendre. Le Procureur le tire du ſac, le trouve gras & dodu, l'achete, le paye, & donne ordre au Payſan de

de le porter chez lui dans une telle ruë vis-à-vis une telle enseigne, & de dire à sa femme de l'apprêter pour dîné. Le Payſan ayant reçû ſon argent, ſe met en devoir de porter le cochon, & rencontre chemin faiſant, un autre Procureur Compere & ami du premier, qui lui demande ſi le cochon étoit à vendre. Le Payſan ayant répondu qu'oüi, le Procureur convient pour le prix, & dit au Payſan de le porter chez lui, aprés lui avoir dit & ſon nom & la ruë, & de dire à ſa femme de le faire apprêter pour dîné. Le Payſan tourne vire un bon gros quart d'heure, c'eſt-à-dire, juſques à ce qu'il jugea que les Procureurs devoient être au Palais. Enſuite il revient au marché avec ſon ſac & ſon cochon. Il n'y fut pas plûtôt arrivé que l'hôte de quatre Ecus, un des plus fameux traiteurs de la ville, qui venoit d'acheter des proviſions, le rencontre, & lui demande ce qu'il a à vendre. Un beau & bon cochon, répondit le Payſan. Quatre Ecus convint enfin du prix, le paye, emporte le cochon; & ne fut pas plûtôt chez lui, qu'il le fit apprêter & mettre à la broche. En ſortant de l'Audience le premier Procureur rencontre ſon Compere, & lui dit. J'ai acheté ce matin un bon cochon de lait, que j'ai mandé à ma femme de nous apprêter pour dîné, vous viendrez s'il vous plaît, mon Compere, en manger vôtre part. J'en ai acheté un auſſi, répondit le Compere; mais puiſque vous voulez que nous mangions ce matin le vôtre, nous mangerons donc demain le mien. Arrivez au logis, le Procureur trouve ſa femme

en

en entrant, & lui demande si le cochon étoit cuit. Quel cochon, dit la femme? Je croi que vous vous moquez. Comment, répondit le Procureur? Un Payſan ne vous a-t'il pas apporté un cochon? Je vous aſſeure, dit la femme, que je n'ai vû ni Payſan ni cochon. On demande à la ſervante qui n'en ſçavoit pas davantage. Oh! cela étant Compere, allons donc manger le mien, dit le ſecond Procureur. Allons, dit l'autre: Il faut bien manger quelque choſe; mais le cochon ne ſe trouva pas plus chez celui-ci que chez l'autre. Alors les Procureurs ne douterent pas que le Payſan n'eût été plus fin qu'eux. Heureuſement nous ſommes en bonne ville où nous pouvons trouver à dîner, dirent-ils: Allons-nous-en chez quatre Ecus. Etant chez quatre Ecus, ils demandent au Traiteur s'il avoit quelque choſe à leur donner. Meſſieurs, dit quatre Ecus, nous avons plus qu'il ne faut quand vous ſeriez encore dix autres, & ſi vous voulez vous donner la peine de faire un tour à la cuiſine, vous y trouverez dequoi choiſir, & pourrez prendre ce qui vous accommodera. Ils vont à la cuiſine, trouvent le cochon de lait à la broche. Ha! parbleu, Compere, dit l'un des Procureurs, encore ſommes nous heureux de trouver ici un cochon de lait. Celui-ci nous tiendra lieu des nôtres. Ils demanderent à quatre Ecus ſi le cochon étoit retenu, & répondant que non: Qu'on nous le ſerve donc, dirent les Procureurs. Le cochon étant mangé, entre la poire & le fromage, les Procureurs demanderent à compter. Quatre Ecus vint

vint lui-même, & leur demande s'ils avoient trouvé le cochon bon. Excellent, dirent-ils. Il n'eſt acheté que de ce matin, dit quatre Ecus, & il vient de bon endroit. De qui l'avez-vous acheté, demanderent les Procureurs? D'un tel Payſan, dit quatre Ecus, en le nommant. Quelle ſorte d'homme eſt cela? C'eſt un homme fort accommodé, répondit quatre Ecus. Et là-deſſus il fit ſon portrait ſi au naturel, que les Procureurs perſuadez que c'étoit leur homme, lui envoyerent une aſſignation pour ſe voir condamner à leur payer la valeur des cochons, & à de grandes reparations, pour avoir violé la foi publique. Le pauvre Payſan voyant deux Procureurs à ſes trouſſes, & ſe croyant perdu ſans reſſource, porte ſon aſſignation à un Avocat, & le prie de le tirer de cette affaire, qu'il compte à ſa maniere faiſant l'innocent, comme font d'ordinaire tous les Payſans, & ſur tout ceux d'Angoumois & de Poitou, auſquels on a bien de la peine à faire dire oüi ou non. L'Avocat malgré les déguiſemens du Payſan, & au travers de ſes réponſes aux queſtions qu'il lui fit, voyant bien qu'il avoit fait la friponnerie & vendu ſon cochon trois fois, lui dit que ſon affaire étoit fort mauvaiſe, & même fort ſale, & qu'il cherchât un autre Avocat. Monſieur, dit le Payſan en franc patois en ſe gratant l'oreille & faiſant tourner ſon chapeau, ne m'abandonnez pas, je ve prie. Quelles gen me ruïneront. Tirez-me de cette affaire; jei encore ſix cochons de la même mere, je vous en promets un des plus beaux, ſi vous me tirez

res des mains de ces Gripe-tout. Nous avons toûjours recours à vous, & si vous m'abandonnez, je suis perdu. Mon ami, dit l'Avocat, qui comptoit déja sur le cochon promis, je ne vois qu'un moyen pour te tirer d'affaire. O l'est assés, Monsieur, dit le Payſan, pourvû qu'il soit bon. Il faut, mon enfant, continua l'Avocat, que tu fasses l'innocent quand tu paroîtras à l'Audience, & que tu ne répondes que *plai*. C'est un mot du pays qui signifie que vous plait-il. Je feraibien cela, Monsieur, dit le Payſan. Le jour que la cause devoit se plaider, le Payſan ne manqua pas de se trouver à l'Audience. Les Procureurs firent le pauvre Payſan plus noir qu'un charbon, & n'oublierent rien de tout ce qui pouvoit faire paroître la friponnerie plus atroce & plus dangereuse pour la societé, & conclurent enfin suivant leur demande à de grands dédommagemens. L'Avocat parla pour le Payſan, & sans entrer dans aucune discussion du fait, il representa à la Cour que la presence du personnage parleroit mieux pour lui, que tout ce qu'il pourroit alléguer en sa faveur : Que c'étoit un pauvre innocent qui étoit plus digne de la compassion que du ressentiment de ses parties, & qu'il étoit surprenant qu'on revât si cruellement une faute, qui ne procedoit que de la pure innocence de celui qui l'avoit commise; & que pour se convaincre de la verité qu'il avançoit, il supplioit la Cour d'examiner le défendeur. On fait appeller le Payſan qui entre dans le Parquet. Le Juge lui dit, levez la main, mon ami. Promettez-

vous devant Dieu de dire la verité. *Plai*, Monsieur, répond le Payſan en ſe gratant l'oreille & balotant ſon chapeau. Le Juge lui repéta ſouvent la même choſe, & eut toûjours *plai* pour réponſe. Avez-vous vendu, continua le Juge, un cochon à ces deux Procureurs, qui vous l'ont payé, & l'avez-vous enſuite revendu à quatre Ecus? *Plai*, Monſieur, dit encore le Payſan. Le Juge perſuadé que cet homme étoit hebété, dit aux Procureurs que le pauvre homme étoit aſſés puni, & qu'il s'étonnoit qu'ils ſe fuſſent amuſez à un innocent, & renvoya les parties hors de Cour & de procés ſans dépens. Le payſan n'entendit pas plûtôt ce jugement, qu'il décampe ſans retourner chés ſon Avocat. Pluſieurs jours ſe paſſent ſans ſçavoir dequoi il étoit devenu; mais enfin le rencontrant un jour en ruë. Coquin, lui dit-il, je t'ai tiré d'une méchante affaire: Tu m'avois promis un cochon de lait, & tu m'as filouté. *Plai*, Monſieur, répondit le Payſan. Scelerat, dit l'Avocat! On ne trompe pas deux fois les gens de Juſtice, & ſi jamais tu retombes entre mes mains... *Plai*, Monſieur, répondit le Payſan. L'Avocat voyant qu'il étoit la dupe & craignant de s'expoſer à la raillerie, ſi la choſe venoit à être ſçûë, quitte le Payſan & ſe retire, bien honteux d'avoir fourni au Payſan dequoi le tromper aprés avoir trompé les Procureurs.

Rodomon-

Rodomontade Eſpagnole.

DU tems de Loüis XIII. la France eut guerre avec la Savoye, & aprés la priſe de Pignerol on aſſiégea & prit pluſieurs Villes. Carignan en fut une. Il y avoit au bout du Pont de Carignan, une Demi-Lune gardée par ſix cens Eſpagnols. Monſieur de Montmorenci, qui étoit un des Generaux de Loüis XIII. la prit avec fort peu de monde, tailla en piéces une partie de ceux qui la gardoient, & fit le reſte priſonnier. Le Commandant ſe trouva du nombre des priſonniers, & fut amené au Château de Carignan, ou Monſieur de Montmorenci étoit logé. Ce General ayant demandé à l'Eſpagnol combien ils étoient à la garde de la Demi-Lune. Monſeigneur, répondit l'Eſpagnol, par une Rodomontade aſſés gaillarde, vôtre Excellence le ſçait mieux que moi. Comment, repliqua, Monſieur de Montmorenci? Faites compter, repartit l'Eſpagnol, les morts, les bleſſez & les priſonniers, & vous ſçaurez au juſte combien nous étions; car les Eſpagnols ne ſçavent ce que c'eſt de fuïr.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Cocu pacifique.

UN jeune homme ayant épouſé une fort jolie femme, demeuroit à la campagne dans une maiſon qu'il avoit ſur le grand chemin. Ils ſe couchérent un ſoir de bonne heure; c'étoit dans la belle ſaiſon & oublierent de fermer la porte de devant, qui donnoit ſur le grand chemin. Le mari s'en ſouvint, & demanda à ſa femme ſi elle avoit fermé la porte

te. Non, dit-elle, c'étoit à toi à la fermer, puiſque tu t'es couché le dernier. Vas la fermer, je te prie, dit le mari. Je n'en ferai rien, répondit la femme, vas y toi même. Sur cela la diſpute s'échaufant de plus en plus: Celui qui parlera le premier, dit le mari, l'ira fermer. Soit, dit la femme, & aprés cela mot. Un jeune ſoldat conduit par le pur hazard, & qui s'étoit égaré de ſon chemin, voyant une maiſon ſeule, & la porte ouverte, entre pour demander le chemin. Ne trouvant perſonne en bas, il monte en haut; & entre dans la chambre des mariez qui étoient couchez. Enſeignez-moi, mes amis, je vous prie, leur dit-il, le chemin d'un tel lieu; mais perſonne ne lui répondit. Il fit pluſieurs fois la même demande; mais voyant qu'au lieu de lui répondre, ils ſe cachoient la tête dans les draps, il commence à jurer & à menacer. Il s'approche enfin du lit, tire la couverte & le drap & comme il faiſoit encore aſſés clair, il vit en gros un viſage de femme, qui ne lui parut pas deſagréable. Il ne pût réſiſter à la tentation, il fait un pas de plus & la baiſe, ſans que perſonne lui dît mot. Des préliminaires ſi pacifiques lui faiſant eſperer qu'il ne trouveroit pas grande réſiſtance pour le reſte, il ſe met ſur le lit auprés d'elle, il la baiſe, la careſſe, & fit en un mot tout ce qu'il voulut, ſans que le mari branlât. Aprés que le galant en eut pris à ſuffiſance, il ſe leve & s'en va bien content d'avoir trouvé un chemin plus agreable que celui qu'il cherchoit. Il ne fut pas plûtôt parti, que la belle dit à ſon mari.

mari. Eſt-il poſſible que tu ayes eu la lâcheté de ſouffrir à tes yeux une telle infamie ſans dire mot? Ho! parbleu, dit alors le mari, tu iras fermer la porte, car tu as parlé la premiere.

Le Juge & le Charpentier.

UN criminel ayant été condamné à être pendu, l'Executeur donna ordre à un Charpentier de faire le Gibet. Le Charpentier répondit, qu'il n'en feroit rien, diſant qu'il en avoit fait deux ou trois dont il n'avoit pas été payé. L'Executeur ſe retire & dit au Charpentier qu'on le lui feroit bien faire. Faute de Gibet l'exécution ne ſe fit point ce jour-là. Le Juge en colere envoye chercher l'Executeur qui s'excuſa ſur le Charpentier, & dit pour ſa juſtification qu'il lui avoit commandé de la part du Juge de faire le Gibet. Le Juge l'envoya d'abord querir, & lui fait une rude mercuriale de n'avoir point obéi à ſes ordres. Il eſt vrai, Monſieur, répondit le Charpentier, que j'ai refuſé de faire ce Gibet ſur la parole du Bourreau, parce que j'en ai fait d'autres & je n'ai pas été payé: mais ſi j'avois crû que c'eût été pour vous je n'euſſe pas manqué de le faire, & euſſe même tout quitté pour cela.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Les plus malfaits ſe trouvent beaux.

IL y a un Païs au fond des Alpes où les Habitans ont tous de groſſes loupes à la gorge, qu'ils appellent Goüeſtres en langage du pays. Un François allant un jour en Italie & paſſant dans un village de ce pays-là, voulut entendre la Meſſe un Dimanche au matin. Comme le Curé faiſoit ſon Prône, la plûpart des Auditeurs ſe mirent à rire. Le Curé

se voyant interrompu, & ne sachant d'où cela venoit, s'avisa de demander enfin à quelqu'un la raison de cette immodestie. Regardez, Monsieur le Curé, lui dit ce quelqu'un-là, le cou de cet Etranger, & puis vous empêchez de rire si vous pouvez. Le Curé regardant le François, & lui voyant un cou sans Goüestre eut effectivement de la peine à se tenir de rire. Cependant la peur de scandaliser la compagnie lui ayant fait reprendre sa gravité & son sérieux, il censura l'immodestie de ses Paroissiens. Faut-il se moquer, Messieurs, leur dit-il, de ceux à qui Dieu n'a pas donné tous leurs membres? Ne faut-il pas suporter les défauts du prochain, & les cacher même autant qu'on peut? Croyez-vous qu'encore que Dieu ait privé cet homme du Goüestre, il ne puisse pas lui donner le Paradis aussi bien qu'à vous? Et l'Evangile ne nous apprend-il pas qu'il vaut mieux entrer au Ciel borgne, bossu, boiteux, ou sans Goüestre, que d'être précipité en Enfer avec une belle taille, & le plus parfait de tous les Goüestres.

L'Homme à barbe noire & à cheveux blancs.

IL y avoit autrefois au pays de Gastine un Seigneur de grande qualité, d'un accez si facile & si doux, qu'il se faisoit un plaisir de parler aux plus petites gens. Se promenant un jour à trois lieües d'une fort belle maison où il faisoit son séjour ordinaire, accompagné d'une nombreuse suite, il rencontra un paysan qui avoit la barbe noire & les cheveux tous blancs.

Le

Le cas lui paroiſſant nouveau, le Seigneur dit au bon homme de l'aller voir le lendemain au matin, & de demander le Seigneur François. Le bon-homme n'y manqua pas. On le fait monter, & on appelle tous les Medecins & Chirurgiens d'alentour qu'on avoit fait venir pour voir cet homme. Voilà, Meſſieurs, leur dit le Seigneur François, une choſe bien ſinguliere, des cheveux blancs & une barbe noire. Dites-moi, je vous prie, la raiſon de cette difference. Les uns diſoient que cela venoit de la grande humidité de ſon cerveau. Il a porté autrefois diſoient les autres, de la leſſive chaude ſur la tête. Il peigne ſa barbe, diſoit l'un avec un peigne de plomb. C'eſt diſoit l'autre une bizarrerie de la nature, ou peut-être l'effet d'une maladie. Qu'en croyez-vous, mon bon homme, lui dit alors le Seigneur François. Helas! Monſeigneur, répondit le bon homme. Je vous dirai ſans y faire tant de façons, que mes cheveux ſont plus vieux de vingt-ans que ma barbe, & qu'il faut par conſequent qu'ils blanchiſſent les premiers. Meſſieurs de la Faculté voyant que le Seigneur François ſe divertiſſoit de la réponſe du bon homme, n'eurent rien à contredire, & furent les premiers à dire que les ignorans étoient ſouvent plus heureux à trouver des raiſons que les ſçavans.

Le Curé de Domfront.

DOmfront petite Ville de la basse Normandie, du Diocese du Mans, où il y a dit-on, plus de faux témoins que dans tout le reste de la Province, avoit autrefois un Curé qui à l'imitation des autres de ce Diocése exigeoit des sommes excessives de ses Paroissiens. Pour remédier à cet abus, l'Evêque fit un reglement pour les baptêmes, enterremens, mariage, confessions, &c. mais le Curé de Domfront se moquant de cela ne vouloit baptiser personne, à moins que l'on ne lui donnât quatre fois autant que l'Evêque n'avoit taxé. On en fit plainte à l'Oficial, qui ordonna que le Curé de Domfront ne se feroit payer à l'avenir, que suivant le reglement de l'Evêque, le condamnant à restituer ce qu'il avoit exigé au delà sur peine de saisie de son temporel. Apel de l'Oficial à la Cour. On produisit le reglement de l'Evêque, & quantité de plaintes de ceux dont le Curé avoit tiré des sommes excessives. Le Curé pria la Cour de l'entendre, & de faire attention aux raisons qui l'empêchoient de se conformer au réglement de l'Evêque. Vous sçavez, Messieurs, que celui qui sert à l'Autel doit vivre de l'autel. Tout le monde sçait qu'un enterrement nous vaut mieux que quatre baptêmes. Je baptise mes Paroissiens, mais je ne les enterre presque jamais, parce qu'aussi-tôt qu'ils commencent à être grands, ils vont se faire pendre à Roüen pour faux témoins; ainsi me voilà privé

privé du droit d'enterrement, n'ayant pour tout que le Casuel de ma Paroisse, car la dîme appartient à Monsieur l'Abbé de Saint Lo: Ainsi je mourrois de faim, si avec le baptême, je ne faisois aussi payer l'enterrement. Mais quand il arrive que quelqu'un se fait enterrer, je rabats le surplus sur les frais de l'enterrement. Pour prouver cela, il produisit une liste d'environ deux cens personnes qu'il avoit baptisées, dont cent quatre-vingts & tant s'étoient faits pendre. La Cour ayant égard à la remontrance du Curé, & trouvant sa raison bonne, cassa la Sentence de l'Oficial, & permit au Curé de se faire payer de l'enterrement, en bâtisant ses Paroissiens, moyennant le rabais par lui proposé, le cas arrivant que quelqu'un se fît enterrer.

Naïveté d'un Payſan.

UN Payſan étant allé en Ville voir ſon Maître, & voulant entrer dans la chambre la trouva pleine de Demoiſelles. Le Payſan voyant cela, & voulant reculer, une jeune Demoiſelle, belle & fort enjoüée, lui cria tout haut; venez ici, mon ami, venez; approchez, ne craignez rien; nous ne vous mangerons pas. Le Payſan tout honteux ne laiſſoit pas de gagner la porte en baiſſant les yeux. Approchez-vous de moi, vous dis-je, reprit la Demoiſelle, & n'ayez peur de rien: je ne mors ni ne ruë. Tetedié, Mademoiſelle, répondit alors le Payſan, quo feret bon, ceu étant monter ſur ine telle beite!

Autre

Autre d'une villageoise.

UNe femme de village s'étant confeſſée au Curé de ſa Paroiſſe, & n'ayant point d'argent à lui donner. Je n'ai point d'argent pour le coup, Monſieur le Curé, lui dit-elle, mais j'ai chés nous une belle poule blanche que je vous donne. Ayant dit cela elle retourne à la maiſon, pour aller donner ordre à quelque choſe; & un peu aprés le Curé envoya querir la poule par ſon valet, à qui la ſervante qui étoit ſeule à la maiſon ne fit aucune difficulté de la donner. La Maîtreſſe étant de retour & les poules allant ſe jucher, elle remarqua que la blanche n'y étoit pas. Où eſt donc nôtre poule blanche, dit-elle? Vous l'avez donnée au Curé, répondit la ſervante. Il l'a envoyée querir, & je la lui ai donnée. Si-tôt, repliqua la Maîtreſſe! Je l'ai donnée plus de cent fois au Diable, & il n'en a tenu compte, & pour l'avoir offerte une fois à Monſieur le Curé il l'a déja envoyée querir.

CON-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

La gageure de trois voisins.

TRois jeunes hommes de bon appetit, dont l'un étoit Curé, l'autre Marchand, & l'autre de Justice, parlant un jour de leurs amours, se trouvérent épris de trois femmes de leur voisinage. Le plus enjoüé & le plus entreprenant des trois, proposa aux deux autres de faire entr'eux une somme considerable qu'ils mettroient en main sûre, sans dire pour quoi

quoi, & que celui qui joüiroit de ſes amours le plus adroitement aux yeux même du mari, demeureroit maître de la ſomme. Auſſi-tôt propoſé, auſſi-tôt conclu, & chacun ſe retira pour aller mettre la main à l'œuvre.

L'homme de Juſtice avoit un Confrere qui étoit un peu cocu de ſa façon. Il alla trouver la femme qui étoit fort jolie, lui apprend la gageure qui s'étoit faite, & la prie de le faire gagner. Le mari avoit un petit Salon qui regardoit ſur la ruë, avec des fenêtres vîtrées qui ne s'ouvroient ni en dedans ni en dehors. La maiſon étoit conſtituée de maniere qu'on ne pouvoit entrer dans ce Salon ſans faire un grand tour. Le galant prit le tems que le mari & la femme étoient ſeuls dans la Sale auprés du feu. Il les regarde de la ruë au travers de la vître, leur donne le bon jour, & dit au mari faiſant l'étonné: N'avez-vous point de honte de baiſer ainſi vôtre femme devant le monde. Si un autre que moi étoit venu là il vous auroit trouvé en belle poſture. Vous étes fou, mon ami, répondit le mari, ou pour le moins yvre. Ma femme eſt à un coin & moi à l'autre. Je ne ſuis ni fou ni yvre, repartit le galant. Je vois fort bien ce que je vois; & vous étes ſi dévergondé qu'encore que je vous le diſe vous ne vous retirez pas pour cela. N'avez-vous point d'endroit où vous puiſſiez vous mettre à couvert, ſans ſcandaliſer ainſi les paſſans? Cela eſt du dernier vilain. En conſcience Compere, repliqua le mari, je croi que vous avez envie de rire à nos dépens. Car il n'eſt rien de plus faux que

ce

ce que vous dites; & ni elle ni moi, ne ſongeons nullement à cela. Il faut aſſeurément ou que vous vous trompiez, ou que ces vîtres vous faſſent voir une choſe pour l'autre. Je vous prie, Compere, dit le galant, faites-moi le plaiſir de venir à ma place, & j'irai à la vôtre. Nous verrons ſi vous vous tromperez auſſi bien que moi. Le mari paſſa dans la ruë, & le galant entra dans la Sale, où il ne fut pas plûtôt, qu'il prit la femme & en fit tout ce qu'il voulut, car ils étoient d'accord à l'avance. Tout beau, Compere, tout beau, dit le mari: Comme Diable vous y allez. He! mon pauvre voiſin, mon ami, répondit le galant, vous êtes donc auſſi fou & auſſi yvre que moi. Je ſuis à un coin & vôtre femme à l'autre. C'eſt ce vilain verre qui fait voir tout de travers. Je vous jure, dit le mari que je croi que vous avez raiſon, car on diroit que vous baiſez ma femme. Sur cela le mari revint, & trouva le drôle auſſi tranquille que s'il n'y eût pas touché. Il faut, mon enfant, dit le mari à ſa femme faire changer ces vîtres-là: Cependant montons en haut de peur de pareil accident. C'eſt bien aviſé, dit la femme, & dés à preſent je vais envoyer querir le vîtrier, car ces équivoques ne valent rien.

Le Marchand fut bien ſurpris quand il apprit la fineſſe de ſon voiſin, & deſeſpera d'en faire une meilleure. Mais l'amour eſt un grand maître. Il aimoit la femme d'un Meunier, qui demeuroit à un quart de lieuë de là. Il donne avis à la femme de la gageure, & l'inſtruiſit

l'instruisit de ce qu'elle avoit à faire. Il l'a pria entr'autres choses d'accompagner son mari quand il apporteroit la pochée; ce qu'elle ne manqua pas de faire. Le Marchand étant averti du tems qu'ils devoient venir, alla au devant d'eux, & dit au Meunier, Il semble, mon Compere, que vous soyez bien chargé. Auſſi le suis-je, répondit le Meunier: Cette pochée pése furieusement. Vous étes un vigoureux homme, reprit le Marchand. Je ne suis pas plus fort que vous, & je gage que je porterai bien aisément vous, vôtre femme, & la pochée. Je voudrois, repliqua le Meunier, qu'il vous prît envie de gager quelque chose. A cela ne tienne, ajoûta le Marchand, mais à condition que vous vous mettrez comme je dirai, afin que je puisse mieux vous prendre. Soit, répondit le Meunier. Que voulez-vous donc gager? Le Marchand ne proposa que ce qu'il avoit envie de perdre. Il fit donc mettre le Meunier le ventre contre terre, mit la pochée dessus, & la femme sur la pochée le ventre en haut, & les jupes troussées, puis se mit en posture de les embrasser avec la pochée, & plantoit & replantoit chemin faisant des cornes au pauvre Meunier, qui ne pouvoit rien voir de tout le manége. Il se tremoussa si long-tems, faisant semblant de n'avoir pas les bras assés longs pour pouvoir tout embrasser, qu'ayant fait ce qu'il souhaitoit, & se trouvant fatigué de la voiture, il se leva, & dit enfin au Meunier: Vous avez gagné Compere, & j'avouë que j'ai trop compté sur mes forces. Je sçavois

vois bien que vous perdriez, dit le Meunier, aprés s'être tiré de dessous la pochée.

Il ne reste plus que le Curé. Voyons comme il se tirera d'affaire. Il aimoit la femme d'un Payſan de ſon village, qui ſe trouvoit fort bien de lui. Il ne lui fut pas difficile de lui dire dequoi il s'agiſſoit, & de l'inſtruire de ce qu'elle devoit faire pour lui rendre ſervice. Leur plan étant fait, & la Donzelle ſçachant bien ſon rollet, elle ne manqua pas vers l'heure de minuit, de crier de toute ſa force, un Confeſſeur, je ſuis morte. Le mari bien étonné d'un accident ſi peu attendu, allume la chandelle, fait lever tout ſon monde, la viſite par tout, lui tâte le poux, & ne voyant rien d'extraordinaire ne ſçait que juger de ſon mal. Elle de crier de plus belle, diſant. Je ſuis bien aſſeurée que je n'ai pas une heure de vie. Qu'on aille querir Monſieur le Curé. C'eſt ce qu'il y a de plus preſſé, & dequoi j'ai le plus de beſoin. Le mari envoye d'abord un valet, qui frape long-tems à la porte du Curé, qui dormoit ou en faiſoit ſemblant. Le Curé ſe leve enfin, & demande ce qu'on veut. Mon maître vous prie, Monſieur le Curé, dit le valet, de venir chés lui au plus vîte, car nôtre maîtreſſe ſe meurt. L'apparence d'y aller de l'heure qu'il eſt. Retourne-t'en, mon ami, dit le Curé. J'irai dés qu'il ſera jour. Le valet s'en retourne avec cette réponſe; & quoique la malade ſçût qu'il n'en rapporteroit pas d'autre, elle redoubla ſes cris & dit, Quelle pitié, bon Dieu! me refuſer les Sacremens en l'état où je ſuis.

Ha! le méchant Curé! & pourquoi lui payons-nous les dîmes? Qu'on y renvoye en diligence, mon ami, je vous en suplie, car je sens que mon mal augmente, & qu'il faut bientôt déloger. Le pauvre mari la croyant de bonne foi, y renvoye sa servante, qui lui paroissoit plus habile que le valet. Elle pensa enfoncer la porte du Curé à force de heurter. Le Curé vient enfin à la fenêtre, & demande d'où vient qu'on heurte de cette maniere, & à une telle heure. Quelle honte, Monsieur le Curé, dit la servante, de laisser mourir une femme sans Confession? Ne craignez-vous point que Dieu vous en punisse. Ma maîtresse se meurt. Venez au nom de Dieu sans retardement. Ne l'abandonnez pas dans cette extrémité. Vîte, vîte. Je ne sçai si vous la trouverez en vie. Ma mie, dit le Curé, je ne suis point de deux paroles. Tu te donnes bien de la peine, je ne sçai point marcher la nuit, j'irai la voir quand il sera jour. La servante de retour avec cette réponse. Bon Dieu! dit la malade, ayez pitié de moi! Me laissera-t-on mourir comme une bête? Mon ami, dit-elle à son mari, secourez-moi au nom de Dieu dans ce pressant besoin. Allez-y-vous-même. Il n'osera pas vous refuser. Si je meurs plaignez-vous en à l'Evêque, afin qu'une telle action ne demeure point impunie, & qu'on lui ôte une Cure dont il est fort indigne. Le pauvre mari s'en va lui-même frapper à la porte du Curé, qui fait semblant de dormir profondement. Il s'éveille enfin, vient à la fenêtre, & demande si l'on a re-

solu de le tourmenter toute la nuit. Comment Monsieur le Curé, dit le mari? Est-ce le devoir d'un bon Pasteur de laisser ainsi mourir ses brebis sans Confession? Au nom de Dieu diligentez-vous. Vous répondrez de son ame si elle meurt sans recevoir les Sacremens qu'elle a demandez à tems. J'ai une Lanterne, & vous verrez assés clair. Craignez-vous de moüiller vos souliers. Non, mon ami, répondit le Curé, si je ne suis pas allé chés vous dés la premiere fois que vous m'avez envoyé querir, & si je n'y vais point encore avec vous, ce n'est pas ma faute. Je ne sçavois pas hier au soir que vous auriez besoin de moi; car je donnai mes souliés & mes chaussés à raccommoder. Quelle apparence d'aller nuds pieds dans la boüe? on doit me les rapporter ce matin. Dés que je les aurai j'irai chés vous, bien marri de ne pouvoir y aller tout à l'heure. Comment, dit le mari? demain au matin? ma femme sera morte. Au nom de Dieu venez tout à l'heure: J'aime mieux vous y porter. Si vous voulez prendre cette peine, répondit le Curé, je suis tout prêt à partir. Le Curé s'habille, le mari le charge sur son dos, & l'emporte chés lui. Il trouva tout le monde en pleurs, & la femme à l'agonie à ce qu'il sembloit. Il s'approche du lit, lui parle à l'oreille, & se tournant vers les assistans. Mettez-vous tous en oraison, mes amis, leur dit-il; priez Dieu de lui redonner ses esprits, afin de pouvoir recevoir l'absolution, car je ne croi pas qu'elle entende, bien loin d'être en état de pouvoir

se confesse. Le pauvre mari & tous ceux qui étoient présens se mirent à genoux, pendant que Monsieur le Curé alloit ressuscíter la malade. En effet il la regaillardit si bien, qu'il la guérit entiérement. Quand il en eut pris à suffisance, elle commença à parler, & à remercier Dieu. Tous les spectateurs regardérent cette prompte guérison comme un miracle, & en remercierent le Curé, qui s'en retourna fort joyeux du succez de son entreprise, persuadé qu'il avoit gagné, & que le tour qu'il avoit fait, valoit mieux que les deux autres. Ils sont tous trois fort bons, & il seroit difficile de décider lequel est le meilleur. Il faut laisser quelque chose aux Lecteurs; & c'est à eux que nous en renvoyons le Jugement.

Le Medecin & le Maréchal.

UN Medecin ayant un cheval malade envoya querir le Maréchal pour le médicamenter. Le Maréchal dit qu'il faloit lui donner un breuvage, qu'il lui prepara, & ensuite le saigner. Le cheval étant gueri, le Medecin envoya querir le Maréchal, & lui dit: Que vous dois-je, mon ami, pour avoir gueri mon cheval? Rien, Monsieur, répondit le Maréchal. Nous ne prenons point d'argent de ceux de la profession.

Le Gentilhomme & la villageoise.

UNe jeune Payſane courant apres ſon âneſſe qui ſe preſſoit d'aller rejoindre ſon petit poulain, il paſſa un Gentilhomme qui la voyant aſſés gentille, lui dit: D'où étes vous, ma mie? De Ville-Juif, Monſieur, dit-elle. De Ville-Juif, dit le Gentilhomme? Et ne connoiſſez-vous point la fille de Nicolas Guillot? Je la connois fort bien, Monſieur, repartit la fille. Faites-moi la faveur, je vous prie, reprit-il, de lui porter un baiſer de ma part, & en diſant cela il ſe mit en devoir de la vouloir baiſer. Monſieur, dit alors la jeune fille, ſi vous étes ſi preſſé donnez-le à mon âneſſe; elle y ſera plûtôt que moi.

NOUVEAUX CONTES A RIRE,

Le Magicien.

UN Medecin qui avoit paſſé les beaux jours de ſa vie ſans ſe marier, ſe retira à Pavie, & acquit tant de réputation, qu'il fut en peu de tems un des Medecins de la ville le plus employé. Aprés un ſéjour de pluſieurs mois, il ſe rendit amoureux de la fille d'un Apoticaire, qu'il épouſa du conſentement de ſes parens. Comme la jeuneſſe eſt incompatible

avec

avec la vieilleſſe, la Belle ne put pas ſe contenir long-tems dans les bornes du devoir, & s'empêcher d'écorner la foi conjugale. Il eſt vrai que la vigilance & la jalouſie de ſon mari, qui ne la perdoit preſque pas de vûë, ſans mettre quelqu'autre Argus à ſa place, étoient des motifs aſſés puiſſans pour la porter à une licence ſi ordinaire au ſexe.

Jamais eſclavage n'a été pareil à celui de cette femme, puis qu'elle n'avoit rien de libre que la fenêtre de ſa chambre, qui donnoit ſur le jardin. Pendant cette dure captivité, il arriva un Magicien qui charmoit tout le monde par ſes ſecrets, & qui étoit en ſi grande veneration, qu'il n'y avoit perſonne qui ne s'eſtimât heureux de pouvoir baiſer le bord de ſa robe. Chacun le ſuivoit enfin comme un ſecond Moyſe. Le Magicien ſe prévalant de la ſimplicité publique, perſuada au Paviens qu'il avoit des herbes, & entr'autres une nommée Alivergo dont il faiſoit des merveilles. Un tel jour, dit-il, je ferai une choſe par le moyen de cette herbe, qui convertira les plus endurcis. Monſieur le Docteur ayant appris cette magnifique promeſſe, ne voulut pas manquer de ſe trouver au miracle, & d'y amener ſa femme dans l'eſperance que cela la corrigeroit de ſa vie libertine. Mais ce fut jetter de l'huile dans le feu; car la Belle ne vit pas plûtôt le Magicien qui étoit bien fait de ſa perſonne, qu'elle en fut ſi charmée, qu'elle ne ſongea plus qu'à trouver les moyens de lui déclarer ſa paſſion. Le cœur du Magicien étoit à peu prés dans la même ſitua-

tion. Il avoit remarqué la Belle, & avoit été si frapé de sa beauté, que son esprit n'étoit occupé que des plaisirs d'une si douce & si flateuse idée. Les choses ainsi disposées, il ne restoit plus qu'à trouver tems & lieu pour contenter leurs amoureux desirs. Je ne sçai comme ils firent, mais au moins ils trouverent moyen de se voir ou de s'écrire. Ils furent tous deux ravis de se trouver si conformes dans leurs sentimens. Il fut resolu entr'eux, que comme leurs cœurs étoient blessez d'un même trait, ils devoient chercher les moyens de se guérir reciproquement. Plusieurs expédiens furent proposez pour ne pas gendarmer le mari, mais la Belle trouva des inconveniens par tout, & rien ne lui parut meilleur pour tromper le jaloux, & pour prévenir les mauvais jugemens des voisins, que de faire la malade, & d'avoir recours dans cette extrémité aux herbes d'Alivergo qui avoient guéri tant de gens. Heureusement le Docteur fut alors appellé chés un Gentilhomme de la campagne attaqué de la Goutte. La Belle profite de l'occasion, & fait semblant d'être fort incommodée des vapeurs de mere; mal sans rime, & sans raison, & où les plus habiles Medecins perdent leur Grec & leur Latin. Les voisines averties de cet accident accourent toutes à son secours. Chacune s'empresse à donner du soulagement à la malade; l'une lui barboüille le nez de vinaigre, l'autre lui fait sentir quelque chose de puant; l'une la délasse, pendant que l'autre lui brûle au nez du papier gris ou de la

plume.

plume. Mais voyant que tout cela ne produisoit rien. Le plus court, dit une, eſt d'avoir recours au Magicien; ſon herbe d'Alivergo en a guéri pluſieurs de la même maladie. A ce mot de Magicien, la malade pouſſe un profond ſoûpir, & comme ſi elle fût revenuë de ſincope; Divin Magicien, s'écria-t-elle, ayez pitié de moi, autrement je ſuis morte. Les voiſines voyant qu'elle demandoit le Magicien & ſes remédes, commanderent à la ſervante de l'aller querir en diligence. La créature qui étoit faite à la main, & qui ſçavoit mieux que les autres la cauſe de la maladie, courut promptement au Magicien, qui connut au langage de la ſervante que les affaires étoient en bon train, & ſans ſe faire prier davantage, il prit un valet avec lui qu'il chargea d'un ſac d'herbes, & s'en vint chés la malade qui l'attendoit avec impatience.

Il ne fut pas plûtôt entré que les voiſines ſe mirent à genoux, & le prierent de leur donner de l'herbe d'Alivergo; ce qu'il fit avec les cérémonies requiſes; mais ce n'étoit pas de la bonne; car il n'en avoit pas pour tout le monde. Il s'approche de la malade, & lui demande ſi elle avoit bien de la confiance à ſes herbes? Pourquoi me demander cela, répondit la malade, d'une voix entrecoupée de ſanglots? Je ſuis perſuadée qu'il n'y a que cela qui puiſſe me guérir; & il me ſemble même que vôtre préſence m'a déja ſoulagée. C'eſt fort bien, Madame, dit le Magicien, voila le chemin de la convaleſcence. Au reſte,

ajoûta-

ajoûta-t-il, il est tems de commencer; mais il faut que je sois seul. C'est fort bien, dit la plus apparente des voisines : nous allons, donc nous retirer, & laisser la malade à vos soins charitables. Elles ne furent pas plûtôt sorties, que le Medecin & la malade également impatiens, commencerent à faire le reméde. Il fut suivi de quelques défaillances dont on ne fut pas long-tems à revenir, & qui eurent un dénoüement agreable. Le valet voyant tant de merveilles ne jugea pas à propos de garder les manteaux. Il se mit sur un petit lit avec la servante, & lui apprit ce que c'étoit que l'herbe d'Alivergo. Le retour du mari auquel on ne s'attendoit pas si-tôt, troubla un peu la fête, & les champions furent obligez de lever le piquet avec tant de précipitation, que le Magicien n'eut pas le temps de reprendre ses chaûsses. La servante tout échauffée courut dire aux voisines que l'herbes avoit fait des merveilles, & que sa Maîtresse étoit guerie, & fut en même tems ouvrir à Monsieur le Docteur. Il fut surpris de trouver chés lui si grosse compagnie; mais plus surpris encore d'y voir ces deux visages. Il en demanda d'abord la cause. Sa femme d'un visage gai & riant lui conta l'avanture, le danger où elle avoit été pendant son absence, & comment elle avoit fait venir le Magicien qui l'avoit guerie par la vertu de son Alivergo en moins de rien. Le mari joyeux qu'un tel miracle se fût fait chés lui, remercia le faiseur & lui donna congé. Cependant, Monsieur le Docteur trouvant le chevet un peu

peu trop bas, & voulant le hauſſer, vit les chauſſes du Magicien, qui lui mirent d'abord martel en tête. Sa femme qui étoit fort ruſée, s'en étant apperçûë, alla au devant de la difficulté. Ayant été guerie par un ſi precieux remede, il étoit de la prudence, mon cœur, d'avoir en cas de rechûte le même ſecours à portée. C'eſt ce qui m'a obligée de prier le Magicien, de me laiſſer ce que vous voyez. La ſervante qui avoit profité du reméde, voyant que ſa Maîtreſſe avoit fait paſſer les chauſſes du Magicien pour les herbes d'Alivergo, eut de la peine à s'empêcher de rire, & alla dire au Magiſter de les venir querir avec magnificence pour mieux confirmer ce que ſa Maîtreſſe avoit dit. Le Magicien goûta fort l'expédient, envoya querir pluſieurs de ſes amis qu'il fit marcher deux à deux pour aller prendre ſes chauſſes, qu'il avoit laiſſées à la bataille. Le Docteur voyant venir tant de gens chés lui, ne ſçavoit ce qu'on vouloit dire. Jugeant cependant qu'un ſi bel ordre & une ſi grande cérémonie n'étoient pas ſans miſtére, alla au devant d'eux, & leur ouvrit la grande porte. Le Magicien étant monté à la chambre fit de grandes inclinations, puis reprit ſes chauſſes envelopées dans un linge bien propre, & les fit baiſer avec beaucoup de cérémonie à tous les aſſiſtans, & ſur tout à Monſieur le Docteur. Cela étant fait il s'en retourna dans le même ordre qu'il étoit venu.

Loüis onze refuſe une Charge.

UN homme de bon entendement ayant appris qu'il y avoit une Charge vacante, prit la Poſte & la vint demander à Loüis onze Roi de France. Ce Prince lui refuſa tout net ſans lui laiſſer la moindre eſperance d'y revenir. Le ſuppliant remercia le Roi fort humblement & ſe retira. Le Roi ſçachant que cet homme étoit ſage, crût qu'il n'avoit pas bien entendu ce qu'il lui avoit dit. Il le fit rappeller, & lui demanda s'il l'avoit bien entendu? Fort bien, Sire, répondit l'homme. Que t'ai-je dit, reprit le Roi? Vous m'avez refuſé, Sire, répliqua l'homme, la Charge que je vous ai demandée. Pourquoi m'as-tu donc remercié, repartit le Roi? De m'avoir promptement refuſé, répondit le demandeur, ſans me faire perdre mon tems à ſolliciter vôtre Majeſté, en me donnant une vaine eſperance. Le Roi fut ſi content de cette réponſe, qu'il lui donna la Charge, & lui en fit expédier la patente ſur le champ.

Pourquoi Leonides épouſa une petite femme.

LEonides de Lacédemone s'étant marié avec une femme de fort petite taille, & ſes amis lui ayant demandé pourquoi un homme auſſi ſage que lui avoit choiſi une Naine pour Epouſe? Mes amis, leur dit-il, ayant trouvé de la neceſſité à me marier, j'ai cru qu'il étoit de la prudence de ne prendre d'une

ne méchante chose que le moins que je pourrois.

D'un Plaideur qui vouloit un Avocat aussi vieux que son Procès.

UN Plaideur avoit un gros & vieux procès, qui avoit déja passé par plusieurs tribunaux. Etant enfin venu au Parlement par apel, & l'appellant cherchant un Avocat fameux, on lui en indiqua un de plus employez du Parlement; mais quand il l'eut vû il n'en voulut point, disant pour raison que son procès étant plus vieux que cet Avocat, qui n'étoit pas né quand il fut commencé, il ne pouvoit par consequent, rien sçavoir de son affaire. Il falut donc lui donner un Avocat aussi vieux que son procès, le bon homme s'imaginant que le procès & l'Avocat étant tous deux de même âge, son affaire en iroit mieux.

Le Prince & l'Astrologue.

UN Prince Souverain rencontra un jour en son chemin un Astrologue, qui se mêloit de prédire l'avenir. Je suis bien aise, Monseigneur, de vous avoir rencontré: Je vous cherchois pour vous apprendre une mauvaise nouvelle, dont il est bon pourtant que vous soyez averti, pour donner ordre à vos affaires & à vôtre conscience; ce que je vous conseille de faire sans perdre de tems, car je vous déclare & vous asseure que vous n'avez pas trois mois à vivre. Comment sçais-

tu

tu cela, dit le Prince? Je le ſçai, Monſeigneur, par le moyen de l'Aſtrologie, qui m'apprend que vous mourrez dans ce tems-là d'une mort violente. Et toi, reprit le Prince, de quelle mort mourras-tu? Je mourrai d'une fiévre chaude, répondit l'Aſtrologue. Je veux te faire voir, repliqua le Prince, que tu es un viſionnaire & ta ſcience une viſion, car tu ſeras pendu tout à l'heure. Qu'on le méne en priſon, & qu'on le pende, dit le Prince. Vous voyez, Monſeigneur, dit alors l'Aſtrologue, d'une voix chancelante, que j'ai dit la verité. Tâtez, tâtez-moi le poux, je vous prie, & vous verrez ſi je n'ai pas la fiévre bien chaude. Le Prince trouva cela bon, & lui donna la vie.

Le Gentilhomme & le Payſan.

UN Gentilhomme rencontrant un Païſan, lui dit: Où vas-tu? Que ſçai-je moi, répondit bruſquement le Payſan? Le Gentilhomme trouvant la réponſe inſolente. Tu n'en ſçais rien, coquin, dit-il? Je vais t'apprendre à parler. Qu'on le méne en priſon tout à l'heure. On ſaiſit d'abord le pauvre Payſan & on l'emmene. Vous voyez, Monſieur, dit alors le ruſtre, que je vous ai repondu juſte, car je vous jure que je ne ſçavois pas que j'allaſſe en priſon. Cette réponſe fit rire le Gentilhomme, qui commanda qu'on le laiſſât aller.

La Chaise percée.

UN Gentilhomme de la Province qui étoit venu à Paris pour affaires, & qui logeoit du côté du Louvre, étant un jour dans la ruë Saint Antoine embarrassé de sa contenance, & pressé d'aller où les Rois ne peuvent envoyer personne pour eux, ne savoit que faire, & où poser son paquet. Le hazard le mena devant la boutique d'un Tapissier. N'avez-vous point une chaise percée, lui dit-il? Oüi, Monsieur, répondit le Tapissier, & en disant cela, il lui en apporta une. N'en avez-vous point de plus propre, reprit le Gentilhomme? Oüi, Monsieur, repliqua le Tapissier, j'en ai de velours de toutes couleurs. Faites-m'en voir deux ou trois, que je choisisse. Le Tapissier n'eut pas plûtôt le dos tourné pour aller chercher les chaises, que le Gentilhomme défait sa culote, & met son fardeau bien proprement dans celle qu'il lui avoit laissée. Le Tapissier au retour le voyant en cette posture: Que faites-vous, Monsieur, lui dit-il? J'essaye la chaise, répondit-il; mais je n'en veux point, car elle est trop basse, & remettant sa culote il s'en alla.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Tueur de Mouches.

UN Payſan de Normandie ayant donné à garder une terrinée de lait à ſon voiſin, dit quand il fut queſtion de la rendre, que les mouches l'avoient mangé. Le voiſin le fait aſſigner, & la cauſe ayant été plaidée, le Juge le condamna à reſtituer le lait. Il fit ce qu'il pût pour s'empêcher d'être condamné, & dit plus de vingt fois que les mouches l'avoient

voient mangé. Pourquoi ne les as-tu pas tuées, lui dit le Juge? Mais eſt-il permis de tuër les mouches, répondit le Payſan? Oüi, dit le Juge. En quelque lieu que je les trouve, reprit le Payſan? Oüi, répliqua le Juge, en quelque lieu que tu les trouves. Le Payſan voyant alors une mouche ſur la joüe du Juge, s'approche de lui, & lui ajuſte un ſoufflet avec toutes ſes circonſtances & dépendances, en diſant. La voilà la maîtreſſe mouche. Elle a bien la mine d'être de celles qui ont mangé mon lait. Le Juge prit le ſoufflet en patience ſans rien dire, parce qu'il avoit fait la loi lui-même.

Ingénuité d'une femme à ſon Mari la premiere nuit des nôces.

UNe jeune fille ayant été fiancée à un jeune homme de bonne volonté, & certaines difficultez ſurvenuës ayant fait traîner le mariage un an durant, le Cavalier ſolicitoit preſſamment la Belle de lui accorder quelques faveurs à décompter ſur le mariage; mais il n'y eut pas moyen d'en rien obtenir; dequoi il eut une trés-grande joye, croyant qu'il avoit trouvé un thréſor de ſageſſe. Le mariage ſe fait enfin, & le jour s'étant paſſé en feſtins & en dances, l'heure vint de laiſſer coucher les mariez. Les femmes conduiſirent la mariée à ſa chambre, où le mari ne tarda pas à la venir trouver. Etant au lit avec elle: C'eſt à ce coup, ma mie, lui dit-

il, que vous ne pouvez plus refuſer ce que je vous demande depuis ſi long-tems. Je vous avouë de bonne foi que vous avez fort bien fait de n'avoir voulu me rien donner à l'avance. Je ne vous le demandois que pour vous éprouver; & ſi vous en aviez uſé autrement, je ne vous aurois jamais épouſée. Ho! vraiment, répondit-elle, de la meilleure foi du monde, je n'avois garde de le faire; j'y avois déja été attrapée deux ou trois fois.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

L'Arracheur de dents.

IL y avoit un certain Maréchal de Normandie qui arrachoit les dents ſans toucher, & ſe vantoit même de les faire arracher au patient ſans douleur. Voici comme il s'y prenoit. Il mettoit un fil retors en deux ou trois doubles, en lioit bien la dent, & l'attachoit à ſon Enclume. Puis il faiſoit chauffer un fer, & à chaque coup de ſouflet, diſoit *Baribara.*

Le fer étant tout rouge, il le prenoit avec sa tenaille, & faisant ouvrir la bouche à la personne il lui approchoit brusquement ce fer du nez. La peur de se brûler faisoit retirer le patient, qui laissoit sa dent au bout du filet. Il ne faisoit pas de même quand il vouloit s'arracher une dent. Il prenoit son arbaléte, la bandoit, & attachoit à la corde de l'arc un fil à deux ou trois doubles, dont l'autre bout étoit attaché à sa dent, puis il tiroit son arbaléte qui emportoit sa dent si légerement, qu'il ne sentoit, disoit-il, aucune douleur.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Qui veut tout avoir perd tout.

UN homme priant Dieu dans une Egliſe trouva une bourſe pleine d'or. Il appella deux de ſes amis, & leur conte ſa bonne fortune. Là-deſſus ils vont boire enſemble. Celui qui l'avoit perduë revient ſur ſes pas, demande dans l'Egliſe ſi l'on n'avoit point vû une bourſe. On lui dit qu'un jeune homme dont on lui fit le portrait, en avoit trouvé

une. Il s'en informe dehors, & apprend que le même homme avec deux ou trois de ſes amis étoient allez boire dans un cabaret qu'ils lui nommerent. Il prend d'abord un Sergent, & entre dans le cabaret. Il trouve ſes gens à table, & leur demande s'ils n'avoient point trouvé une bourſe. Le trouveur ne pouvant nier le fait, avouë, tire la bourſe, & la preſente à celui à qui elle appartenoit, en lui diſant qu'ils venoient de compter, & que croyant avoir fait fortune, il avoit regalé ſes amis, & qu'il ne s'en faloit que d'un Ecu, qu'il avoit payé pour leur colation, que tout ſon argent n'y fût. L'autre répondit qu'il vouloit tout ſans qu'il y manquât une maille. Le trouveur n'en ayant point pour lui rendre, comme c'étoit en Normandie le perdant fait Haro ſur lui. Le Sergent veut lui mettre la main au colet, mais il s'échape à la faveur de ſes amis. Le Sergent & la partie courent aprés. Il fuyoit avec tant de viteſſe, qu'une femme groſſe s'étant trouvée à ſon chemin fut renverſée, & accoucha avant ſon terme. Comme il étoit vivement preſſé, il rencontre un âne qu'il prend par la queuë pour mettre toûjours l'âne entre lui & les pourſuivans, & tire cette queuë ſi fort qu'il l'arrache. Chaſſé de ce petit retranchement, & voyant l'échelle d'un Maçon qui couvroit une maiſon, il monte tout au haut de l'échelle; mais la partie ſecouë l'échelle ſi rudement qu'il fait tomber ſon homme, qui ſauta ſur le Sergent & lui rompit un bras. Pris enfin & mis en Juſtice, chacun fit des plaintes contre

tre lui. Le perdant demandoit sa bourse & son argent : Le mari de la femme grosse des dédommagemens pour son enfant mort, & pour sa femme qui étoit fort mal, le Sergent pour son bras rompu. Le Juge aprés avoir sagement examiné les raisons de part & d'autre, ordonne que puis que l'Accusé n'avoit pas tout l'argent, il le garderoit jusques à ce qu'il pût le rendre en entier: A l'égard de l'enfant mort & de la femme malade, il fut dit qu'il la feroit médicamenter, & que quand elle seroit guerie, il coucheroit avec elle jusques à ce qu'il eût fait un autre enfant ; & pour le bras rompu, il fut ordonné que le Sergent monteroit au haut de l'échelle, se laisseroit tomber sur l'accusé, & lui romproit le même bras, suivant la loi du Talion. Je vous donne à penser si chacun ne se rendit pas appellant de la Sentence.

La violence volontaire.

UNe jeune beauté s'étant renduë amoureuse d'un jeune homme bien fait, lui donna tant de libertez qu'ils en vinrent à l'abordage. Le jeune homme ne songeoit qu'à se divertir, mais la Belle pensoit au mariage. Comme le Galant temporisoit, & ne vouloit rien conclure, la Belle lui fait procés devant l'Oficial, & se plaint qu'il l'a trompée sous promesse de mariage. Le Cavalier se défend, & nie d'avoir eu avec elle aucun commerce. La Belle soûtient le contraire. Le Juge la questionne, & lui demande en quel lieu il avoit

eu affaire avec elle. Il m'a attrapée contre une muraille, répond la plaignante. Comment cela se peut-il, replique le Juge ? Vous êtes de beaucoup plus grande que lui. Il n'auroit sçû y atteindre, & il ne peut pas vous avoir fait violence. Il est vrai, Monsieur, repartit la Belle ; mais je dois aussi vous dire que je me baissois un peu. Je vous entends, dit le Juge. La violence est grande.

Ingénuité d'un valet.

UN homme voyant son valet avec un vieux chapeau gras, qui baissoit les aîles de tous les côtés : Qui t'a donné, lui dit-il, ce chapeau de cocu ? C'est un de vos vieux, Monsieur, répondit-il, que Madame m'a donné.

Autre.

UN certain Gentilhomme avoit un valet à toutes mains, c'est-à-dire, qu'il faisoit la dépense & gouvernoit toute la maison, & ne recevoit pour tous gages que cinquante francs. Cependant il étoit fort propre : Et comme ses gages n'étoient pas suffisans pour faire une telle dépense, son Maître s'en allarma, & lui dit : Tu n'as que cinquante francs de gages, & il n'est pas possible que tu sois si propre sans me gribeler. Faisons un autre marché. Je veux te donner cent francs, mais à condition que tu ne me déroberas rien. A combien cela reviendroit-il par semaine, dit le

le valet? A quelque chose de moins que vingt sous, répondit le Maître. Vingt sous par semaine, dit le valet? Attendez un peu que je songe. Aprés avoir quelque tems compté par ses doigts. Non, Monsieur, dit-il à son Maître, je ne puis pas faire cela. Il y auroit trop à perdre pour moi.

Qui refuse muse.

UNe jeune Demoiselle s'étant mariée à un Cavalier fort bien fait qu'elle aimoit avec passion, si-tôt qu'ils furent couchez, il se mit à la caresser. La Belle faisant la sucrée, comme si le choc lui eût fait peur. Attendez encore un peu, je vous en supplie, mon ami, lui dit-elle. Pourquoi perdre du tems, Mademoiselle, répond le Cavalier? N'ai-je pas assez attendu? Pourquoi faire la difficile lors qu'il n'est plus tems de reculer? Je ne veux point reculer, Monsieur, répliqua la Belle: Je veux bien ce que vous voudrez: mais, je vous prie, de me permettre de dire avant mon *Pater*. Dites-le donc, répondit-il. Pendant qu'elle faisoit sa priere l'ardeur du Cavalier vint à se refroidir, aussi dit-on que les femmes sont des vaisseaux à rames qui sont toûjours prêts à faire route; mais les hommes sont des vaisseaux à voiles, qui ne vont qu'avec le vent. Le *Pater* étant achevé, & la Belle voyant qu'on ne lui disoit rien, prononça tout haut ces paroles, *sed libera nos à malo*. Comme le Cavalier ne branloit point, la Belle croyant qu'il s'imaginât qu'elle n'avoit pas encore achevé, dit encore plus haut,

sed

sed libera nos à malo. Amen Jesus. Le mari aussi immobile qu'auparavant, la Belle le poussa, & lui dit, j'ai fait, Monsieur. He bien, Mademoiselle, recommencez, répondit-il. Elle bien honteuse, promit qu'on ne l'y prendroit plus, & résolut de profiter de l'occasion quand elle se présenteroit.

La Brochet du Florentin.

UN Florentin ayant pris un brochet d'une prodigieuse grandeur, résolut d'en faire present au Grand Duc qui aimoit les choses extraordinaires. Il se presente avec son brochet, & demande à parler au Grand Duc; mais il n'y eut pas moyen d'avoir entrée, à moins qu'il ne promît à un des Gardes la moitié de ce qu'il auroit du Duc. Ce Prince admira ce brochet; toute la Cour en fit de même, & il y eut ordre de donner cent Ducats à celui qui l'avoit apporté. L'homme entendant l'ordre : Non, Monseigneur, dit-il, cent coups de bâton, & non pas cent Ducats. Le Grand Duc étonné d'un cas si extraordinaire, lui en demande la raison. C'est, Monseigneur, répondit l'homme, que je n'ai pû avoir entrée ici sans promettre à un des Gardes de vôtre Alteſſe, qu'il auroit la moitié de ce que vous me feriez donner : Ainsi, je vous prie, de m'en faire donner cinquante & à lui autant. Non, répondit le Duc, il n'en sera pas ainsi:

ainſi : Vous aurez les cent Ducats, & lui les cent coups de bâton. Ce même Duc fit de grandes liberalitez à un Bourgeois de Florence, qui de riche étoit devenu gueux, & qui mourut enfin de même. Il fit ſon teſtament, & laiſſa le Prince ſon héritier, le chargeant de nourrir trois filles qu'il laiſſoit, & de payer ſes créanciers qui étoient en grand nombre : Ce que le Duc fit le plus genereuſement du monde.

NOU-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Naïveté d'un Payſan à la femme d'un Avocat.

UN Payſan ayant emprunté une Jument pour voiturer du bois, la bête jetta à terre celui qui la montoit, s'enfuit dans le bois & fut mangée des loups. On veut lui faire payer la Jument, il n'en veut rien faire, & ſur ſon refus on le fait aſſigner. Le bon-homme s'en va à la ville pour conſulter ſon Avocat, qui ne ſe trouva pas chez lui. Sa femme

me lui demande ce qu'il souhaitoit, il répond qu'il avoit une petite affaire à consulter. Madame l'Avocate voyant qu'il y avoit de l'argent à gagner, fait attendre le bon-homme; mais voyant que l'Avocat ne venoit point, l'impatience le prit, & il dit à la Demoiselle qu'il voudroit bien lui conter son affaire. Je ne m'y entens pas beaucoup, lui dit-elle, neanmoins, je vous entendrai volontiers, en attendant que Monsieur vienne. Le pauvre homme s'embarrassa si fort dans la discussion de son affaire, qu'il n'y avoit pas moyen de l'entendre. Si vous ne vous expliquez pas mieux, mon ami, lui dit-elle, je puis vous asseurer que je ne vous entendrai point. Il me semble pourtant, Madame, répondit le Payſan, que ce que je dis est assez clair; mais pour vous faire mieux entendre, supposez que vous soyez une Jument. Je vous emprunte de vôtre mari, je vous sangle, je vous bride, je vous mets la croupiere, je monte sur vous, vous petez, vous ruez, vous faites le Diable, vous me jettez à terre, vous fuyez dans le bois, & le loup vous mange, est-il de la justice que je vous paye? Non sans doute, mon ami, répondit la Dame. Et pardy, Madame, dit le Payſan, j'ai donc gagné ma cause.

Les Etrennes de Perrete.

UN vigoureux drôle qui se nommoit André, épousa une grosse dondon de bon appetit qui s'appelloit Perrete. Le jour s'étant passé en rejoüissances, on mene coucher la mariée, que le marié fut bien-tôt trouver. André sans faire beaucoup de ceremonie se mit en devoir de consommer le mariage. Ce que voyant Perrete. Or adieu donc, mon pauvre André. Dieu nous donne une bonne Etrenne. Ho! ho! Perrete, dit André, ce n'est pas là mon coup d'essai. Ce n'est pas le mien non plus, répliqua Perrete.

La femme insatiable.

UNe jeune femme de bonne humeur, & de meilleur appetit, mais d'ailleurs la plus simple qu'il y eût jamais, se trouva si bien du mariage la premiere nuit de ses nôces, qu'elle obligea son mari à y mettre toutes ses forces : En effet il s'épuisa si bien, qu'encore qu'il fît de son mieux les nuits suivantes, il ne put jamais la contenter. Chaque jour apportoit de la diminution, de sorte qu'au bout de huit ou dix jours, la pauvre creature n'attrapant presque rien, s'en plaignit à son mari, & lui reprocha son peu de vigueur. Pensez-vous, ma mie, lui dit le mari, que les choses puissent toûjours durer? Le Hoyau de nôtre Jardinier est de fer ; cependant il s'use avec le tems, & il faut de

tems

tems en tems le faire raccommoder. Je vous donne à penser si ceci qui n'est pas d'une matiere si dure, peut durer long-tems sans être raccommodé. Si vôtre pere m'avoit payé ce qu'il a promis en mariage, j'aurois eu dequoi le faire refaire La femme qui étoit la simplicité même, prenant cela pour argent comptant, lui demanda s'il en coûtoit beaucoup. Oüi vrayment, dit le mari, il en coûte beaucoup, car il y a peu de bons ouvriers en cela, & ceux qui le font se font bien payer. J'ai environ quarante Ecus d'or, répondit la femme, que je garde depuis long-tems. S'il y en a assez pour cela, prenez-les, je vous prie, je vous les donne de tout mon cœur. Le mari qui ne demandoit pas mieux que de s'absenter pour quelques jours, pour reprendre un peu haleine, lui dit qu'il croyoit que cela pourroit suffire. Il prend donc les quarante Ecus d'or, & se retire pour douze ou quinze jours à la campagne, où il fit grand chere tant que son argent dura. Quand il fut bien refait il revient; sa femme lui fait de grandes caresses, ils couchent ensemble, & elle sentit bien qu'il se portoit mieux que quand il partit. Elle lui demanda combien le raccommodage avoit coûté. Le mien étoit si fort usé que l'ouvrier m'a dit, répondit-il, qu'il n'y avoit pas moyen de le raccommoder, si bien qu'il a falu en acheter un neuf qui me coûte bien de l'argent. J'ai donné vos quarante Ecus d'or, & il ma fait credit du reste. Et qu'avez-vous fait du vieux, reprit la femme? Qu'en aurois-je fait, répliqua le mari?

mari ? Je l'ai laissé-là. Tant pis, repartit-elle ; puis que cela est si cher, vous auriez bien fait de le rapporter. Il eût encore servi à ma mere.

Le Juge & le Rotisseur.

IL y avoit autrefois en une Ville de Normandie un Juge, qui passoit pour le plus grand voleur de la Province. Un jour qu'il devoit bien-tôt régaler, il s'en alla chez un Rotisseur, & lui demanda s'il n'y avoit pas moyen de trouver des canards sauvages. Le Rotisseur qui n'étoit pas niais, lui dit, que ce n'étoit pas la saison, & qu'on n'en voyoit point encore. On n'en voit point encore, répondit le Juge ? J'en vis l'autre jour voler plus de deux douzaines. Je croi bien cela, Monsieur, repartit le Rotisseur ; mais tous ceux qui volent ne sont pas pris.

La Noblesse antique.

DEux hommes disputoient un jour sur leur genealogie, & chacun prétendoit être plus que son compagnon. Tu n'oserois, disoit l'un te comparer à moi, qui suis de mille fois meilleure maison que toi. Toi, disoit l'autre. Ton pere avoit-il comme le mien la premiere Charge de la Ville ? La premiere Charge de la Ville, répondit le premier ? Etoit-il Gouverneur ? Non, répondit-il ? Etoit-il Juge ? Non pas cela encore. Qu'étoit-il donc ? continua le premier ? Portier, répliqua

répliqua le second. N'eſt-ce pas la premiere Charge de la Ville ? Oüi, dit l'autre, mais le mien alloit devant les premiers de la Province, devant les Ducs & Pairs, & devant les Maréchaux de France. En vertu dequoi demanda l'autre? En vertu de ſa Charge, répondit-on. Quelle étoit donc cette Charge, reprit-on ? Il étoit Poſtillon, répliqua-t'on. Si mon pere eût voulu nous étions riches, mais il n'étoit qu'un ſot. Je demeure d'accord de cette verité, dit l'autre, & je voi bien qu'il a payé la paulette, car l'Office eſt demeuré héréditaire. Mon pere n'avoit garde de manquer à cela, ajoûta le fils du Poſtillon ; car avant que d'être Poſtillon, il avoit été homme de lettres. Qu'appelles-tu homme de lettres, demande le fils du Portier? Etoit-il Docteur, Avocat, ou Conſeiller? Rien de tout cela, dit le Poſtillon. Il étoit valet de Meſſager. N'appelles-tu pas cela homme de lettres ? Cela eſt vrai, dit le Portier ; mais cela ne prouve pas ta nobleſſe, au lieu que je te puis montrer la mienne depuis plus de cinq cens ans. Et moi la mienne, répliqua l'autre, depuis plus de huit cens. C'eſt peu de choſe, repartit le Portier, je prouverai la mienne depuis le déluge. Et moi la mienne depuis Adam, dit le Poſtillon. Et moi avant Adam, répondit le Portier. Tu as raiſon, répliqua l'autre. La preuve t'eſt fort aiſée, car avant Adam il n'y avoit que des bêtes, & il eſt trés certain que tu en es décendu.

Bon mot de Leonides.

UN soldat vint tout effrayé dire à Leonides, Sire, l'ennemi est prés de nous. Et nous prés de lui, répondit le Roi. Un autre vint lui dire que les ennemis étoient en si grand nombre, qu'on ne pouvoit voir le Soleil au travers des traits qu'ils tiroient. Tant mieux, répondit-il, nous combatrons à l'ombre.

On est souvent la victime de sa mauvaise foi.

UN Marchand allant à la foire de Francfort, perdit une bougette où il avoit huit cens florins. Un Charpentier qui venoit aprés le Marchand trouva la bougette, & l'emporta chez lui. Il ne fut pas plûtôt chez lui qu'il ouvrit la bougette, & retint bien ce qu'il y avoit d'argent au juste, afin de se précautionner en cas que quelqu'un vint le reclamer. Le Dimanche suivant le Curé de la Paroisse dit à son Prône qu'on avoit perdu un sac de cuir où il y avoit huit cens florins, & que celui qui l'auroit trouvé & rendroit l'argent auroit cent florins pour ses peines. Le Charpentier n'étoit pas ce jour-là à l'Eglise, mais au retour sa femme lui ayant dit qu'on avoit perdu huit cens florins, & qu'on en promettoit cent à celui qui les rendroit, son mari lui dit de monter en haut, & qu'elle trouveroit sous un banc le sac & l'argent en question. Le Charpentier alla trouver le Curé, & lui demanda s'il étoit vrai qu'on donneroit cen

cent florins à celui qui auroit trouvé les huit cens, le Prêtre lui ayant répondu qu'oüi; dites donc, s'il vous plaît, à celui qui les a perdus, dit alors le Charpentier, qu'il les trouvera chez moi, & qu'il n'a qu'à les venir querir quand il lui plaira. Le Marchand bien joyeux alla chercher son argent. Aprés l'avoir compté, il jetta cinq florins au Charpentier, & lui dit. Je vous donne ces cinq florins; car pour les cent vous les avez pris & vous êtes payé par vos mains, puisqu'il y avoit neuf cens florins dans la bougette. Le Charpentier niant le fait, l'argent fut consigné, & procès entre le Marchand & le Charpentier. Après plusieurs procedures l'affaire fut enfin jugée. Le Juge demanda au Marchand s'il voudroit faire serment qu'il y eût neuf cens florins dans sa bougette. Le Marchand, répondit qu'oüi, & le fit. Il demanda ensuite au Charpentier s'il feroit serment de n'avoir trouvé que huit cens florins; ce qu'il fit. Sur cela le Juge ordonna que l'un & l'autre ayant dit la verité, ce n'étoit pas l'argent du Marchand, puis qu'il avoit perdu neuf cens florins, & qu'il ne s'en trouvoit que huit; & qu'attendu qu'il n'avoit pas donné le vrai signe, le Charpentier se serviroit de cet argent jusques à ce qu'il se présentât quelqu'un qui eût perdu huit cens florins, & qu'il donnât de bonnes preuves qu'ils étoient veritablement à lui. Chacun loüa un jugement si sage, qui fit bien voir qu'on est quelquefois la victime de sa mauvaise foi.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le mari bizarre.

IL y avoit autrefois un homme si bouru & si chagrin, que sa femme quelque complaisance qu'elle eût pour lui, n'avoit jamais pû le contenter une seule fois en sa vie. Il trouvoit à redire à tout ce qu'elle faisoit; & son unique vûë étoit de la contrarier en tout. Si elle lui donnoit du noir il vouloit du blanc; si on lui presentoit du dur, il demandoit du mou:

mou : Bref il n'étoit jamais content de rien, & ce n'étoit que querelles & criailleries. Il arriva qu'étant sorti l'aprés-midi, & ayant acheté un beau brochet, il l'apporta chez lui, le donna à la servante sans entrer, & lui dit qu'on l'accommodât pour soupé. La servante ayant apporté ce brochet, la Maîtresse lui demanda à quelle sauce son mari avoit dit qu'on le mît ? Il n'a point parlé de sauce, répondit la servante : Il a seulement dit qu'on l'apprêtât pour soupé, & puis s'en est retourné. Mon Dieu ! dit la Maîtresse, nous voilà perduës. Si nous attendons qu'il vienne pour sçavoir comment il veut qu'on l'accommode, il fera un bruit horrible de ne trouver rien de prêt : D'ailleurs si je le fais boüillir, il le voudra rôti, si je le mets rôtir, il le voudra à l'étuvée ; si je le mets à l'étuvée, il le voudra frit; si je le mets au court-boüillon, il le voudra fricassé, & de quelque maniere que je fasse, il ne sera point content, grand bruit, bien des injures, & peut-être des coups. A cela, Madame, dit la servante, je vois un bon remede. Le brochet est gros : coupez-le en plusieurs morceaux, & le mettez à toutes sauces. Vous pourrez alors lui donner de celle qu'il demandera. Cet expedient ayant paru bon, elles mettent la main à l'œuvre, coupent le brochet, & l'accommodent à toutes ces sauces. Pendant qu'elles étoient occupées à la cuisine; un petit enfant qu'on avoit mis sur la table, crioit de toute sa force, & on le laissoit crier, aimant mieux entendre ses cris

que le tintamarre du pere. Leurs ragoûts ne furent pas plûtôt faits, que voulant prendre l'enfant pour mettre le couvert, on trouva qu'il s'étoit sali, & en le levant une partie de l'ordure tomba sur le tapis. Le bourru entrant là-dessus, elles n'eurent pas le tems de nettoyer le tapis. Elles se contenterent de le jetter sur un cofre, negligemment pour mettre le couvert au plus vîte. A peine le couvert étoit-il mis, que le mari étant entré demanda si le soupé étoit prêt. Il est tout prêt, lui dit sa femme. Qu'a-t'on apprêté, reprit-il assez rudement? Le poisson que vous avez apporté, répondit sa femme. A quelle sauce l'a-t'on mis, continua-t'il? Je l'ai fait boüillir, dit-elle. Je ne le voulois pas boüilli, répondit-il. Comment le vouliez-vous donc? Frit. He bien, vous en voilà. Lui qui ne cherchoit que l'occasion de quereller, lui dit en grondant, je ne le voulois pas frit. Comment le vouliez-vous donc? A l'étuvée. En voilà donc à l'étuvée, dit-elle prestement. Mais je ne le voulois pas à l'étuvée, moi, reprit-il. Comment vous le falloit-il donc? Rôti. Vous en voilà de rôti de par le bon Dieu. Tout cela ne m'accommode point, dit le mari. Je le voulois au court-boüillon. Soit au court-boüillon, répond la femme, en voilà. Le bizarre voyant qu'il n'avoit pas sujet de se fâcher, & qu'on lui donnoit ce qu'il vouloit, crevant de dépit, jetta le plat, & dit, je ne le voulois pas au court-boüillon. Et misericorde, que voulez-vous donc, répliqua la pauvre femme? Le bourru ne sçachant que

dire,

dire, je veux de la merde, s'écria-t'il. Vous aurez de la merde, dit la femme. Alors elle lui apporta le tapis ou l'enfant avoit fait *caca*, & lui dit voilà donc ce que vous demandez. Le bourru tout en colere qu'il étoit ne pût s'empêcher de rire ; il avoüa que sa femme avoit trouvé le secret de le contenter une fois en sa vie ; il fut touché de sa douceur & de sa complaisance, & fut plus traitable à l'avenir.

Le Gentilhomme à botes.

PRés de Strasbourg demeuroit un Gentilhomme, qui venoit tous les Vendredis au marché boté & éperonné. Jamais personne ne l'avoit trouvé à cheval, & on ne sçavoit point qu'il en eût ni à la Ville ni à la campagne, soit qu'il n'eût pas moyen d'en avoir, ou qu'il le fît par avarice. Quelques-uns de la Regence qui avoient sçû le manége du Gentilhomme, & qui vouloient rire à ses dépens, le firent citer à comparoître à l'hôtel de Ville, & lui dirent que de pauvres gens s'étoient venus plaindre, qu'il avoit fait passer son cheval sur un enfant qu'il avoit tout estropié. Cela est faux, répondit le Gentilhomme. On m'a pris pour un autre. Informez-vous mieux du fait. Le Magistrat ayant répliqué qu'on le lui prouveroit, le pauvre Gentilhomme fut contraint de dire, qu'il pouvoit prouver par deux cens personnes de son village, qu'il y avoit plus de douze ans qu'il ne tenoit ni cheval ni mule, & qu'il n'avoit même monté à cheval.

Cette déclaration fit rire, & on lui défendit de ne tenir de cheval durant sa vie; mais ce fut assez pour le faire paroître avec deux bons chevaux, l'un pour lui & l'autre pour son valet: Tant il est vrai que pour nous faire faire une chose, il n'y a qu'à nous la défendre.

Quelle Place est la plus difficile à garder.

TOut le monde sçait que le Comte Maurice Prince d'Orange, étoit un des plus grands Capitaines de son tems. Un de ses favoris lui parlant un jour d'un vieux Officier, qui avoit bien servi les Etats, & que la vieillesse avoit jetté dans la necessité, & lui remontrant que c'étoit un bon sujet pour exercer sa liberalité, en lui donnant dequoi subsister le reste de ses jours. Que puis-je faire pour lui, répondit le Prince? Vous pourriez lui donner, Monseigneur, repartit le favori, le gouvernement de quelque Place. Comment, reprit le Prince, est-il en état de gouverner une Place, gouteux, catarreux comme il est? Rien n'est plus necessaire à un chef que la diligence: & comment pourroit-il prendre garde aux choses necessaires? Je ne dis pas, Monseigneur, ajoûta le favori, que vôtre Alteſſe lui donne une Place de consequence, mais quelque petite Place facile à garder. Y a-t'il de Place plus petite, répondit le Prince, que le devant d'une femme? On peut le couvrir d'une main; & cependant une armée toute entiere ne sçauroit le garder.

Pagno-

Pagnoterie d'un Boufon.

UN Seigneur avoit un boufon qui ayant dit une ſotiſe en ſa préſence, il courut aprés lui pour le batre. Le boufon eut recours à ſes jambes pour ſe garantir des coups; mais ſon Maître qui n'avoit rien à la main, l'ayant attrapé, lui donna un grand coup de pied au cu. Auſſi-tôt le boufon lâche un gros pet. Au Diable vilain puant, lui dit ſon Maître. Monſeigneur, répondit le boufon, frapant à cette porte, ce ſeroit une incivilité de ne pas vous répondre.

NOU-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Marchand de Marée.

DIjon eſt une ville fort éloignée de la mer, & il eſt par conſequent difficile d'y voiturer de la marée qui ſoit bonne & fraîche, ſans compter qu'elle revient à bien cher. Cependant comme il ne manque pas de friands dans cette Ville, qui ſçavent ce que c'eſt que la marée, & qui en ont mangé par délices en pluſieurs lieux de France, un Marchand Poiſſonnier s'aviſa

s'aviſa d'en faire venir. Toute mauvaiſe qu'elle étoit, il ne laiſſoit pas de la bien vendre. Les uns l'achetoient bien cher par le deſir de la nouveauté, & ceux qui étoient legers d'argent n'en pouvant avoir, prenoient le parti de la décrier, diſant qu'elle étoit puante & empoiſonnée, & qu'il y avoit du danger à en manger. Un Bourgeois qui avoit la bourſe bien ferrée, & qui ſe moquoit de ces terreurs populaires qui n'étoient fondées que ſur la gueuſerie, ne laiſſa pas d'acheter une belle ſole, & de donner ordre à ſa ſervante de l'aprêter pour dîné. La maiſon de cet homme étoit ſur la grande Place. La ſervante ayant frit la ſole la met ſur la table en attendant que ſon Maître vint. Elle n'eut pas plûtôt la tête tournée, qu'un gros chat ſaute deſſus & l'emporte, dans le tems que la ſervante alloit ouvrir à ſon maître qui heurtoit. La fille de retour vit ce maître chat qui mangeoit ſon poiſſon; & ſans raiſonner davantage, elle prend un gros bâton, & lui en donne un ſi grand coup ſur la tête, que la pauvre bête demeura morte. Le maître voyant cela voulut en ſçavoir la raiſon; & comme il n'y avoit plus de remede, il prit lui-même le chat par les pieds, & le jetta à la ruë où il y avoit grand nombre de gens, auſquels il dit que ce chat étoit mort pour avoir mangé de la ſole. Cette populace prenant cela de travers, & s'émouvant d'autant plus que la perſonne qui parloit, étoit homme d'autorité, court au Marchand qui vendoit ſa marée publiquement, le maltraite de coups, jette ſon poiſ-

ſon

ſon dans la ruë, & le traîne devant le Magiſtrat, quelques excuſes qu'il pût alleguer. Le Magiſtrat l'écoute dans ſa défenſe, qui fut de ſoûtenir que ſon poiſſon étoit fort bon : Et comme on alleguoit au contraire qu'un homme d'autorité avoit dit que ſon chat étoit mort pour avoir mangé de la ſole, on envoya querir cet homme, lequel ayant éclairci le fait, la choſe fut regardée comme une équivoque fâcheuſe, & tout le monde ſe retira. Cependant le Marchand y fut pour ſon poiſſon.

La Panerée de tetons.

NOs yeux préoccupent quelquefois ſi fort nôtre eſprit, & l'attachent tellement aux objets qui ſe preſentent à nous, que la langue exprime bien plûtôt ce qui occupe nôtre imagination, que ce que nous nous propoſons de dire, comme il arriva autrefois à un valet de Boulanger. Le maître de ce garçon qui tenoit à ferme d'un Conſeiller une maiſon où il y avoit un jardin qui produiſoit de fort beaux Abricots, cueillit les plus beaux & les plus meurs & les envoya au Conſeiller par ſon valet. L'ordinaire de telles gens eſt de n'avoir point de haut-de-chauſſes en pareille ſaiſon, & d'aller en ſimple tablier ſur la chemiſe. Ce valet demande à parler au Conſeiller ; on le fait entrer dans la chambre où il étoit aſſis auprés de ſa femme, qui ſe coifoit au miroir, & étaloit de beaux & blancs tetons. Le Galant les regardant de tous ſes yeux & en étant charmé, fait cependant la reverence

rence au Conseiller, & lui dit: Mon maître, Monsieur, vous baise trés-humblement les mains, & vous envoye ce panier de tetons, disant plûtôt ce qu'il avoit dans l'esprit, que ce qu'il avoit à dire. Le Conseiller choqué d'un tel compliment, fait semblant de le vouloir batre. Le pauvre Diable fuyant de son mieux rencontre en son chemin quelque chose qui le fit tomber; de sorte que son tablier se retroussant, il montra tout ce qu'il portoit. Voyez un peu ce coquin qui se laisse tomber, dit le Conseiller La Dame ayant vû avec plaisir ce qu'il avoit montré, & voulant l'excuser dit. Il ne faut pas s'étonner, mon ami, si cet homme est tombé. Il n'y a si bon cheval qui ne bronche, & qui ne tombe même.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le gageure des trois Comperes.

TRois hommes qui avoient passé la plus grande partie du jour à boire, étoient en grande peine, comme à leur retour chez eux ils appaiseroient leurs femmes, qui étoient d'une terrible humeur. Pour moi, dit l'un, je suis résolu de souffrir tout ce que la mienne me dira sans lui répondre un seul mot. Et moi, dit l'autre, j'obeïrai sans réplique à tout

tout ce que la mienne me commandera. Je ferai la même chose, dit le troisiéme. Il fut arrêté entr'eux, que celui qui ne feroit pas ce qu'il avoit dit, ou qui ne le feroit pas si bien, perdroit dix Ecus qui seroient employez à se rejoüir. Ils vont donc tous trois chez le premier. Dès que sa femme le vit, elle commence à lui dire une Kirielle d'injures, & à quereller les deux autres; pretendant qu'ils débauchoient son mari. Ils écouterent tous trois cette belle musique sans dire un seul mot. Se croyant ainsi mépriſée, elle leva la main pour donner un soufflet à son mari. Pour l'éviter, il fut d'avis de reculer, & en reculant il rencontre un méchant pot de terre qu'il cassa. Fripon, coquin, maraut, dit la femme, brise tout, scelerat, brise tout. Lui voulant obeïr fait sauter toutes les vîtres d'un seul coup du bâton qu'il avoit à la main, & mit en pieces tout ce qui se présenta: Mais la femme courant sur lui avec un bâton à la main, il se retira avec ses camarades qui furent les témoins de son obeïssance. De là ils furent chez le second, & trouverent sa femme d'aussi belle humeur que l'autre. Elle leur chanta la même note, & ne fut pas moins liberale d'injures. Le mari ne répondit pas un seul mot, & se contenta de faire parler son derriere. Chie là, vilain lutin, dit sa femme, qui l'entendit: à quoi il obeït sur le champ. Pendant qu'elle cherchoit un bâton pour l'étriller, il eut le tems de remettre ses chausses, & de gagner la porte avec les autres. Etant en pays de liberté, il y eut dispute entre les deux premiers

premiers pour ſçavoir qui avoit le mieux obeï. L'un diſoit à ſon avantage, qu'on devoit obeïr ſans rien dire, & que c'étoit parler que de parler du derriere. La queſtion n'étoit pas aiſée à décider ; mais le troiſiéme dit, que c'étoit diſputer de la Chape à l'Evêque ; qu'il faloit voir comme il ſe tireroit d'affaire, & il fut d'avis que s'il faiſoit auſſibien que le premier, le ſecond payeroit, ou ſon derriere pour lui, parce que qui répond paye. Les autres y ayant acquieſcé, ils furent enſemble chez le dernier. La femme ne les apperçût pas plûtôt dans le dégré, qu'elle s'écria voici mon yvrogne, voici mon ſac à vin. Le mari entre ſans s'étonner, & ayant fait un faux pas qui le fit broncher en mettant le pied dans la chambre, romps toi le cou, gourmand que tu es, romps toi le cou, s'écria-t'elle d'abord. Maugrebleu de la carogne, dit-il, en ſe retirant ; elle m'a fait perdre : Auſſi perdit-il, car il aima mieux payer dix Ecus que de ſe rompre le cou.

D'un voleur à qui l'on devoit couper les oreilles.

UN voleur ayant été condamné à avoir les oreilles coupées, fut conduit en bonne compagnie sur le lieu où la Sentence devoit être exécutée. Le criminel voyant que tout le monde accouroit pour voir faire cette belle opération. Point tant d'empressement, Messieurs, je vous donne ma parole qu'il y en aura d'attrapez, & vous ne trouverez pas ce que vous cherchez. Plus il parloit, & plus il accouroit de gens. Etant arrivé sur le lieu de l'exécution, le bourreau chercha ses oreilles, & trouva qu'il n'en avoit point. Hé bien, dit alors le criminel. Me croirez-vous une autre fois? Ne vous avois-je pas dit qu'il y en auroit de trompez, que vous ne verriez rien, & que vous perdriez vos peines.

Celui qui fuit la peine ne merite pas le plaisir.

DEux hommes ayant pris parti sous un Capitaine de Dragons, jurerent de partager également tout le butin qui leur tomberoit en main. Arrivez à l'armée, & à vûë de celle des ennemis, l'un eut peur, & fit le malade; l'autre fit son devoir, & gagna plus de trois cens florins. Comme ils s'en retournoient chés eux, le malade voyant que son

camarade ne parloit point de partage, lui dit chemin faisant. Ne vous souvient-il point, camarade, de l'accord que nous avons fait ? Si vous voulez le tenir vous devez partager le butin avec moi. Je vous dirai, camarade, répondit l'autre, que j'ai gagné deux choses à la guerre, des blessures & de l'argent: Ainsi si vous voulez avoir part à l'argent, il faut aussi que vous ayez part aux blessures, & en disant cela il se recule & met l'épée à la main. L'autre voyant cela, point de dispute, camarade, lui dit-il, gardez vôtre argent & vos blessûres.

CON-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Bâtard travesti.

UN Bâtard d'une Maison Illustre, eut envie un jour de Carnaval, de se promener en masque dans Paris, mais déguisé de maniere que personne ne pût le reconnoître. Un de ses Domestiques lui promit de le travestir si bien, que personne ne le connoîtroit. Etant habillé & masqué on lui apporta un miroir, pour voir s'il se reconnoîtroit soi-

même. Aprés s'être bien consideré; je parie, dit-il, que je rencontrerai tel homme en ruë qui me nommera tout haut par mon nom. S'il m'étoit permis, Monsieur de parier contre vous, dit alors le Domestique, je le ferois bien volontiers, & je suis assuré que je gagnerois. Son Maître lui ayant permis de parier, & l'argent étant en main tierce, le Bâtard se promenant dans Paris, & rencontrant par hazard un aveugle des Quinze-vingts, il le prit par son chapeau, & lui fait faire le moulinet. L'aveugle croyant qu'on voulût le moquer de lui, s'écria tout haut: à qui en veut ce fils de putain? Le Bâtard se tournant ensuite vers son Domestique, lui dit: He bien, n'ai-je pas gagné? Ne m'a-t-il pas appellé par mon nom? Je ne suis pas si bien déguisé que tu as voulu me faire accroire, puis qu'un aveugle m'a reconnu.

Le mal marié.

UN homme ayant une femme de si mauvaise humeur, qu'il n'avoit jamais pû avoir de repos avec elle, ayant eu ordre d'aller en mer resolut de mener sa femme avec lui, dans l'esperance qu'il trouveroit occasion de s'en défaire. Aprés quelques jours de navigation, il survint une si furieuse tempête, que le vaisseau fut sur le point de perir. Ayant été jugé à propos de décharger le Navire, le Capitaine commanda à chacun de jetter le plus pesant à la mer. Cet ordre ne fut pas plûtôt donné, que nôtre homme prit sa femme,

me, & la jetta hors du bord. Le Capitaine lui demanda pourquoi il avoit fait cela ? Parce répondit-il, que je n'avois rien qui me pesât plus qu'elle.

D'un Gascon bravant le froid.

UN Gascon dans le plus grand froid se promenoit sur le Pont Neuf en simple pourpoint ouvert de tous les côtés, en bas de toile, en petit manteau de camelot, & l'épée au côté. Il marchoit d'un pas assuré sans tousser ni cracher, comme si c'eût été au mois de Juin. Le Roi passant en carosse envelopé dans son manteau de panne, & n'osant mettre le nez dehors tant le froid étoit piquant, leva les yeux, & vit le Gascon en cet équipage. Il en fut si surpris, qu'il le fit apeller & lui demanda s'il n'avoit point de froid ? Point du tout, Sire, répondit le Gascon. Mais, mon ami, reprit le Roi, comment peux-tu faire, pour n'avoir point de froid, étant aussi légérement vêtu que tu l'es, puis que je le sens vivement quoique je sois bien fouré ? Sire, répondit le Gascon, si vôtre Majesté faisoit comme moi, elle n'auroit jamais de froid. Et comment fais-tu, dit le Roi? Je porte, Sire, tous mes habits sur moi, repliqua-t-il. Faites-en de même, & je vous garantis que vous n'aurez point de froid.

Le Tresorier Traiteur.

UN autre Gascon, pour les mettre ici tout d'une suite, ayant obtenu du Roi un brevet de cinq cens Ecus payables par un Tresorier de l'Epargne, le va chercher où on lui avoit dit qu'il demeuroit. Il demanda si bien l'hôtel du Tresorier, qu'il le trouva. Le premier homme à qui il parla en entrant ce fut le Tresorier lui-même. Vôtre Maître est-il au logis, lui demanda-t-il? C'est moi-même, répondit le Tresorier. Ha! c'est donc bous, reprit le Gascon? Sabes bous lire? Oüi repliqua le Tresorier. He bien, dit le Gascon, en lui présentant son brevet, boyez un peu ce que le Roi bous mande. Et bien, Monsieur, dit le Tresorier aprés avoir lu, c'est cinq cens Ecus qu'il faut que je vous compte. Et donc quand les aurons-nous, mon mignon, demanda-t-il. On va se mettre à table, Monsieur, répondit le Tresorier, & vous aurez s'il vous plaît patience jusques à ce que nous ayons dîné. Mais ce dîné, dit le Gascon, durera-t-il long-tems? Une heure & demie pour le moins, repartit le Tresorier; car il y a ici aujourd'hui bonne compagnie. Cap de Dis, dit le Gascon, si cela est j'en suis. Laquais, s'écria-t-il, va dire au logis qu'on ne m'attende point à dîner. Dieu me damne, dit-t-il, Monsieur, vous voyez que je ne fais point de cérémonie. Le Tresorier voyant cela fut contraint de l'emmener dîner. Il ne fut pas plûtôt entré dans la

salle,

salle, que le Gascon se met à table le premier, disant, sans cérémonie, Messieurs. Comme il y avoit long-tems qu'il ne s'étoit trouvé à pareil régal, il commence à jouër de la machoire du bel air. Quand on eut dîné; & bien, mon mignon, dit-il au Tresorier, aurons-nous d'argent? Oüi, Monsieur, répondit-il, & là-dessus il appelle un de ses Commis, & lui donne ordre de lui payer le montant de son brevet, lui disant à l'oreille de lui retenir vingt Ecus pour son écot. Le Commis lui ayant délivré sa somme à vingt Ecus prés, & le Gascon ne trouvant point son compte le fit recompter trois à quatre fois. Je retiens vingt Ecus pour vôtre écot, Monsieur, lui dit enfin le Commis. Comment Diable, répondit le Gascon, vingt Ecus pour mon écot! que veut dire cela? Ceux que vous avez vûs à table, Monsieur, repartit le Commis, payent autant par tête. Tout cela ne vaut rien, reprit nôtre Gascon. Diable vingt Ecus nourriroient deux mois toute ma famille. Il eut pourtant beau pester, il en falut passer par là, & par ce moyen il se trouva payé de son éfronterie.

L'ais de ſeparation.

UN Artiſan avoit une femme ſi difficile, qu'il ne ſe paſſoit point chés eux de jour ſans diſpute. S'étant un jour querellez plus qu'à l'ordinaire, il reſolut de ne coucher de ſa vie avec elle. Comme il ne pouvoit pas faire lit à part, parce qu'en tout leur bien, ils n'avoient que le ſeul lit ſur lequel ils couchoient, il prit un ais & partagea le lit par cette cloiſon en deux parties égales, de ſorte que l'ais étant entre-deux, ils ne pouvoient ſe toucher. Ils demeurerent en cet état quinze jours ou trois ſemaines; & quoique le mari eût grande envie de careſſer ſa femme, il croyoit qu'il y alloit de ſon honneur de lui en faire la propoſition. Comme elle étoit dans la même ſituation d'eſprit, le hazard ou la nature fit ce que les bonnes gens n'auroient oſé faire. Le mari ayant éternué: Dieu vous ſoit en aide, Nicolas, lui dit ſa femme. Qu'eſt-ce que vous dites, demanda le mari? Je dis, répondit-elle, que Dieu vous ſoit en aide. Mais le dites-vous de bon cœur, reprit-il. Oüi, je vous jure, mon pauvre Nicolas, repliqua-t-elle, du meilleur de mon cœur. He bien, dit Nicolas, ôtez donc l'ais. Cela fut exécuté ſur le champ, & la paix faite & refaite.

Le Diable Traiteur.

CE Comte ſera un peu long, mais on oſe dire que la ſingularité de l'aventure dédommagera de la longueur.

Philippe ſecond ſucceſſeur de Charles-quint étant en guerre avec les Algeriens, faiſoit lever des Troupes à Grenade fameuſe Ville d'Eſpagne. A meſure qu'on enrolloit des gens, on leur donnoit des billets pour loger chés les Bourgeois de la Ville juſqu'au lendemain, qu'on les faiſoit marcher. On enrolla entr'autres un jeune homme de fort bonne mine, & fort ingenieux, comme on verra par la ſuite. Il eut un billet comme les autres pour loger chés un Bourgeois. Il étoit tard, & preſque heure de ſouper quand il vint heurter à la porte. Une ſervante vint ouvrir, & demande ce qu'il ſouhaitoit. Le ſoldat répondit, qu'il avoit ordre du Roi de loger là. La ſervante appelle ſa maîtreſſe, qui étant décenduë & ayant appris les prétentions du ſoldat, lui dit qu'elle étoit nouvellement mariée, & que ſon mari étant abſent, & elle ſeule avec une ſervante, elle ne pouvoit point recevoir d'homme chés elle. Le ſoldat ne s'accommodant point de cette réponſe, lui dit, qu'il étoit bien fâché de l'incommoder; mais qu'il étoit trop tard pour chercher un autre logis; que ſes camarades étoient tous logez, & qu'il n'y avoit pas d'apparence de coucher ſur la ruë. Mettez-moi, lui dit-il, où vous voudrez: je tâcherai de ne vous incommoder

que

que le moins que je pourrai; & je vous prie au reſte, ajoûta-t-il, de ne pas m'obliger à prendre par force ce que vous pouvez m'accorder de bonne grace. Cela chagrinoit extrémement la Belle; mais comme elle voyoit qu'il faloit en paſſer par là quoique ce fût un fâcheux contre-tems pour ſon deſſein, elle crût qu'il étoit à propos de ſe faire honneur de la neceſſité, dit à ſa ſervante de le laiſſer entrer, & de le mettre coucher au grenier. Je n'ai point ſoupé, Mademoiſelle, dit le ſoldat en entrant: Ce n'eſt pas que je vous en demande, ni que je croye que vous ſoyez obligée à me donner à ſouper, car le Roi nous paye pour cela; mais comme il eſt tard, & que je ne trouverois rien en Ville de l'heure qu'il eſt, (car il eſt à remarquer que les Villes d'Eſpagne ne ſont pas ſi bien en cabarets que celles de France,) faites-moi le plaiſir de me faire donner quelque choſe, & je payerai ce que vous ſouhaiterez. Quoi, lui dit-elle d'un air dédaigneux? Croyez-vous que ma maiſon ſoit un cabaret? Couchez-vous ſi vous voulez, & comptez que vous ne ſouperez point ceans. Le Gaillard voyant bien qu'il lui ſeroit difficile de trouver dehors à ſouper, & craignant d'ailleurs qu'au retour on ne lui fermât la porte au nez, prit le parti de s'aller coucher ſans ſouper. On le méne dans un grenier fort en déſordre, & on lui montre un méchant lit, dont il fallut par force s'accommoder: Car outre que les ſoldats n'oſent pas traiter leurs hôtes en Eſpagne avec la même hauteur qu'ils font en France, ils n'oſeroien

seroient faire dans les grandes Villes ce qu'ils font dans les villages où ils ont la force en main. Le soldat mal couché & le ventre vuide n'avoit pas grande envie de dormir, & ne faisoit que se tourner d'un côté & d'autre sans pouvoir fermer l'œil. A environ une heure après minuit, il apperçût une lumiere qui sortoit par une crevace du planché de son grenier, & eut la curiosité de voir ce que ce pouvoit être. Il se leve tout en chemise, se couche ventre à terre, & vit que ce trou donnoit sur une belle chambre bien meublée & bien tapissée, & qu'il y avoit un gros feu, & deux broches pleines de gibier qui tournoient; mais ce ne fut pas le plus singulier du spectacle, qui fut de voir la Demoiselle à qui il avoit parlé entre les bras d'un jeune Avocat, au moins lui parût-il tel à en juger par sa soutane & son long manteau. Il n'est pas necessaire de dire que la servante étoit occupée à tourner la broche, & que tout se passoit devant elle. Vertubleu, dit le soldat en lui-même! Est-ce là cette femme qui ne reçoit point d'hommes chés elle en l'absence de son mari? Le soldat voyant qu'il n'étoit pas encore tems de parler, regarde tout sans dire mot, & dévoroit déja des yeux ce qu'il voyoit à la broche. Il eut la patience de voir cuire le soupé, & de s'en régaler par le nez, triste régal pour un homme affamé. Il vit mettre le couvert, & apporter les bouteilles qu'on venoit de rafraîchir dans la neige suivant la mode d'Espagne, & pour tout dire en un mot il vit servir.

Com-

Comme les Amans lavoient les mains on entend heurter à la porte. La servante met la tête à la fenêtre, demanda qui va là? Reconnoît son maître à la voix, & court le dire à sa maîtresse avec un effroi qui se peut mieux penser qu'exprimer. Ha! Mademoiselle, lui dit-elle, tout est perdu! Vôtre mari que vous n'attendiez que dans quatre à cinq jours est à la porte. La Belle fort étonnée ne sçavoit quel parti prendre. De cacher cet homme il n'y avoit pas moyen, car il n'y avoit pour tout que cette seule chambre, & une autre à côté où couchoit la servante, d'où il n'auroit pû sortir sans être vû, parce qu'il ne pouvoit passer que par la grande chambre. De le mettre au grenier avec le soldat, quelle apparence de se mettre à la discretion d'un inconnu qui pouvoit publier ce qu'elle avoit tant d'interêt de cacher. Il n'y avoit pas moyen non plus de le faire décendre en bas, car il n'y avoit pour tout que le degré par où l'on montoit: & d'ailleurs le mari qui frappoit à force de bras ne laissoit pas le tems de déliberer. Ce qu'on trouva de meilleur fut de le faire cacher dans la ruelle, & d'ouvrir une grande armoire, qui étoit tout proche du lit, où elle fit mettre le soupé dans le même état qu'il avoit été servi, ensemble les assiétes, les serviétes, le vin, le fruit, &c. Cela ayant été fait avec beaucoup de diligence, on remet le tapis sur la table, & la Belle s'assied auprés du feu. Cependant le mari qu'on faisoit attendre à la porte, heurte de plus belle, & crie qu'on vienne lui ouvrir. On y va enfin

enfin: il entre, il monte, & trouve sa femme auprés du feu. Elle court incontinent se jetter à son cou. Ha! mon cher ami, lui dit-elle, en l'abordant, que j'ai de joye de vous revoir! Je ne vous attendois pas si-tôt. Mes affaires se sont faites plûtôt que je ne pensois, ma chere amie, répondit-il; & j'avois tant d'envie de vous revoir, que je suis venu à toute bride. J'ai fait aujourd'hui dix-huit lieües, parce que j'étois bien aise d'arriver quelque heure qu'il fût, & que je ne voulois pas coucher à ces méchantes Auberges qui sont sur le chemin. Mais d'où vient un si gros feu dans une pareille saison, lui demanda-t-il? J'ai, mon ami, répondit-elle, une violente douleur de ventre, & j'ai fait faire ce feu pour me chauffer des servietes. Je croi que ce mal m'est venu à cause d'un soldat qui est venu loger ceans ce soir, disant en avoir ordre du Roi. J'ai eu tant de chagrin d'être obligée de recevoir en vôtre absence un homme dans la maison, que je suis bien trompée si ce n'est cela qui m'a donné la colique. Le soldat jugeant alors qu'il étoit tems de paroître, puisqu'on le mettoit en jeu, s'habille au plus vîte & décend, prétant toûjours l'oreille à ce qui se disoit en bas.

Ce n'est pas le tout, ma mie, dit le mari: Je n'ai pas soupé, & je meurs de faim. N'avez-vous rien à me donner? Rien du tout, non ami, répondit-elle. Je ne vous attendois pas comme vous sçavez. Je ne fais point l'ordinaire quand vous n'êtes pas au logis, & je me passe d'une pomme cuite, & ma ser-

vante

vante d'une autre. Mais le moyen, reprit le mari, d'aller se coucher sans souper. Car de l'heure qu'il est, il n'y a rien à aller chercher en Ville. Là-dessus le soldat décend & frape à la porte: On lui ouvre; il vient saluer le mari, & lui fait ses excuses de l'incommodité qu'il a donné à sa femme, qui avoit fait beaucoup de difficulté de le loger. Il lui dit qu'il y étoit venu par ordre du Roi, & de peur qu'il n'en eût quelque ombrage, il lui montra son billet. Cependant, Monsieur, ajoûta-t-il, je ne croi pas que Mademoiselle se plaigne que je lui aye rien dit de désobligeant. Aussi ne m'en plains-je pas, répondit la Belle. Vous n'avez point soupé, Monsieur, reprit le soldat, non plus que moi? Voulez-vous que je vous donne à souper, & à Mademoiselle aussi? Je puis vous régaler comme il faut. Il est impossible, Monsieur de l'heure qu'il est de rien trouver en Ville, répondit le mari. Ne vous mettez point en peine, répliqua le soldat, le soupé sera bien-tôt prêt. Je suis, je croi en liberté, & je puis vous parler à cœur ouvert; car vous me paroissez trop honnête homme, pour m'aller dénoncer à l'Inquisition. Je suis un peu Magicien, & je sçai me faire obéïr des Demons. Vous allez voir que j'ai du crédit en Enfer, ou sans vanité il y a d'aussi bons cuisiniers qu'il y en ait au monde. Sur cela il prend un tison du feu dont il fit un cercle: Ensuite il se mit à jargonner certaines paroles barbares qu'il n'entendoit pas lui-même, & que les autres par consequent n'avoient garde d'entendre.

dre. Aprés plusieurs postures pour donner plus d'air à la Diablerie, il dit tout haut & fort intelligiblement. Je te commande, Barthasibas, de faire apporter tout à l'heure dequoi souper pour Monsieur, pour Mademoiselle, & pour moi, & de faire en sorte que nous soyons bien traitez. Que voulez-vous manger, Monsieur, dit-il au mari? Vous n'avez qu'à demander. Ce qu'il vous plaira, Monsieur, répondit-il, si épouvanté qu'il n'avoit poil qui ne lui dressât. Fais donc apporter, reprit le Soldat, une bonne soupe aux herbes avec un chapon boüilli, un autre rôti, une couple de perdrix, un levraut, & deux becasses; qui étoit justement ce qu'il avoit vû, & qu'il avoit eu le tems de bien examiner. Est-ce assés, Monsieur, dit-il à l'hôte, He! Monsieur, répliqua le pauvre homme tout tremblant, c'est trois fois plus qu'il ne faut. Que voulez-vous faire de tant de viandes? Ho bien, Barthasibas, ajoûta le soldat, fais donc encore venir une douzaine d'aloüetes pour nous dégraisser les dents: Bon vin sur tout, & bien frais, un dessert de grande mine avec des confitures ausquelles rien ne manque. Au reste point de malice, & ne t'avise pas d'aller rien faire qui puisse faire peur à Mademoiselle. Pour cet effet, je veux que tout ce que je te demande se trouve tout prêt dans cette grande armoire que voilà. Monsieur, dit-il à l'hôte, vous n'avez qu'à la faire ouvrir, & je vous donne ma parole que tout ce que je viens de demander y est. La femme sentant bien qu'elle étoit découverte,

couverte, & qu'elle ne gagneroit rien de se mettre en devoir d'empêcher que l'armoire ne fût ouverte, admira en elle-même l'adresse du soldat, & faisant l'officieuse, elle ouvre elle-même, & trouva tout ce qu'il avoit demandé, tout chaud & prêt à manger au grand étonnement du mari, qui croyoit être en l'autre monde. Sa femme ne faisoit pas moins l'étonnée, & avoit sans contredit plus de sujet de l'être effectivement que son mari. Le soldat qui étoit bien aise de faire accroire à ses hôtes qu'il les régaloit, faisant le maître, commande qu'on mette le couvert, & qu'on serve promptement les viandes sans les laisser refroidir. Comme il mouroit de faim, il arracha une cuisse de chapon, & la goba en quatre coups de dents; mangez-en sur ma parole, Monsieur, dit-il à l'hôte; je vous assure qu'il est fort bon. L'hôte qui tremblotoit encore avoit bien de la peine à s'y résoudre, persuadé qu'il y avoit à tout cela de la Diablerie. La Demoiselle qui faisoit la sucrée, lui dit qu'elle n'avoit garde d'en manger. Ne craignez rien, dit le soldat; mangez hardiment & soyez assurée que vous trouverez le tout fort bon. Qu'on donne à laver, dit-il alors, faisant les honneurs de la maison. Allons, Monsieur, Mademoiselle, placez-vous, je vous en prie. Dés qu'ils eurent pris leurs places, il prit la sienne auprés d'eux, goûte à la soupe, la trouve fort bonne, & prie son hôte d'en goûter. Il eut de la peine à s'y resoudre, mais enfin en ayant goûté & l'ayant trouvé bonne, il en fit goûter à sa femme

femme comme par force, qui ne demandoit pas mieux, mais qui étoit bien aise de se faire prier pour couvrir mieux son jeu. Ils furent bien-tôt aguerris, & secondérent si bien le soldat du côté de la mâchoire, que le mari fit l'éloge des viandes & des sauces, & convint que les cuisiniers de l'Enfer étoient aussi habiles gens que ceux de Grenade. Le vin fut trouvé excellent & frais, & le dessert tel qu'on pouvoit le souhaiter.

Aprés avoir soupé le soldat ayant pitié du pauvre Avocat qui mouroit de faim & qui voyoit friper ce qui s'étoit promis de friper lui-même, avec deux témoins de moins, voulut lui donner lieu de sortir de sa niche, ce qui lui faisoit plus de peine que la perte de son soupé. Or ça, Monsieur; dit le soldat à son hôte, plus assûré qu'au commencement, je m'assure que vous conviendrez que je vous ai traité en galant homme: Mais ce n'est pas le tout, je veux vous faire voir celui qui nous a si bien régalez. De grace, non, dit incontinent la Demoiselle, qui trembloit de peur qu'il ne découvrît le mystére. Sentant d'abord ce quelle vouloit dire; n'ayez point de peur, Mademoiselle, lui dit-il; ce n'est pas ce que vous pensez, & je suis trop galant homme pour désobliger les Dames. Le mari s'y opposoit aussi-bien que la femme, mais la raison de l'un étoit bien differente de la raison de l'autre. Comptez, Monsieur. dit-il au mari, pour le rasseurer, que vous ne verrez rien qui puisse vous faire peur. Mademoiselle, dit-il à la femme, faites ouvrir tou-

tes les portes, & même celle de la ruë ; car aprés que je lui aurai commandé de sortir, il casseroit tout s'il trouvoit de la résistance. Mon Dieu, dit-elle à sa servante, ouvrez promptement toutes les portes. Cela n'eut pas plûtôt été fait, que le soldat s'étant levé de dessus sa chaise cria à haute voix, Barthasibas qui nous as si bien traitez, qui nous vois, & qui nous écoutes, sors promptement d'ici par les portes qui sont ouvertes, afin que tu ne rompes rien. Fais-toi voir en passant à la compagnie, non pas sous ta forme ordinaire pour ne pas faire peur à Mademoiselle, car pour Monsieur, je ne croi pas qu'il soit homme à s'épouvanter si aisément. Monsieur, lui dit-il, en quel habit souhaitez-vous de le voir. En tel qu'il vous plaira, répondit l'hôte. Viens donc en habit d'Avocat, dit incontinent le Soldat, qui s'impatientoit de le voir partir. Le pauvre Avocat voyant l'occasion si favorable, enfonce son chapeau de peur d'être connu, traverse la chambre le plus promptement qu'il lui fut possible, & gagne le degré. Le mari en le voyant pensa tomber de son haut, & la Demoiselle pour mieux joüer la Comedie, fit semblant d'être évanoüie de peur. On la deshabilla, on la mit au lit, le mari se coucha auprés d'elle, & le soldat fut reprendre son grabat, mieux disposé au sommeil qu'il n'étoit auparavant. Le mari avoit la tête si pleine de ce qu'il avoit vû, qu'il ne pouvoit songer à autre chose, ni s'empêcher d'en entretenir sa femme, qui ne faisoit pas moins l'étonnée que lui. Le lendemain au

matin

matin le soldat vint prendre congé de son hôte, qui lui fit mille remercimens. Il alla se mettre en lieu d'où le mari ne pouvoit sortir de chés lui qu'il ne le vît. Il n'en fut pas plûtôt dehors, que le soldat y retourna, & souhaita le bon jour à la Belle, qui étoit encore au lit. Elle ne pût le voir sans honte, & voulut se cacher la tête dans les draps. Pourquoi me refusez-vous l'honneur de vous voir, Mademoiselle, lui dit-il? Ai-je fait quelque chose qui vous ait déplu? C'est tout le contraire, Monsieur, répondit-elle; je vous ai tant d'obligation que je n'ose paroître devant vous. Il se dit mille jolies choses de part & d'autre, & le dénoüement fut également agréable au Cavalier & à la Demoiselle qui ne fut pas assés ingrate, pour ne vouloir pas récompenser un service si signalé, persuadée qu'elle ne pouvoit jamais trop faire pour un homme qui avoit tant fait pour elle, & qui meritoit d'être obligé pour le moins aussi bien que l'Avocat. Ces deux aventures furent secrétes, au moins le mari n'en sçût-il jamais rien.

NOUVEAUX CONTES A RIRE

Le Conseiller Cocu & moqué.

UN Prince étant amoureux de la femme d'un Conseiller au Parlement de Paris, prenoit son tems pour aller voir la Belle que le mari fût au Palais. L'ayant un matin vû sortir, il entre aussi tôt & trouve sa Maîtresse au lit. Il se deshabille & se met avec elle. A peine avoient-ils été une bonne demi-heure ensemble, demi-heure qu'ils employérent

de

de leur mieux, que le Conseiller frape à la porte. Un valet qui se trouvoit à portée ouvre tout aussi-tôt. Il entre & enfile d'abord le degré. Une servante le voyant venir courut en avertir sa maîtresse, & lui dit, qu'il étoit prêt à entrer. Les Amans n'ayant pas le tems de déliberer, le Prince prend son parti, & saute tout en chemise dans un cabinet qui n'étoit pas éloigné du lit. D'où vient que vous revenez si-tôt, Monsieur, dit la Conseillere à son mari? J'ai oublié quelques papiers, répondit-il, & je suis venu les chercher. En disant cela il voulut aller à sa table pour chercher ses papiers, & vit un juste au-corps d'écarlate chamarré de passement d'or. Que veut dire cela, Madame; demanda-t-il à sa femme tout étonné. Monsieur, lui dit-elle, aussi-tôt que vous avez été sorti, une femme me l'a apporté pour l'acheter, mais comme ce n'est pas un habit à vôtre usage, je lui ai dit que cela ne m'accommodoit pas; Cependant voyant qu'elle le vouloit donner à bon marché, je le lui ai fait laisser, afin de vous le faire voir. On le fait cinquante Ecus, ce n'est presque que ce qu'on en tireroit, si l'on brûloit le passement; & pour moi je croi que vous pourriez fort bien le mettre à la campagne. Vous avez raison, repartit le Conseiller. Il faut que je l'essaye pour voir s'il me sera propre. Il se deshabille & met ce juste-au-corps qui lui étoit à peu prés bon. A peine l'avoit-il mis que l'horloge vint à sonner. Il demanda quelle heure il étoit, on répondit dit heures. Comment dix heures, s'ecria-t-

il, il faut neceſſairement que je ſois à la ſortie de l'Audience; je n'aurois pas le tems de m'habiller, qu'on me donne ma robe, le juſte-au-corps ne ſe verra pas deſſous. Sa femme voulut l'en empêcher; mais comme il étoit preſſé, il n'écouta pas ſes raiſons, qui auſſi ne furent pas fort bien ſoutenuës de peur qu'il ne ſoupçonnât quelque choſe. Il ſort avec le juſte-au-corps du Prince, qui pour s'en aller, fut obligé de prendre celui de l'Avocat. Comme il avoit à peu prés ſon compte, & qu'il ne ſe ſoucioit guére des ſuites, il s'en va trouver le Roi en cet équipage, & lui conta l'aventure tout du long. On en rit, le Conſeillé fut baloté comme il faut, & pour pouſſer plus loin la Comedie, le Roi envoya dire au Conſeiller, qui étoit encore au Palais, de venir lui parler ſur le champ, à quoi il ne manqua pas, croyant qu'on l'envoyoit querir pour une affaire de la derniere importance. Le Roi le voyant ne pût ſe tenir de rire, & faiſant ſemblant de voir du paſſement d'or au travers de ſa robe, il la leva & lui dit, quel habit portez-vous là? Qui fut étonné ce fut le pauvre Conſeiller. Le Roi lui fit ôter ſa robe. Le Prince qui étoit préſent le voyant à découvert, voilà, Sire, dit-il un habit qui m'appartient, & qui m'a été dérobé. Le Conſeiller plus ſurpris qu'auparavant, regarda le Prince, & reconnut qu'il avoit ſon juſte-au-corps. Aprés qu'on ſe fut diverti de l'aventure aux dépens du pauvre Conſeiller le Roi ordonna que chacun reprendroit ſon habit. Le Conſeiller ſe retira bien perſuadé qu'on

l'avoit logé au signe du Capricorne; Cependant il n'en dit mot à sa femme, parce qu'on l'avoit prié à l'oreille de n'en rien dire sur peine de la bastonnade, qu'il n'aimoit nullment.

Gasconnade.

UN Gascon ayant appellé en Duel un Cavalier, dont il croyoit avoir été offensé s'étant rendu le premier sur le lieu, apperçût un homme d'épée qui se promenoit. Il crût d'abord que c'étoit son homme, mais s'étant approché il reconnut son erreur; & craignant qu'un troisiéme ne nuisît à son dessein, il lui dit fiérement de se retirer. L'autre qui ne s'accommodoit pas de ces airs d'autorité, lui répondit sur le même ton, de sorte que de parole en parole, ils en vinrent aux mains. Sur ces entrefaites celui qui avoit été appellé arrive, & voyant son Gascon en affaire, il lui dit d'un air étonné pourquoi il lui manquoit de parole, & se batoit contre un autre avant que de l'avoir satisfait? Cap de Dis, répondit le Gascon, je m'ennuyois, & je me suis mis à peloter en attendant qu'on joüât partie. Le même Gascon ayant un jour été arrêté & mis en prison : Cap de Dis, dit-il, les Courtisans ont bon tems présentement que le lion est enchaîné.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

D'un Gaſcon qui trouva moyen de faire bonne chere ſans qu'il lui en coûtât rien.

UN Gaſcon voyageant à pied & la bourſe fort mal garnie, arriva affamé à une Auberge de village, comme un homme qui de long-tems n'avoit fait un bon repas. Il avoit bonne envie de ſe régaler, mais n'avoit pas un ſou. On n'a pas plus de honte, dit-il en lui-même, de recevoir un affront pour huit à dix ſous.

sous, que pour trente ou quarante. Puis qu'on ne paye qu'en sortant, fais-toi bien traiter, il n'en coûte pas moins d'adresse pour s'empêcher de payer une petite qu'une grande dette. Il se fait donc donner tout ce qu'il trouva de son goût. Au départ quand il falut compter; ennuyeux quart d'heure, il fit appeller l'hôte, & le ménant adroitement d'une chose à l'autre il lui fit plusieurs questions. Il demanda premiérement qui étoit le Seigneur du village, en quelle Province il étoit, de quel Evêché, de quelle Prevôté, de quel Bailliage? Aprés qu'on eut satisfait à toutes ces questions, il demanda si c'étoit un Pays de coûtume, où si l'on s'y gouvernoit par le droit écrit, s'il en coûtoit beaucoup pour satisfaire la partie civile quand on avoit tué quelqu'un, & qu'on avoit obtenu grace du Prince? On lui donna sur cela l'éclaircissement qu'il souhaitoit. Il demanda à quoi seroit condamné un Gentilhomme qui auroit tué un Huissier? L'hôte répondit qu'il faloit distinguer, & que si l'Huissier avoit femme & enfans, il en coûteroit plus que s'il n'étoit pas marié. Le Gascon qui sçavoit que l'hôte n'étoit pas marié, dit qu'il parloit d'un homme qui n'avoit ni femme ni enfans. Le cabaretier répondit qu'en fait de mort il n'en pouvoit rien dire au juste; mais qu'il avoit vû condamner un homme qui avoit donné un coup d'épée à dix Ecus d'amende, & à pyaer le Chirurgien.

Mais

Mais, dit le Gascon, combien donne-t-on pour un soufflet ? un Ecu, répondit l'hôte. Donnez-m'en donc un, reprit le Gascon, & me rendez mon reste, car je n'ai point d'autre argent à vous donner. Comment, dit l'hôte ? est-ce de cette monnoye que vous prétendez me payer ? Vous me laisserez le manteau, ou vous me payerez ; car là-dessus, je n'entens point de raillerie. Ne me lanternez point, dit le Gascon, car je vous ferois courir comme un liévre. Moi, dit l'hôte ? je vous défie de me faire quitter ma place. Je gage l'écot, répliqua le Gascon, que je vous ferai courir plus vîte que vous ne voudriez. Soit l'écot, répondit l'hôte. Là-dessus le Gascon décampe, & l'hôte à courir aprés pour se faire payer. Le Gascon n'eut pas couru cent pas qu'il s'arrêta tout court. Vous voyez donc bien à préſent que vous avez perdu, & que vous n'éres plus en droit de me rien demander. L'hôte s'en retourna sans argent, & le Gascon continua son chemin, se felicitant d'avoir trouvé un expédient qui lui avoit si bien réüssi.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

D'un Curé qui en faiſant ſon Prône, laiſſa tomber un jeu de Cartes.

UN Curé de village qui aimoit le jeu avec paſſion, paſſa toute une nuit du Samedi au Dimanche, à joüer à la triomphe, avec trois à quatre de ſes Paroiſſiens, qui lui gagnoient ſon argent. L'eſperance de regagner obligea le Curé de continuer le jeu juſques à ce qu'on vint le querir pour aller à l'Egliſe.

se. Comme il étoit Dimanche & le jour de la fête d'un grand Saint, il n'y eut pas moyen de reculer; mais ce fut avec regret qu'il quitta, quoi qu'il fît promettre aux joüeurs de lui donner revanche aprés l'Ofice. De peur que les cartes ne s'égaraſſant, & qu'il n'y eût de la peine à en avoir d'autres, les villages étant ordinairement aſſés mal fournis, il les fourra bien avant dans ſa manche, & s'en alla à l'Egliſe. La Grand'-Meſſe dite, il commence ſon Prône & fait une eſpéce de panegyrique du Saint. En geſticulant, les cartes qu'il avoit dans ſa manche tombérent au milieu de l'Egliſe; dequoi il demeura fort ſurpris & le peuple fort étonné. Cependant comme il étoit ingenieux, il trouva moyen ſur le champ de ſe tirer d'affaires aſſés plaiſamment. Lorſque les cartes étoient tombées, il parloit du zéle & de la chaleur de ſon Saint pour la gloire de Dieu par oppoſition à la négligence avec laquelle les hommes ſervent Dieu, & s'avancent dans ſa connoiſſance. Il paſſa enſuite ſur le peu de ſoin que prenoient les peres & les meres d'inſtruire leurs enfans dans les choſes qui regardent le ſalut; puis s'adreſſant aux Auditeurs. Pour vous faire voir, leur dit-il; combien on a de reproches à ſe faire à cet égard, j'ai apporté ici ces cartes que j'ai jettées comme vous voyez. Il appelle un enfant. Mon enfant, lui dit-il, ramaſſez un peu cette carte. Quelle carte eſt-ce, lui dit-il quand il l'eut ramaſſée? répondez mon enfant. Comment l'appellez-vous? C'eſt un valet de cœur, répondit l'enfant. C'eſt fort bien, mon fils, lui dit-il. Il

en

en appelle un autre, & puis un autre jusqu'à une vingtaine, qui répondirent tous catégoriquement. He bien, Messieurs, reprit-il alors, en apostrophant ses Auditeurs, n'est-ce pas ce que je vous disois? Voilà des enfans qui connoissent toutes les cartes, & qui ne connoissent pas une lettre; peut-être même ne sçavent-ils pas qui est leur Sauveur. Il ouvre le Missel & demande à quelques-uns de ces enfans, quelles lettres sont-ce, mes enfans? Nous ne sçavons, Monsieur le Curé, dirent-ils tous. Qui est vôtre Sauveur, mes enfans, reprit-il? Personne ne peut le dire. N'est-ce pas honteux, Messieurs, ajoûta le Curé, que ces pauvres enfans connoissent toutes les cartes, & ne connoissent pas une lettre? Vous avez grand soin de leur apprendre les choses du monde; pendant que vous negligez de les instruire des premiers élemens de la pieté. Il pousa l'opposition, dit de belles & de bonnes choses sur la matiere, & se tira galamment d'un mauvais pas où un moins habile homme que lui seroit demeuré.

Le Meunier Aſtrologue.

UN Gentilhomme qui paſſoit pour fort bizarre & fort cruel, fit vendre par Decret la terre d'un autre Gentilhomme qui lui devoit une Somme conſidérable. Etant en poſſeſſion de la terre, il apprit que le Curé de la Paroiſſe ſe mêloit de deviner. Toute la Magie du Curé étoit un peu d'Aſtrologie judiciaire dont il étoit fort entêté; & comme Meſſieurs les Aſtrologues rencontrent quelquefois à force de mentir, & que celui-ci n'avoit à faire qu'à de pauvres Payſans, qui ſe laiſſent prendre aiſément à tout ce qui leur paroît extraordinaire, il acquit ſans peine la réputation de ſçavoir bien deviner. Ce nouveau Seigneur qui tout ignorant qu'il étoit ſe moquoit de la ſuperſtition, envoya un matin chercher le Curé, qui n'y alla pas bien volontiers, parce qu'il ſçavoit la bizarrerie & la brutalité du perſonnage; Cependant il falut obéïr. Le Curé ne fut pas plûtôt entré que le Seigneur lui dit: On m'a voulu faire accroire que vous devinez. Je ne me ſuis jamais piqué de cela, Monſieur, répondit le Curé; mais comme j'aime l'Aſtrologie judiciaire & que je m'y attache, je rencontre quelquefois comme les autres par le moyen des aſtres, dont j'étudie les aſpects, les conjonctions & les influences. Le Seigneur qui n'entendoit rien à tout cela, & qui comme on a déja dit étoit fort bruſque & fort ignorant, lui répliqua: Je veux, mon ami,

que

que vous me diſiez quatre choſes, ſinon vous en ſerez quitte pour les étriviéres, & je vous ferai traiter comme un fourbe. Le Curé voulant s'excuſer : Point de raiſons, reprit le Gentilhomme, vous n'avez qu'à choiſir lequel des deux vous aimez le mieux. Je veux ſçavoir premierement où eſt le milieu du monde. 2. ce que je vaux. 3. ce que je penſe. 4. ce que je croi. Le Curé eut beau lui dire qu'il n'y avoit que Dieu qui pût lui dire cela. Point d'excuſes, Monſieur le Curé, repartit le Gentilhomme; il faut faire ce que je demande, ou reconnoître tout à l'heure que vous étes un fourbe & un impoſteur. Le Curé ſçachant à qui il avoit affaire, & voyant que tout ce qu'il pourroit lui dire de plus ne feroit que l'irriter, ſe retrancha à lui demander juſques au lendemain au matin; ce qui lui fut accordé. De retour au Preſbitere, il rencontra le Meunier du village, qui le voyant tout rêveur, lui demanda ce qu'il avoit. Le Cure lui ayant conté ce qui s'étoit paſſé entre lui & le Seigneur : Vous voilà bien embarraſſé, lui dit le Meunier, je ne ſuis pas Aſtrologue, mais je me tirerois fort bien de ces queſtions-là. Si vous voulez me donner demain au matin vôtre ſoutane & vôtre bonnet, je tiendrai vôtre place. Vous l'avez vû au lit, m'avez vous dit : la chambre étoit bien cloſe, il ne vous aura pas remarqué, & comme il ne m'a jamais vû, l'habit le trompera aiſément, & lui fera prendre ſans peine le Meunier pour le Curé. Faute de meilleur expédient le Curé y conſentit

ſentit d'autant plus volontiers qu'il connoiſſoit le Meunier pour un homme de bon ſens & fin.. Le lendemain au matin le Meunier s'étant enharnaché en Curé va trouver le Seigneur, qui ſe levoit. Il lui fit dire par un Laquais, que ſon Curé étoit venu pour obéïr à ſes ordres. Le Laquais le revient prendre & le fait entrer. He bien, Monſieur le Curé, lui dit le Gentilhomme, aurons-nous ſatisfaction ? Oüi ſur ma parole, Monſieur, répond le Meunier préſtrifié. Je veux ſçavoir premiérement, Monſieur le Curé, reprit le Gentilhomme, où eſt le milieu du monde. Non ſeulement je vous le dirai, Monſieur, répondit le Meunier; mais je vous le montrerai ſi vous voulez me ſuivre, & nous n'aurons pas même la peine d'aller bien loin, Allons, dit le Gentilhomme, je vous ſuivrai. Ils ſortent, le Meunier le méne dans une vaſte campagne, & aprés avoir fait ſemblant pendant quelque tems de meſurer la terre avec un bâton, il le planta dans la terre & lui dit; tenez, Monſieur, voilà le mileu du monde. Comment ferez-vous voir cela, lui demanda le Gentilhomme ? Faite-le meſurer, Monſieur, répliqua le Meunier, & s'il s'en manque d'un pouce, je me condamne à perdre la vie. Ho pour celui-là, repartit le Gentilhomme, j'aime mieux vous en croire que de faire meſurer. A l'autre. Combien croyez-vous que je vaux ? Nôtre Sauveur, répondit le Meunier, qui

ſans

ſans vous mépriſer valoit un peu plus que vous n'a été vendu que trente deniers: Ainſi quand je vous mettrai à vingt-neuf vous n'aurez pas ſujet de vous plaindre. C'eſt encore fort bien rencontré, Monſieur le Curé, dit le Gentilhomme. Mais dites-moi préſentement à quoi je penſe. A vôtre profit, Monſieur, repartit le Meunier. Cela peut encore paſſer, dit le Gentilhomme; mais il faut me dire à préſent ce que je croi. Je ferai cela, Monſieur, répondit le Meunier, plus facilement que le reſte. Vous croyez que je ſois vôtre Curé, & je ne ſuis que vôtre Meunier. Le Gentilhomme rit de l'invention, & fut plus traitable à l'avenir.

Le Gentilhomme déſarçonné.

UN Gentilhomme qui venoit de la campagne ſur un cheval ombrageux, ne fut pas plûtôt entré dans le Faux-Bourg Saint Jaques, que ſa bête ayant peur fait un écart, & jette le Gentilhomme. Une Demoiſelle qui vit l'aventure ſe mit à rire. Le Cavalier fâché de la voir rire, lui dit d'un air fâché. Ne vous étonnez pas de cela, Mademoiſelle, mon cheval en fait de même toutes les fois qu'il voit une P. Si cela eſt, Monſieur, répondit la Demoiſelle en riant, je ne vous conſeille pas d'entrer dans la Ville, car aſſurément il vous feroit rompre le cou.

NOUVEAUX CONTES A RIRE

Diſpute d'un mari & d'une femme.

IL y avoit un mari & une femme, tou deux de mauvaiſe affaire, & par conſequen continuellement en guerre ; Cependant l mari étoit le maître, & ſçavoit ſe faire obeï Il ſurvint un jour une diſpute entr'eux où l femme parlant plus haut qu'à l'ordinaire vouloit abſolument l'emporter, & le ma ne le vouloit pas. Soyez averti une fois pou

toute

toutes, lui dit-elle, que je ne veux plus soufrir de vous, & que je veux déformais que tout aille à ma tête. Là-dessus le mari ayant levé la main pour lui donner un soufflet, & & s'étant mise en défense, il prit un gros bâton & le lui jette à la tête, ensuite un plat, une assiete, un chandelier, & generalement tout ce qui lui tomba sous la main. Tout ne passa pas sans l'attraper; car elle fut blessée à la tête en plusieurs endroits, & saignoit comme un bœuf. La femme voyant qu'elle n'étoit pas la plus forte se met à crier: Les voisins accourent, & la voyant toute en sang blamerent fort le mari de maltraiter ainsi sa femme. Messieurs, dit-il, je ne fais que lui obeïr. Nous avons eu une dispute ensemble pour sçavoir qui de nous deux seroit le maître; mais elle l'a emporté, & m'a dit qu'absolument, elle vouloit que tout allât à sa tête. J'ai obeï tout au plus vîte, & lui ai envoyé à la tête tout ce qui s'est trouvé sous ma main. Si quelque chose l'a attrapée plus rudement qu'elle ne vouloit, elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même; car pour moi, je n'ai fait que lui obeïr. Quelque fâchez que fussent les voisins, ils ne pûrent s'empêcher de rire de la saillie de cet homme.

Le mari à femme maigre.

UN certain Guoguenard cauſant un jour avec un de ſes amis, qui lui reprochoit qu'il avoit ſi peu de devotion, que s'il mouroit dans un païs où il ne fût pas connu on ne l'enterreroit jamais en terre ſainte. Pourquoi cela demanda le Guoguenard? Parce que vous ne portez rien ſur vous, répondit l'ami, qui puiſſe faire juger que vous étes Catholique. Je ne vous ai jamais vû ni Heures; ni Chapelet, & de là on pourroit conclure que vous ne priez jamais Dieu. Mauvaiſe conſequence, répondit le rieur; car pour d'Heures il ne m'en faut point, puiſque je ſçai mon Office par cœur: De chapelet il m'en faut encore moins, car j'ai une femme ſi maigre, que ſon épine du dos me ſert toutes les nuits de chapelet. L'invention eſt belle, répondit l'ami, & l'épargne bien imaginé. Mais quand vous étes au bout de ce chapelet, dites-moi, je vous prie, baiſez-vous la médaille?

Le vieillard mourant & ſa femme.

UN homme de ſoixante ans avoit épouſé une jeune femme bien jolie, qui n'en avoit pas plus de dix-huit. Trois ans aprés le mariage le bon-homme tombe dangereuſement malade. Comme il vit qu'il n'y avoit pas moyen d'en revenir, il appella ſa femme & lui dit. Je ſens, ma mie, que mon heure approche, & je n'ai d'autre regret que celui de vous quitter, parce que je vous aime avec une tendreſſe extréme. Vous étes d'un âge à ne pouvoir pas vous paſſer de vous remarier, & je ne ſuis pas aſſez déraiſonnable pour vous en empêcher. Mais j'ai une grace à vous demander, & ſi vous voulez que je meure content, je vous prie de ne me la pas refuſer. Aprés qu'on lui eut promis qu'il ſeroit obeï en tout. Je ne ferai point difficulté de vous dire, continua le vieillard, que j'ai été jaloux d'un tel qui vient ſouvent ici; & que ſi je n'avois pas eu peur de vous chagriner, je lui aurois défendu ma maiſon. Mariez vous quand je ſerai mort à qui bon vous ſemblera, mais promettez-moi maintenant que ce ne ſera point avec cet homme; car je n'apprehende rien tant au monde. Soyez en repos de ce côté-là, mon ami, répondit la femme; car quand je voudrois me marier avec lui je ne pourrois pas, parce que je ſuis déja engagée avec un autre, & le contrat en eſt paſſé. Cela s'appelle ménager le tems.

Réponse naïve d'une femme à son mari.

UNe jeune femme dont le mari étoit allé à la campagne, s'entretenant un jour avec une de ses voisines, qui avoit besoin d'argent, s'apperçût qu'elle portoit vendre de la vaisselle : Mais, voisine, dit la jeune femme, cette vaisselle est encore bonne : Si vous la vendez aux Potiers d'étain, ils ne vous la prendront qu'au poids, & vous en perdrez la façon. Je le sçai bien, ma chere amie, répondit la voisine ; mais j'ai besoin d'argent, je n'ai rien à engager, & voilà tout ce que je puis vendre. La jeune femme qui avoit besoin de vaisselle fut bien aise d'épargner la façon, & l'acheta au poids. Il y avoit entr'autres choses dans les armes gravées sur cette vaisselle un bois de cerf. Le mari de retour, s'étant mis à table jette les yeux sur une de ces nouvelles assiettes qu'on lui avoit servi, & voyant des armes qu'il n'avoit pas accoûtumé de voir. Et depuis quand, ma femme, s'écria-t'il, me faites-vous porter des cornes ? Vous voilà bien malade, répondit-elle. Le hazard n'est pas mauvais, & la façon ne vous en coûte rien.

Aventure

Aventure de deux Pelerins.

DEux pelerins allant s'acquitter d'un vœu qu'ils avoient fait, se trouverent dans un Pays assez désert, & découvrirent sur le soir un Château d'assez grande apparence. Ils y vont, demandent le couvert, & l'obtiennent. On les fit souper, & comme ils étoient las on les envoya coucher. On les mit dans une chambre fort spacieuse & fort exhaussée; ce qui est assez ordinaire aux grandes maisons. Les Laquais peuple natre & malin, voulant se divertir aux dépens des pelerins, avoient fait quatre trous au planché de la chambre d'au dessus de celle des pelerins, & ces trous répondoient precisément aux quatre colonnes de leur petit chalit. Ils avoient fait passer des cordes qu'ils avoient attachées à chaque colonne, & dans la chambre d'en haut ils avoient ajusté quatre poulies, avec lesquelles ils enleverent le lit jusqu'au planché, dès qu'ils crurent les pelerins endormis. Vers la minuit, un de ces pauvres Diables eut envie de pisser. Il se baisse pour prendre le pot de chambre, & ne le trouvant point, il se baisse encore davantage, & se baisse si bien que la tête emportant le reste, il tombe du haut en bas, & fit si grand bruit & un si grand cri, que l'autre s'étant éveillé en sursaut, & entendant plaindre son camarade, se jette du lit en bas; mais il trouva le saut plus vigoureux qu'il n'avoit crû, & se fit fort grand mal. L'un crioit d'un côté, l'autre de

l'autre; mais enfin étant un peu remis, ils se mirent en devoir de regagner leur lit; mais ayant fait plusieurs fois le tour de la chambre sans pouvoir le retrouver, ils furent contraints de passer le reste de la nuit sur la dure. Un peu avant que je jour commençât les Laquais redécendirent le lit tout doucement, & les Pelerins étant éveillez & se voyans si prés de leur lit, qu'ils n'avoient jamais pû retrouver; crurent être enchantez, & partirent de bon matin sans dire adieu à personne, ni sans parler de ce qui leur étoit arrivé.

D'un homme à qui on apprit à prier Dieu.

UN riche Marchand mais des plus avares, prétoit de l'argent sur gages à tous venans. Il ne sçavoit ni lire, ni écrire, mais il avoit la memoire si bonne pour ses affaires, qu'il se souvenoit à merveille des noms de ses creanciers & des sommes qu'il leur prétoit. Par tout ailleurs, pauvre homme s'il en fût jamais, & d'une si malheureuse memoire qu'il n'avoit jamais pû apprendre une ligne par cœur. Etant un jour à Confesse, le Confesseur lui demanda de quelle profession il étoit? Il répond Marchand. Aprés plusieurs autres questions, le bon Pere voulut sçavoir s'il prioit bien Dieu. Il répond que non, & qu'il ne sçavoit ni lire, ni écrire, & qu'il avoit la memoire si malheureuse, qu'il n'avoit jamais pû apprendre aucune priere par cœur; Cependant, ajoûta-t'il, je n'oublie pas le nom d'un

d'un seul de mes creanciers, ni le lieu de leur demeure, ni les sommes qu'ils me doivent; avec cela je n'ai jamais pû apprendre mon *Pater*. He bien, mon fils, lui dit le bon Pere, promettez-moi de préter de l'argent à tous ceux qui vous en demanderont de ma part, & je ferai en sorte que vous sçaurez vôtre *Pater*. Je vous répons au reste de ce que vous leur préterez; ce qu'il lui promit. Le Confesseur envoya plusieurs personnes emprunter de l'argent de ce Marchand, & les instruisit de ce qu'elles avoient à dire. Au bout de quelque tems le Marchand revint à Confesse. He bien, lui dit le Confesseur, avez vous prété de l'argent à ceux que je vous ai envoyez? Oüi, mon Pere, répondit-il. Avez-vous bien retenu leurs noms & leur demeure, reprit le bon Pere? Si bien, mon Pere, repartit le Marchand, que je vous les nommerai par ordre. Premierement, j'ai prété tant à *Pater noster*, qui est de la ville de *Qui es in cœlis*; tant à *Sanctificetur*, qui est de *Nomen tuum*; tant à un troisiéme, qui s'appelle *Adveniat*, de *Regnum tuum*; & ainsi du reste jusques à la fin de cette Divine Priere. C'est fort bien, mon fils; lui dit le Confesseur, vous m'avez tenu parole; aussi sçavez-vous vôtre *Pater noster*. J'ai connu une jeune fille, qui aimoit fort à chanter, & qui apprenoit autant de chansons qu'elle en entendoit chanter, sans jamais avoir pû apprendre son *Pater*, que quand on le lui eût mis en Musique pour le chanter comme une chanson. On lui apprit de la même maniere son

Ave,

Ave, ſon *Credo*, & ſon *Confiteor*.

Plaiſante Réponſe faite à Henri IV. Roi de France.

COmme ce Prince avoit de fort belles ſaillies, auſſi aimoit-il beaucoup les gens qui avoient l'eſprit vif & prompt. On lui parla un jour d'un petit homme, qui avoit des reparties charmantes. On lui en dit tant de bien, qu'il eut envie de le voir, & commanda qu'on l'allât chercher. Le Roi étoit à table quand il arriva. Il n'eut pas plûtôt été annoncé, qu'on le fit entrer. Le Roi l'ayant fait approcher vis-à-vis de lui, pour le mieux conſiderer. Comment vous appellez-vous, mon ami, lui demanda le Roi? Je m'appelle Gaillard, Sire, répondit le petit homme. Gaillard, reprit le Roi. Voilà un joli nom. Quelle difference y a-t'il, reprit le Roi, entre Gaillard & paillard? Elle n'eſt pas grande, Sire, repartit le petit homme. Je n'y vois que la table entre deux.

Il y a certains maux Domeſtiques qui ne peuvent pas ſe dire.

UN homme avoit épouſé une jeune & fort jolie femme, avec laquelle il étoit neanmoins continuellement en diſpute, & quoique les parens & amis euſſent fait tous leurs efforts, pour tâcher de les mettre bien enſemble, il n'y avoit pas eu moyen d'y reüſſir, le mari perſiſtant toûjours à dire qu'il vouloit ſe démarier. Il fait enfin appeller ſa femme devant l'Official, qui la voyant bien faite, lui dit: Mais, mon ami, pour quelle raiſon voulez-vous vous démarier. Je n'ai rien à vous dire, Monſieur, répondit le mari, ſinon qu'il me ſeroit impoſſible de vivre avec elle, & que j'aimerois mieux être aux galeres pour toute ma vie. Mais encore reprit l'Official, dequoi vous plaignez-vous? N'eſt-elle pas ſage? Je croi qu'oüi, Monſieur, dit le mari. N'eſt-elle pas belle? Oüi, Monſieur. N'eſt-elle pas de bonne famille, & bien apparentée. N'eſt-elle pas aſſez riche pour vous? Je ne me plains pas de cela, Monſieur, répondit le mari; mais en deux mots quelque choſe que vous puiſſiez me dire, je ne demeurerai jamais avec elle. Mais aprés tout, répliqua l'Official, ſi vous n'avez pas d'autre raiſon à me dire, comment voulez-vous que je vous démarie, puis que vous convenez de tout ce que je vous dis? Le mari

mari montrant alors ſon pied à l'Official, lui dit : Ce ſoulié n'eſt-il pas beau, Monſieur? Oüi, dit l'Official, qui voyoit qu'il étoit tout neuf. N'eſt-il pas bien fait? fort bien. N'eſt-il pas de bon cuir? Je croi qu'oüi. Avec tout cela, Monſieur, ajoûta le mari, j'en veux avoir un autre, & ne me ſervir jamais de celui-ci, car il me bleſſe & vous ne le voyez pas.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

D'un Prêtre qui sauve sa Maîtresse sur ses épaules.

LE Curé d'une Paroisse d'une Ville de Normandie, aimoit une jeune fille de ses voisines & en étoit aimé. Etant une nuit avec elle, la mere de la fille les ayant surpris, appella ses voisins à son secours. Le Curé qui passoit pour honnête homme, & qui étoit bien aise de conserver cette réputation, voulut

lut se sauver ; mais la Belle le retint, & lui dit, qu'absolument elle ne demeureroit pas seule avec sa mere, & qu'elle aimoit mieux s'en aller avec lui. Il y consentit, & résolut de la mener chez lui où il étoit seul. Etant donc sorti sur la minuit, il rencontre la Patroüille. Le Curé bien embarrassé de sa contenance, ne sçait quel parti prendre. De reculer, il n'y avoit pas d'apparence, car il étoit si proche, qu'il ne doutoit pas qu'on ne le poursuivît : De demeurer là, on voudroit sçavoir qui étoit la fille, où il l'avoit prise, ce qu'il en vouloit faire ; ce qui seroit fort scandaleux, attendu l'heure indue. Comme l'amour est ingenieux, & qu'il sçait plus d'un bon tour, il s'avisa tout à coup d'un expedient, qui lui reüssit. Il charge cette fille sur ses épaules, & la tenant par les bras, passe brusquement au travers de la Patroüille. On crie tout haut qui va là ? Le Curé, répond hardiment, passez, Messieurs, passez : C'est un pestiferé que je porte à l'hôtel-Dieu. Alors tout le monde s'écarte, passe coquin, lui dit-on, en se bouchant le nez, passe vîte. Lui qui étoit plus pressé qu'eux, passa le plus diligemment qu'il put, & alla heureusement se décharger de son paquet.

Dispute d'un François & d'un Espagnol.

UN François & un Espagnol étant un jour en dispute sur les prerogatives de leur nation, l'Espagnol ne trouvant pas son compte à plusieurs choses, crût avoir plus d'avantage sur la Religion. A-t'on en France pour Dieu, dit l'Espagnol, la dévotion & le respect qu'on a pour lui en Espagne? Du tems que j'étois en France, j'avois honte qu'on fît si peu d'honneur au Saint Sacrement. Quand on le porte en France aux malades, cela se fait le plus souvent par un simple Prêtre avec un petit Clerc & une clochete sans autre suite. C'est tout autre chose en Espagne, où le Saint Sacrement ne paroît pas plûtôt en ruë, qu'il est accompagné avec pompe par un grand nombre de gens. Toûjours avec quantité de flambeaux, & jamais sans quatre à cinq personnes à sa suite tout au moins. Quelque pressez que soient ceux qui le rencontrent, ils quittent tout pour l'accompagner, & le Roi même & les Grands d'Espagne se font honneur quand ils s'y trouvent, de porter le Dais. Ce que vous dites est vrai, répondit le François; mais sçavez-vous bien la raison de cette difference? Dieu sçait qu'il est en France avec ses anciens amis: il se fie en eux, & ne se soucie pas de se faire accompagner: Mais il y a tant de Juifs en Espagne, qu'il seroit à craindre qu'on n'y crucifiât encore le Sauveur, s'il n'étoit pas accompagné. Quoi, dit l'Espagnol? voudriez-vous vous comparer à nous

pour

pour le fait de la Religion ? Ne ſçait-on pas qu'il y a eu en Eſpagne plus de Saints Canoniſez que je n'ai de poils à la barbe ? Nous en avons plus en France, répondit le François, que je n'ai de poils à la barbe & à la tête, & pour vous en convaincre, voulez-vous qu'à chaque Saint de nôtre Patron que je vous nommerai, je vous arrache un poil de la barbe, & vous m'en ferez autant à chaque Saint Eſpagnol que vous me nommerez. Soit dit l'Eſpagnol; vous aurez bientôt la barbe chauve. Le François commence, & arrachant un poil à l'Eſpagnol il dit, Saint Denys. L'Eſpagnol en faiſant autant au François dit, Saint Ignace; Saint Martin, repartit le François; Saint Xavier, dit l'Eſpagnol. Aprés avoir nommé de part & d'autre une Kirielle de Saints, & avoir arraché autant de poils : Saint Côme, Saint Damien, reprit l'Eſpagnol, en arrachant deux poils au François, qui chagrin de la douleur qu'il avoit ſentie, prit pour ſe venger tout un côté de mouſtache à l'Eſpagnol, & ſans faire à deux fois l'arrache & dit, les onze mille vierges.

Secret pour d'une méchante femme en faire une bonne.

UN homme ayant une femme qui avoit le Diable au corps, un de ses amis lui conseilla de la mettre à la raison, & pour cet effet de la bâtonner tant qu'il en fût las. L'occasion ne lui en manqua pas, & le mari étant entré avec un bon gros bâton, commence à la relancer. La femme se jette à lui, & le voulut prendre aux cheveux; mais il lui donna un si grand coup sur le bras, qu'il le lui rompit. D'un second coup il la blessa si fort à la tête, qu'elle en tomba évanoüie. Cela fait, il sort de chez lui & la laisse là. Les Domestiques la voyant toute en sang, vont querir le Chirurgien, qui la pensa & la fit mettre au lit. Elle fut long-temps malade de son bras & de sa tête, qui étoit cassée & qu'il falut trepaner. Dans les grandes douleurs qu'elle sentoit, sa consolation étoit de voir qu'il en coûteroit cher à son mari, & que cela l'obligeroit de la traiter à l'avenir avec moins de violence. Aprés qu'elle fut guerie, le mari envoya querir le Chirurgien en sa présence. On chicana pour le payement, & le mari se plaignoit qu'on lui demandoit trop, dequoi la femme étoit ravie. On convint enfin à cent francs. Pendant que le mari monta à son cabinet pour prendre de l'argent, la femme qui étoit demeurée avec le Chirurgien, le gronda d'avoir demandé si peu, témoignant d'être bien aise que cette folie coûtât

si cher à son mari, & espérant que cela l'empêcheroit d'y revenir : Mais elle fut bien surprise, lors que son mari étant décendu, dit au Chirurgien: Voilà, Monsieur, cent francs que je vous donne pour avoir pensé ma femme, & en voilà cent autres pour la premiere fois que je la régalerai de la même façon, Ce qui arrivera dès qu'elle m'en donnera occasion.

Jugement du Duc d'Offonne contre des Moines.

IL y avoit autrefois à Naples un Banquier qui passoit pour avoir cent mille écus de bien, & qui étoit fort attaché aux Jesuites. Le Banquier avoit un fils unique qu'il laissa fort jeune. Il fit son testament & donna tous ses biens aux bons Peres, à condition qu'ils prieroient Dieu pour son ame, & qu'ils recevroient son fils Novice, qu'il destinoit à passer sa vie parmi eux. Et en cas que le fils étant en âge, ne s'accommodât point de la vie Religieuse, & ne voulût pas faire profession, les Moines seroient obligez de lui donner de ses biens ce qu'ils voudroient pour le soûtenir dans le monde. Le pere meurt, les Moines se mettent en possession de tout le bien, & donnent l'habit de Novice à leur pupille, qui ne sçavoit ce qu'il faisoit. Quand il fut dans un âge plus avancé, les Moines le presserent de faire profession ; mais il leur témoignoit n'en avoir guere d'envie. Ses parens le venoient voir, accompagnez de plusieurs jeunes

jeunes gens de la Ville qui le connoiſſoient; & comme les uns & les autres lui remontroient qu'il ſe faiſoit tort de demeurer enfermé dans un Convent, en un âge où le bien qu'il avoit, pouvoit le mettre en état de faire figure dans le monde. Cela lui mit tellement le cœur au ventre, qu'il dit aux Moines qu'il ne ſeroit jamais Religieux, & que Dieu ne lui ayant donné aucune inclination pour ce genre de vie, il les prioit de le laiſſer ſortir. Comme on n'étoit pas en droit de lui refuſer cela, on lui fit faire un habit de Cavalier, & on le mit dehors. Quelques jours aprés le jeune homme alla trouver le Prieur, & lui demanda quelle raiſon on vouloit lui faire des biens que ſon pere avoit laiſſé à la Communauté. Le Prieur répondit, qu'il falloit aſſembler le Chapitre, & qu'on réſoudroit ce qu'il y avoit à faire là-deſſus. Le jeune homme s'en retourna avec cette réponſe, & revint quelques jours aprés. Le Prieur lui dit, que la maiſon étoit pauvre, & que ne s'attendant point à rendre cet argent, on l'avoit employé à des œuvres pieuſes. Que cependant la Societé étoit ſi obligée à ſon pere, & avoit tant de véneration pour ſa memoire, qu'elle avoit réſolu de faire un effort, & de lui donner dix mille Ducats, afin de pouvoir ſoûtenir le rang que ſes parens tenoient. Le jeune homme qui ſe trouvoit bien éloigné de ſon compte, & qui eſperoit du moins la moitié, c'eſt-à-dire, cinquante mille Ducats, répliqua, que cela ne l'accommodoit pas. Le bon Pere repartit avec des paro-

les de soye, que la Societé faisoit plus qu'elle ne pouvoit, & même plus qu'elle n'étoit obligée, suivant le testament du pere, qui ne la chargeoit de lui donner que ce qu'elle voudroit sans rien specifier. Quelque chose qu'on pût lui dire, il se plaignit & appella en justice la Societé. L'affaire fit tant de bruit, que le Duc d'Ossone Vice-Roi en ayant entendu parler, voulut accommoder les parties. La cause fut plaidée devant lui: Chacun fit valoir ses raisons du mieux qu'il pût; & aprés avoir entendu les uns & les autres, le Vice-Roi demanda au jeune homme s'il vouloit contester le testament de son pere? Non, Monseigneur, répondit le jeune homme; mais je suplie vôtre Excellence de l'expliquer plus favorablement pour moi selon sa prudence ordinaire; car si l'explication de ces bons Peres a lieu, il me restera bien peu de chose d'un bien trés-considérable. J'ordonne, dit alors le Duc, que le testament du pere sera executé; & puisqu'il porte que des cent mille Ducats qu'il légue aux Peres, ils donneront à son fils ce qu'ils voudront, ils lui donneront les quatre-vingt dix mille Ducats qu'ils veulent pour eux, & les autres dix mille leur resteront. Le jeune homme bien joyeux, remercia son Excellence, & les bons Peres bien honteux, se retirerent mal satisfaits d'un jugement si équitable.

Le Rotiſſeur Filouté.

UN Gaillard ayant envie de faire bonne chere à peu de frais, & de régaler ſes camarades, s'en alla avec un Crocheteur chez un Rotiſſeur de la valée de miſere, auquel il dit qu'il ſe marioit le lendemain, & qu'il avoit beſoin de grande quantité de viandes pour le régal de la noce. Il fait marché de tout ce qu'il trouva, & le fit emporter par le Crocheteur. Mon oncle, dit-il au Rotiſſeur, qui eſt un Curé de cette Ville, fait les frais de mes noces, ainſi je vous prie d'envoyer quelqu'un de vos gens avec moi pour recevoir vôtre argent. Il s'en va donc avec un des garçons du Rotiſſeur, qu'il fit promener longtems par les ruës de Paris. Comme il furent devant Saint Jaques de la Boucherie: mon oncle eſt ici, dit le Filou au garçon, entrons-y; & vous, Crocheteur, attendez-nous là. Le prémier Prêtre qu'il vit diſant la Meſſe, il dit au garçon du Rotiſſeur, voila, mon oncle; attendons qu'il ait dit la Meſſe. La Meſſe étant achevée, le Filou dit, qu'il alloit parler à ſon oncle. Il s'approcha du Prêtre qu'il n'avoit peut-être jamais vû, & lui dit à l'oreille: Voici, Monſieur le Curé, un jeune garçon que je vous ameine: Il a perdu l'eſprit; mais ſa folie eſt ſinguliere. Il s'imagine que tout le monde lui doit de l'argent, & en demande à tous ceux qu'il rencontre: On m'a conſeillé de faire dire un Evangile ſur lui, & je vous prie, Monſieur, de me faire

ce plaisir. Fort volontiers, répondit le Curé; & là-dessus le Filou lui dit tout haut, je vous prie, Monsieur, de l'expedier au plus vîte. Tout à l'heure, répondit le Curé. Le valet du Rotisseur qui entendoit cela, crût qu'il alloit recevoir son argent, & laissa sortir le drôle, qui décampe au plus vîte avec son Crocheteur. Le Prêtre ayant achevé son Oraison, s'approche du garçon, & lui dit de se mettre à genoux. Il n'est pas necessaire, Monsieur, répondit-il, de se mettre à genoux pour recevoir de l'argent; je puis bien le recevoir debout. Le Prêtre regardant cela comme un effet de la folie, commence à le sermoner, & lui dit qu'il faloit éloigner ces sortes de folies de son esprit; mais lui qui ne se payoit point de Morale, demandoit son argent de moment à autre. Ils furent assez longtems à se chicaner là-dessus, tant qu'enfin le Curé voyant que ce garçon parloit de bon sens, commença à se défier qu'il n'y eût de la friponnerie, & lui demanda quel argent il lui devoit. Celui, répondit le garçon, que votre neveu doit pour des viandes qu'il a pris chez mon maître pour le festin de ses nôces, & qu'il dit que vous devez payer. Le Curé l'eut bien-tôt détrompé, & lui fit si bien voir son erreur, qu'il courut incontinent chercher son homme, qui étoit déja bien loin avec son Crocheteur.

D'un Cordelier prêchant à des voleurs.

UNe troupe de cinq ou six voleurs rencontrerent un jour un Cordelier, qui n'ayant rien à perdre ne se soucioit guere d'eux. Où allez-vous, mon Reverend Pere, lui demanderent-ils ? Je vais prêcher, Messieurs, répondit le Cordelier, à un village qui n'est pas éloigné d'ici. Mon pere, reprit l'un d'eux, puis qu'il n'y a rien à faire avec vous, il faut que vous nous donniez un plat de vôtre métier, & que vous fassiez tout à l'heure un Sermon à nôtre loüange. Trés-volontiers, Messieurs, répondit le Cordelier, qui vit bien qu'il falloit passer par là. Je ne sçaurois, Messieurs, commença le Cordelier, faire plus avantageusement vôtre éloge, que de vous comparer à Nôtre Seigneur Jesus-Christ, du tems qu'il étoit au monde. Il y souffroit beaucoup, aussi faites-vous: Il fuyoit çà & là, & vous fuyez aussi : Il étoit accompagné de ses Disciples, & vous ne marchez qu'en troupes: Il fréquentoit les Scribes & les Pharisiens, vous fréquentez des gens qui ne valent pas mieux : Il étoit souvent exposé à toutes les injures du tems, il en est de même de vous : Il ne portoit ni or ni argent, je croi que vous n'en portez guere non plus: Il jeûnoit, c'est ce qui vous arrive souvent. Il fut tenté du Diable, vous l'êtes continuellement: Il fut transporté sur une haute montagne, le Diable vous met en sentinelle sur les lieux élevez pour épier les passans. Il eut faim & soif,

c'eſt ce que vous avez ſouvent : Il étoit l'objet du mépris & de la haine du monde, vous êtes tout cela : Les Juifs l'épioient pour le prendre, le Prevôt & les Archers en font de même de vous : Judas le trahit, vous ſerez trahis par quelqu'un de vos camarades : Il fut pris, lié, & garroté, auſſi ſerez-vous : Il répondit devant Caïphe & Herode, vous répondrez devant vos Juges : Il fut foüeté, vous le ſerez. & peut-être l'avez-vous déja été : Il fut pendu, cela ne peut vous manquer : Il décendit aux Enfers, vous y décendrez, mais vous n'en remonterez pas, & vous demeurerez éternellement avec les Diables, condamnez que vous ſerez par le Pere, le fils, & le Saint Eſprit. Ainſi ſoit-il. Les voleurs furent ſi contens de ce Sermon, qu'ils n'eurent pas le mot à dire, & laiſſerent tranquillement retirer le Cordelier.

Les Galeriens.

UN grand Prince étant un jour dans une Ville maritime, eut envie de viſiter les Galeres. Il ne fut pas plûtôt ſur la Capitane, qu'un Forçat vint ſe jetter à ſes pieds. Monſeigneur, lui dit-il, ayez pitié de moi, & me délivrez de la derniere miſere. Pourquoi t'a t'on mis ici, lui demanda le Prince ? Je n'ai jamais fait aucun mal, Monſeigneur, répondit le Forçat ; & un de mes ennemis qui a pratiqué des faux témoins contre moi, ma

fait

fait mettre ici. Un autre lui étant venu faire le même compliment, il lui demanda pareillement quel crime il avoit fait? Je n'en ai jamais fait de ma vie, répondit le Forçat: Mes parens m'en ont suppoſé pour jouïr de mon bien impunément, & ont eu assez de credit pour me faire mettre ici. Plusieurs autres lui dirent la même choſe, & tous proteſterent de leur innocence. Le Prince jettant les yeux sur un grand drôle de bonne mine; Et toi, lui dit-il, d'où vient que tu es ici? J'y suis pour mes crimes, Monſeigneur, répondit-il. J'en ai fait de grands, & je trouve qu'on m'a traité bien doucement de ne m'avoir pas fait pendre, aprés l'avoir si bien mérité. Le Prince appella le Capitaine de la Galere, & lui dit: Faites promptement sortir d'ici ce scelerat, car s'il y demeuroit plus long-tems, il corromproit infailliblement ces honnêtes gens ici. Cela fait voir que le meilleur eſt de dire toûjours la verité.

D'un voleur qu'on alloit pendre.

ON alloit un jour pendre un voleur, & comme il fut queſtion de lui prononcer ſa Sentence, le Bourreau lui mit la corde au cou, & lui diſant suivant l'ordinaire, le Roi vous saluë. Comment, dit le criminel? me connoît-il le bon Sire? Je le remercie de bon cœur. Comme on lui ôta son chapeau: Ne me découvrez pas je vous prie, dit-il,

il, car je suis fort catarreux & sujet à la migraine. Mais lui ayant dit qu'il falloit songer à autre chose & se résoudre, on le fit monter sur le Tombereau: & comme il vit qu'on alloit détourner au coin d'une certaine ruë: Je vous prie, dit-il, ne passons pas par là: Je dois de l'argent dans cette ruë, & je craindrois qu'on ne me fît mettre la main au colet. Etant sur l'échelle, & tout prêt à être jetté, il demanda un verre de vin: Comme il voulut le boire, il vit de l'écume; & dit au Bourreau: Otez cela, je vous prie, car j'ai entendu dire que cela donne la gravelle. Quand il eut beu, il laissa tomber le verre, & s'étant souvent baissé pour regarder en bas, le Bourreau lui demanda pourquoi il se baissoit? Pour voir, répondit-il, si le verre est cassé. Oüi, oüi, il est cassé, dit le Bourreau. Là-dessus le scelerat se mit à rire: Il m'arrivera donc aujourd'hui quelque malheur, car je n'ai jamais cassé de verre qu'il ne m'en soit arrivé. Il pouvoit dire cela à coup sûr.

D'une Servante qui mangea deux perdrix.

UN Bourgeois de Paris dont la femme étoit morte, avoit une servante assez jolie, qui lui en servoit, & ne laissoit pas chemin faisant de faire plaisir à d'autres, & sur tout à un Procureur au Châtelet, qui venoit souvent chez son maître. Le Bourgeois ayant eu un present de deux perdrix, & ne voulant pas les manger

manger seul invita le Procureur, & donna ordre à sa servante d'apprêter ces perdrix, parce, lui dit-il, que j'ai prié un tel Procureur à dîner. Comme elles furent cuites, la servante voyant que son Maître ni le Procureur ne paroissoient point, & qu'elle avoit entendu dire qu'une perdrix étoit un friand morceau, elle résolut d'en goûter. Elle commence par enlever une cuisse, & puis l'autre. Elle les trouva si bonnes, que prenant le reste piece à piece elle goba les deux oiseaux. Son embarras fut aprés les avoir mangées, de trouver quelque expedient pour se tirer d'affaire. Là-dessus elle entend fraper à la porte, elle va ouvrir, & trouva que c'étoit le Procureur. Que venez-vous faire ici, lui dit-elle d'abord? Mon maître a sçû ce qui s'est passé entre nous, & est en si grosse colere qu'il jure qu'il veut vous couper les oreilles. Il vous a prié à dîner pour vous attraper; mais croyez m'en, retirez-vous au plus vîte. Je suis bien aise d'avoir pû vous en avertir à tems. Le Procureur prenant cela pour argent comptant, & n'étant point embarrassé de ses oreilles, décampe sans se le faire dire deux fois. Le Bourgeois arriva comme il sortoit. Où allez-vous, Compere, lui dit-il? Je suis à vous tout à l'heure, répond le Procureur. Le Bourgeois croyant qu'il alloit à des affaires qu'il ne pouvoit remettre, entre dans la cuisine, & ne voyant point de perdrix, demande à sa servante dequoi elles étoient devenuës? La plaisante question, répondit-elle? Le Procureur sort d'ici,

d'ici, & les emporte. Il m'a dit que vous aviez changé de dessein, qu'elles devoient se manger chez lui, & qu'il avoit ordre de venir les prendre. Le Bourgeois qui s'étoit déja muni d'un grand coûteau pour défaire les perdrix, revint à la porte en afilant son couteau, & voyant le Procureur de loin, il lui cria! He Compere, n'emportez pas tout; l'une ou l'autre, je vous prie. Le Procureur qui croyoit qu'il parloit de ses oreilles doubloit le pas. Non, Morbleu, disoit-il chemin faisant, tu n'ás que faire de rire: Tu n'en auras pas une, & j'ai besoin des deux.

D'un homme qui avoit envie de bâtir un moulin.

UN homme ayant du bien à la campagne, eut envie de bâtir un moulin, mais il ne sçavoit s'il devoit faire bâtir un moulin à eau; car il avoit un petit ruisseau, ou un moulin à vent. Il en raisonnoit un jour avec un de ses amis, & disoit si je fais un moulin à eau, mon ruisseau est petit, il sera souvent à sec, & mon moulin ne fera rien, me coûtera beaucoup & me produira peu. Si je fais faire un moulin à vent, & qu'il ne vente point, dequoi me servira-t'il? Si d'un autre côté il arrive un vent de tempête qui emporte mon moulin; ce qui peut fort bien arriver, voila toute la dépense que j'ai faite perduë. Vous voila bien embarrassé, lui dit l'ami. Voulez-

vous

vous vous mettre à couvert de tous ces inconveniens? faites bâtir vôtre moulin au derriere de vôtre femme. Il ne ſçauroit manquer d'aller en cet endroit; car quand il n'aura pas de vent, il aura de l'eau.

NOU-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

D'un Cordelier & d'un Jacobin.

UN Cordelier allant prêcher le carême fut obligé de coucher à une petite Ville sur sa route. Comme il n'y avoit point de Cordeliers, & qu'il ne connoissoit personne, il falut aller à l'Auberge, où le hazard fit trouver un Jacobin. Comme les voyageurs se questionnent, il se trouva qu'ils alloient du même côté. Ils soupent ensemble, & couchent

chent en même chambre. Il plut toute la nuit à verſe, & la pluye ayant un peu diſcontinué vers le matin, il fut queſtion de partir. Mais il falloit payer auparavant. Le Cordelier croyoit en être quitte pour un Dieu vous le rende; mais comme l'hôte étoit Huguenot, & qu'il ne voulut point ſe payer d'un *Retribuat Dominus*, il falloit ou payer, ou laiſſer des gages. Le Jacobin ayant payé ſon écot, le Cordelier le pria de lui préter de l'argent pour payer le ſien, promettant de le lui rendre ſur ce qui lui reviendroit de ſa quête; mais le Jacobin répondit, qu'il n'en avoit juſtement que ce qu'il lui en falloit, & qu'il ne ſçauroit lui en donner ſi peu qu'il n'en manquât. Bref il falut que le Cordelier laiſſât ſes livres en gage, bien fâché d'être obligé d'en venir là, & réſolu de ſe venger du Jacobin dès que l'occaſion s'en préſenteroit; ce qui ne tarda pas d'arriver. Comme il avoit beaucoup plu, les chemins étoient ſi mauvais, qu'on avoit de la peine à s'en tirer. Mais ce fut bien autre choſe quand ils furent venus à un chemin creux, par où il falloit neceſſairement paſſer. Il y avoit dans les endroits les plus élevez plus d'un bon pied d'eau, & il y avoit bien plus de cinq cens pas à traverſer. Le Cordelier ne s'en mit pas beaucoup en peine; mais prenant ſes ſandales à la main & trouſſant ſa robe, il ſe mit en état de paſſer. Le Jacobin qui étoit bien chauſſé, & qui comme le chat ne ſe ſoucioit pas de moüiller la pate, étoit bien embarraſſé de ſa figure. Que me donnerez-vous, lui dit le Cordelier, qui

vit

vit son embarras, & je vous passerai sur mes épaules? Frere, répondit le Jacobin, si vous me rendez ce service, je vous promets de retirer vos livres, & de vous défrayer à la premiere Auberge. Le Cordelier l'ayant fait obliger par serment, le prend sur ses épaules, & se met à passer. Comme ils furent au milieu, le Cordelier lui dit. Mais, Frere, avez-vous de l'argent pour me tenir parole? Oüi, oüi, j'en ai, répondit le Jacobin, ne craignez rien, & en disant cela, il fait sonner sa poche. Le Cordelier le jette sans marchander au beau milieu de l'eau, & lui dit; vous me faites, Frere, contrevenir à ma régle, qui est, comme vous sçavez, de ne porter point d'argent; & en disant cela il passe, gagne chemin, & laissa le Jacobin dans l'eau, qui fut du tems à se sécher.

Un Normand pendu pour un licou.

DEux bas Normans s'étant un jour rencontrez & saluez, il y en eut un qui demanda à l'autre, qu'as-tu, Compere, je te trouve bien triste? Je le suis, il est vrai, répondit-il, & j'en ai bien le sujet. J'ai fait une perte considerable. Le plus honnête homme de nôtre village & mon meilleur ami, a été pendu depuis deux jours. Et qu'avoit-il fait demanda l'autre? Une chose que nous aurions fait tout comme lui, répliqua-t'il. Il avoit rencontré un licou en son chemin, & l'avoit ramassé. Comment, dit l'autre, pendu pour avoir pris un licou! Voila quelque chose de terrible.

terrible. Il eſt vrai, répliqua le camarade; mais il faut te dire auſſi qu'il y avoit un cheval au bout, & que ſur le cheval il y avoit des papiers où étoit l'argent du Roi.

Un Eſpagnol & un Gaſcon en diſpute pour une perdrix.

UN Eſpagnol & un Gaſcon ſe rencontrerent en France dans la même Auberge, & demandant tous deux à ſouper, l'hôteſſe leur dit qu'elle avoit un bon morceau de mouton & une perdrix. Chacun vouloit avoir la perdrix qui étoit rôtie & prête à manger. Comme ils étoient ſur le point de ſe quereller, l'hôteſſe pour les accorder leur dit, qu'elle n'avoit que cette perdrix, & qu'à moins que de vouloir la manger enſemble, il n'y avoit pas moyen de les contenter: Mais croyez-m'en, ajoûta-t'elle, paſſez-vous en pour ce ſoir, & demain au matin celui qui aura fait le plus beau ſonge la mangera: En attendant, je vais vous donner un bon morceau de mouton & une copieuſe ſalade, qui ſuffiront pour vôtre ſouper. Ils acceptent le parti, ſoupent & vont ſe coucher. Cependant le Gaſcon ayant l'œil par tout, remarqua où l'on mit la perdrix, ſe leva la nuit, & la mangea. L'Eſpagnol paſſa la nuit à rêver pour enfanter un beau ſonge pour le lendemain. Quand ils furent levez, l'Eſpagnol vint dire à l'hôteſſe qu'il avoit fait un magnifique ſonge, & qu'il avoit vû les Cieux ouverts, que les Anges l'avoient reçû avec une

harmonie raviſſante, & l'avoient enlevé au Ciel, où il s'étoit trouvé tout environné de gloire. Vous ne pouvez pas, dit-il au Gaſcon, avoir rien ſongé de plus beau. Je vous ai bien vû aller en Paradis, répondit le Gaſcon, & comme j'ai crû que vous n'en réviendriez point, j'ai mangé la perdrix à bon compte.

De deux Gaſcons.

PUiſque nous en ſommes ſur les Gaſcons il ne ſera pas mal à propos de parler de deux Bourdelais, qui firent réſolution de voyager enſemble, & de tâcher de faire fortune aux dépens d'autrui. Ils vinrent à Paris, où faiſant le métier de Filoux, ils furent un jour pris au Palais. Un d'eux s'étant trouvé ſaiſi d'une bourſe fraîchement coupée, & ayant la mine d'en avoir fait d'autres, on les dépoüilla tous deux pour voir s'ils n'étoient point Officiers de ſa Majeſte, c'eſt-à-dire, marquez à ſes Armes. Un de ces bons Meſſieurs s'étant trouvé la fleur de lis ſur l'épaule, fut condamné à être pendu, & le fut effectivement à la Place de Gréve; l'autre eut ſeulement le fouët au pied du gibet. Celui qui en avoit été quitte pour le foüet, ayant été mis en liberté aprés l'exécution, s'en retourna en ſon pays, fut viſité de tous ſes parens & amis, & leur dit monts & merveilles de ſon voyage. Comme chacun lui demandoit des nouvelles de ſon camarade: Il a fait une belle fortune, dit-il, & a bien prouvé la verité de cette Sentence, qui dit qu'on n'eſt

n'eſt jamais Prophete en ſon pays. Quelle fortune a-t-il donc faite, lui demanda-t-on? Il s'eſt marié fort richement en pays étranger, répliqua-t-il, & même en haut lieu, & je puis vous dire que j'ai bien dancé à ſes nôces.

L'Ecolier.

UN homme avoit un fils qu'il faiſoit étudier; & comme il ne pouvoit plus l'entretenir au Colége, il lui manda de revenir, & le tint auprés de lui pour le ſervir. Il avoit des Penſionnaires qui alloient à l'école & qui avoient beaucoup de livres. L'Ecolier viſitant un jour ces livres, il ouvrit un in folio, & y trouva deux fort beaux colets de point coupé dont il ſe nantit. Celui à qui les colets appartenoient s'en apperçût & s'en plaignit au pere, diſant que ſon fils étoit un larron. Le bon homme appella ſon fils, & lui fait une grave mercuriale. Le fils répondit ſans s'étonner, qu'il ne meritoit pas d'être cenſuré pour avoir ſuivi les conſeils de ſon maître. Comment, reprit le bon homme, ton maître t'a-t-il conſeillé de dérober? Nullement, répliqua le fils; mais quand je pris congé de lui, il me dit. Bertrand, mon ami, ton pere te fait grand tort de te faire quitter tes études. Tu avois un bon commencement, & il eſt fâcheux que tu n'en ſçaches aſſés pour pouvoir te pouſſer de toi-même: Mais, mon enfant, ne te décourage point, feüillete les bons livres, & prends tout ce que tu y trou-

veras de bon. J'ai feüilleté un tel livre, & n'y ayant rien trouvé de bon que ces deux colets, je les ai pris.

L'Archevêque & le Cordonnier.

ON a vû de tout tems que les Grands ont opprimé les petits, & un bel Esprit de ce tems a eu raison de dire.

Selon que vous serez puissant & redoutable
Les Jugemens de Cour vous rendront blanc ou noir.

UN Archevêque de Tolede Primat d'Espagne, & Prélat fameux par un million qu'il a de revenu, fit assassiner à Seville un Cordonnier de la même Ville, sur le simple rapport qui lui fut fait qu'il avoit médit de lui. Le fils du mort étant homme de résolution, poursuivit le Prélat par devant le Tribunal Ecclesiastique pour avoir justice de la mort de son pere. Il prouva l'assassinat si clairement que personne n'en pouvoit douter: De là vint que la Cour ne pouvant s'empêcher de faire justice dans une affaire si visiblement prouvée, résolut néanmoins de ne la faire qu'autant qu'il faudroit pour sauver en quelque maniere le *Decorum*, & condamna l'Archevêque à ne dire la Messe d'un an pour toute réparation. Le fils du Cordonnier n'étant du tout point content de ce jugement, attendit patiemment que le Roi Don Pedro surnommé le cruel, fût à Seville, où l'on disoit

disoit qu'il devoit venir à une grande cérémonie, qui devoit s'y faire bien-tôt. Si-tôt qu'il fut arrivé, l'homme ne manqua pas de faire demander Audience, & eut le bonheur de l'obtenir. Il se jetta à ses pieds, lui demanda justice de l'assassinat de son pere que le Prélat avoit fait égorger sans aucune cause. Le Roi lui demanda s'il n'avoit point fait sa plainte en Justice; oüi, Sire, répondit le plaignant; mais on a eu si peu d'égard à un pauvre malheureux comme je suis, qui ai affaire à un Prélat fort accredité, qu'on la condamné pour toute réparation à ne dire la Messe d'un an. Le Roi lui demanda si ce qu'il disoit étoit bien vrai? C'est une chose, Sire, que tout Seville sçait, & je veux perdre la vie, si ce que je dis à vôtre Majesté n'est l'exacte verité. Auras-tu bien la hardiesse de le tuer, reprit le Roi? Oüi, Sire, répondit-il, pourvû que vôtre Majesté me l'ordonne. Je te l'ordonne, dit le Roi, & ne te mets point en peine. Le Cordonnier s'étant retiré bien joyeux s'assura d'un bon poignard, résolu de faire son coup le lendemain, & de le faire même aux yeux du Roi. Il sçavoit que l'Archevêque devoit être en habits Pontificaux à la queuë de la Procession. Il le suivit jusques devant le Palais Royal où le Roi & toute la Cour étoient aux fenêtres pour voir passer la Procession. Il prit si bien son tems, & se jetta si à propos sur le Prélat, qu'il lui donna deux grands coups de poignard, qui le jettérent roide mort sur le pavé. Une action si violente & si publique commise contre une

perſonne de ce carractére & de cette importance fit un bruit horrible. On commença par ſe ſaiſir du meurtrier. Le Roi entendant le bruit, ſe douta du fait, & demanda ce que c'étoit. On lui dit le coup qu'avoit fait le Cordonnier qu'on emmenoit en priſon. Le Roi commanda qu'on le lui amenât. Comme ce Prince paſſoit pour fort ſevére, tout le monde s'attendoit à voir punir un crime ſi horrible d'un ſuplice extraordinaire. Quand il fut devant le Roi, ce Prince lui demanda quel Demon l'avoit pouſſé à faire un ſi déteſtable coup pendant un exercice ſi ſaint, & ſous les fenêtres de ſon Palais ? Et quel Demon, Sire, répondit hardiment le Cordonnier, a pouſſé cet indigne Prélat à faire aſſaſſiner mon pere ? J'en ai demandé Juſtice, on me l'a refuſée, j'ai trouvé occaſion de la faire moi-même, j'ai fait mon devoir en vengeant la mort de mon pere. Les amis de l'Archevêque dirent que cela étoit faux, & qu'on lui avoit fait Juſtice. Quelle Juſtice m'a-t-on faite, répliqua le Cordonnier, puiſqu'on a laiſſé vivre le meurtrier ? On a condamné l'Archevêque, Sire, à ne dire la Meſſe d'un an ; affront bien ſanglant à un homme de ce rang. Et bien, dit le Roi, n'avois-tu pas ſujet d'être content ? Non, Sire, répondit l'homme, car il avoit bien moyen de vivre ſans dire la Meſſe. Quel eſt ton métier, dit le Roi ? Je ſuis Cordonnier, Sire, répondit-il. Et bien, dit le Roi, pour punition de ton crime, je te condamne à ne faire de ſouliers d'un an, & en attendant je t'aſſigne une penſion

sion pour vivre sur les biens de l'Archevêque.

Le Curé à qui on avoit dérobé un cochon.

UN Païsan étant venu se confesser aux fêtes de Paques au Curé de sa Paroisse, s'étant accusé de plusieurs choses, lui dit enfin. J'ai la conscience chargée d'un autre peché, Monsieur le Curé, mais je n'oserois vous le confesser, à moins que vous ne me promettiez de me le pardonner. Il faut se confesser de tout, mon enfant, répondit le Curé; dis-le hardiment, je te le pardonne. C'est moi qui vous ai dérobé le cochon que vous perdites il y a deux mois & demi: Mais au moins, Monsieur le Curé, vous avez promis de me pardonner. Mais, mon enfant, répondit le Curé, on ne pardonne pas sans qu'on restituë. Je serois bien embarrassé de restituer, reprit le Païsan, car le cochon est mangé. Il faut au moins dit le Curé, que tu rétablisses la réputation de plusieurs personnes de la Paroisse, que j'ai accusées du vol, & qu'aprés que j'aurai fait mon Prône, tu montes en chaire, & dises publiquement, que j'ai eu tort de soupçonner personne du vol de mon cochon, puisque c'est toi seul qui en es coupable; & que je t'ai ordonné par penitence de faire cette déclaration. Il lui promit de le faire, & eut l'absolution. La Messe étant dite & le Prône fini, le Curé dit à l'assemblée qu'il avoit donné ordre à un tel de

leur demander pardon d'une injuſtice qu'il leur avoit faite, & les pria d'ajoûter foi à ce qu'il alloit leur dire, comme étant la verité même. Le Païſan étant monté en chaire au lieu de dire ce que le Curé lui avoit ordonné, leur dit: Meſſieurs, Monſieur le Curé aprés vous avoir tous confeſſé, veut auſſi ſe confeſſer publiquement, & m'a chargé de vous dire qu'il a couché pluſieurs fois avec vos femmes. Ha coquin, répondit le Curé en l'interrompant, ce n'eſt pas cela que tu m'as promis de dire. Le murmure confus qui s'éleva dans l'aſſemblée empêcha le Curé de continuer: Les hommes vouloient ſe venger de l'affront qu'ils prétendoient avoir reçû, & les femmes pour ſe juſtifier de cette calomnie, faiſoient un ſi terrible vacarme qu'il n'y avoit pas moyen de s'entendre. Les hommes crioient qu'on aſſomme cet infame, & les femmes qu'il en avoit menti, & que c'étoit une fauſſeté inſigne. Dans cette émotion le Curé jugea à propos de ſe ſauver, & ſe déroba par là de la fureur des uns & des autres.

L'Apotiquaire.

IL y avoit à Roüen un Apotiquaire nommé Cardin, homme facétieux, & ayant toûjours le mot pour rire, ſi bien qu'on étoit aſſuré de bien paſſer le tems par tout où il étoit. Il y avoit dans le même lieu un Conſeiller que Cardin ſervoit, & duquel il ne pouvoit pas arracher un ſou, quoi qu'il lui eût ſouvent envoyé ſes parties. Le Conſeiller régalant un jour ſes amis, envoya querir Cardin aprés dîné pour divertir la compagnie. C'eſt, leur dit-il, Meſſieurs, l'homme le plus gai & le plus ſpirituel pour faire rire qu'il ſoit poſſible de voir. Cardin qui demeuroit proche du Conſeiller vint incontinent. Or ça bon-homme Cardin, lui dit le Conſeiller dès qu'il parut, un petit conte je vous prie. L'Apotiquaire qui ſe doutoit à peu prés de ce qu'on lui vouloit, & qui n'avoit pas oublié ſes parties, expliquant le mot à ſon avantage, je le veux bien, Monſieur, répondit-il, & ſur cela il tire ſes papiers & des jettons, & dit, Tant pour une Medecine, tant pour un lavement; & ainſi du reſte juſqu'au bout. Le Conſeiller voyant qu'il lui demandoit adroitement de l'argent devant tant de monde, n'oſant pas le refuſer le paya entiérement.

D'un

D'un aſpirant Procureur.

UN Praticien aſpirant depuis long-tems à devenir Procureur, ſe croyoit fort capable de cette charge. Le prétendant s'étant un jour trouvé en groſſe compagnie, un certain rieur qui en étoit auſſi, ayant remarqué qu'il avoit ſouvent la main dans ſes chauſſes, & ſe gratoit bien fort, lui dit d'un ton ſerieux, vous n'étes pas bon nôtre ami, pour être Procureur. Pourquoi cela dit l'autre fort ſenſible ſur le point d'honneur? Parce, répondit le rieur, que vous tourmentez trop vos parties.

L'Oiſeau portant cornes.

UN Duc que le reſpect ne nous permet pas de nommer, avoit une jeune femme fort belle, mais qui avoit la reputation d'inſulter terriblement le front de ſon époux. Un certain Gentilhomme Bourgeois nommé Monſieur l'Oiſeau, cocu à vingt-quatre carats, alloit ſouvent chés le Duc, où il étoit d'autant plus familier, qu'on l'y recevoit toûjours fort bien. Le Duc ayant un jour groſſe compagnie, eut envie en dînant de rire aux dépens de Monſieur l'Oiſeau qui en étoit. Ne connoiſſez-vous point, Meſſieurs, dit-il à la compagnie, un oiſeau qui porte les cornes. L'Oiſeau ſe ſentant pincé, & ſçachant qu'on n'avoit rien à lui reprocher à cet égard, répondit ſans héſiter, Oüi, Monſeigneur, j'en connois un, & c'eſt un Duc, Duc ſignifie un oiſeau de proye, auſſi

auſſi bien qu'une diſtinction de dignité.

La jeune Païſane en Demoiſelle.

UNe Dame de qualité étant obligée de rendre viſite à une femme du premier rang qui paſſoit en Province, & n'ayant point de Demoiſelle ſuivante, s'aviſa d'habiller en Demoiſelle une jeune Payſane qui la ſervoit. Elle l'inſtruiſit du mieux qu'elle pût, & lui ordonna en gros de faire tout ce qu'elle verroit faire aux autres Demoiſelles, & de ſe laiſſer baiſer aux Gentilshommes qui viendroient la ſaluer. Elle arrive chés cette Dame, & y trouve fort bonne compagnie. Auſſi-tôt que la Dame fut entrée & que les ſalutations furent faites, la Demoiſelle Payſane ſe ſauva dans la Cuiſine. Les Cuiſiniers qui étoient aſſés occupez, diſoient en la voyant. Eſt-ce là vôtre place, Mademoiſelle? Allez-vous-en dans la ſalle ſi vous ne voulez pas avoir le torchon. Cependant ſa maîtreſſe ne la voyant plus, & craignant qu'elle ne fît quelque ſotiſe, la fit appeller, ſous pretexte de lui donner ſes gands pendant le dîner. Aprés que les maîtreſſes eurent lavé, les Demoiſelles ſuivantes lavérent, & appellérent celle-ci pour laver avec elles. Sa maîtreſſe voyant qu'elle chanceloit & qu'elle avoit envie de refuſer, l'apella & lui dit à l'oreille de faire tout ce qu'elle verroit faire aux autres. Elle lave donc & ſe met en rang. Vers la fin du ſoupé que les plats étoient vuides, les autres Demoiſelles trempoient du pain dans la ſauce. Cette

te Demoiſelle de nouvelle impreſſion voyant cela ſe leve de table, ſe tourne vers ſa maîtreſſe, fait une profonde reverence, & lui demande tout haut. Saucerai-je, Madame, les autres ſaucent bien.

Naïveté d'un valet.

UN Comte avoit un valet aſſés déniaiſé; & qui vouloit neanmoins paſſer pour niais. Son maître l'envoya porter une lettre à une Marquiſe de ſes amies. Va-t-en, lui dit-il, chés Madame la Marquiſe telle, fais-lui mes complimens, & lui donne cette lettre. Si elle te demande l'état de ma ſanté & de celle de ma femme, répons à propos & prens garde à ne te point embarraſſer. Le valet promit merveille; mais comme le maître ne le croyoit pas habile, & qu'il craignoit qu'il ne fît quelque bevûë, il le rappella & lui dit aprés s'être enchaſſé dans un Fauteüil. Supoſons que je ſois la Marquiſe; préſente moi cette lettre, & voyons ſi tu répondras juſte. Le valet lui fait une reverence in folio, & lui dit: Madame, Monſieur le Comte... vous baiſe trés-humblement les mains, & vous envoye cette lettre. Comment ſe porte-t-il, lui demanda ſon maître? Fort bien, Madame à vôtre ſervice, répondit le valet. Sur cela Monſieur le Comte ſentant une demangeaiſon entre les jambes, porte la main dans ſes chauſſes, & dit à ſon valet en ſe gratant; & Madame la Conteſſe comment ſe porte-t-elle? Fort bien, Madame, répondit le valet.

Que

Que fait Monsieur le Comte de l'heure qu'il est, reprit le maître? Madame, repartit le valet, faisant attention à la posture de son maître, il se grate les fesses.

Le Païsan & son âne.

UN Païsan allant à Paris avec un âne chargé de cotterets, l'animal s'alla fourrer dans un bourbier, & le Païsan à le bâtonner pour l'en faire sortir. Un Gentilhomme passant par là en habit d'écarlate. N'as-tu point de honte, lui dit-il, coquin, de maltraiter ce pauvre animal de la sorte? Voudrois-tu qu'on t'en fît autant? Je te jure que si tu ne cesses, je te roserai comme il faut de ton propre bâton. Le pauvre homme ne dit pas le mot que le Gentilhomme ne fût passé, & ôta son chapeau le plus humblement du monde. Mais le voyant assés éloigné, il reprit son bâton, & recommença de plus belle à roser son âne, lui disant en se moquant du Gentilhomme: Et qui l'eût crû, Monsieur mon âne, que vous eussiez eu des amis à la Cour?

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Le Lieutenant Criminel fait filouter ſon parent.

UN Gentilhomme de la campagne ayant épouſé la ſœur du Lieutenant Criminel de Paris, vint voir ſon Beaufrere, & fit quelque ſéjour chés lui. Etant ſur le point de s'en retourner, il dit à ſon Beaufrere qu'il alloit au Palais acheter quelque choſe que ſa femme lui avoit demandé. Quel argent avez-vous, lui demanda le Lieutenant? J'ai une centaine de

de Loüis à mettre, répondit le Gentilhomme. Prenez garde aux Filoux, reprit le Lieutenant. Il y en a de bien adroits. Je ſuis plus fin qu'eux, répliqua le Gentilhomme, qu'ils me deniaiſent s'ils peuvent, je leur pardonne. Pour plus grande ſûreté, dit le Lieutenant, ne portez toûjours point tant d'argent ſur vous; mais le Gentilhomme voulant faire les choſes à ſa tête ne fit point attention à cela, & commanda qu'on mît les chevaux au carroſſe. Dans ce moment il vint quatre à cinq Filoux voir le Lieutenant Criminel, pour lui recommander un de leurs camarades priſonnier & accuſé d'avoir coupé une bourſe. Ils étoient ſi bien équipez qu'on les auroit pris pour des gens de conſequence. Le Lieutenant Criminel qui ne les connoiſſoit pas d'abord les reçut, non pas comme ils méritoient, mais comme ils paroiſſoient le meriter. Quand il ſçût le ſujet de leur voyage, & qu'ils ſe diſoient parens & amis d'un fameux coupeur de bourſe, il vit bien à quelles gens il avoit à faire, & leur fit aſſés froide mine, leur demandant comme ils pouvoient ſe réſoudre à venir ſoliciter pour un miſérable, convaincu d'un crime infame. Ils répondirent qu'il étoit Gentilhomme d'honneur, fauſſement accuſé; qu'ils en auroient raiſon, dût-il leur coûter la vie, & qu'ils feroient pendre les faux témoins qui avoient dépoſé contre eux. Sur ces entrefaites le Beaufrere du Lieutenant Criminel lui envoya demander, s'il vouloit mander quelque choſe au Palais. Le Lieutenant le fait prier d'avoir

un

un peu de patience, parce qu'il avoit quelque choſe à lui dire, & qu'il alloit congedier ces Meſſieurs. Vôtre ami, Meſſieurs, ou vôtre parent n'eſt peut-être pas ſi criminel qu'on le dit; mais enfin les témoins le condamnent, & c'eſt ſur cela que nous jugeons: Cependant j'ai bonne envie de vous rendre ſervice en cette occaſion, mais je veux auſſi que vous m'en rendiez un autre. Mon frere, dit-il, s'en va acheter quelque choſe à la Galerie du Palais avec une bourſe de cent piſtoles qu'il dit n'être pas pour les Filoux; ſi vous pouvez la lui eſcamoter & me l'apporter ſans toucher à ce qui eſt dedans, je vous promets la liberté de vôtre ami. Ha, Monſieur, répondirent-ils! pour qui nous prenez-vous? Pour d'honnêtes gens, Meſſieurs, & pour des Gentilshommes d'honneur, répondit le Lieutenant: Mais je veux ſçavoir ſi la vie de vôtre ami vous eſt aſſés précieuſe, pour ne trouver point de difficulté à ce que je vous demande. Aprés quelques conteſtations de part & d'autres, les Filoux voyant qu'il n'y avoit que ce moyen pour tirer leur camarade d'affaire, ſçachant d'ailleurs qu'on alloit lui donner la queſtion, & appréhendant que la violence des tourmens ne lui fît déclarer ſes complices, ils répondirent qu'encore que ce qu'il deſiroit d'eux fût une choſe bien éloignée de leur profeſſion, ils avoient tant à cœur la liberté de leur ami, qu'ils tâcheroient d'en venir à bout, & lui firent renouveller ſes promeſſes avec ſerment de leur tenir parole. Enſuite ils lui demanderent quel homme c'étoit.

Vous

Vous l'allez voir monter en carrosse aussi-tôt que je lui aurai parlé. Vous n'avez qu'à l'attendre en ruë & le suivre. Le Lieutenant Criminel dit encore à son Beaufrere qu'il hazardoit beaucoup de prendre tant d'argent sur lui, & qu'il vaudroit mieux faire venir le Marchand, & lui compter son argent en chambre; mais se moquant de tout cela, il monta en carrosse, & s'en alla droit au Palais, où les Filoux qui l'attendoient en ruë, le suivirent sans le perdre de vûë. Décendu de carrosse il entre dans la galerie, & s'étant arrêté à une boutique, un des Filoux faisant semblant de marchander quelque chose s'approche de lui, & remarqua qu'il avoit une main dans sa poche, avec laquelle il crût qu'il tenoit sa bourse sans la lâcher. Il alla avertir les autres, qui résolurent de s'y prendre autrement. Chacun prit son poste, & le donneur d'avis s'en retourna auprés du Cavalier, qui avoit toûjours la main sur sa bourse. Les autres en se promenant s'approcherent si prés de ce Cavalier, qu'un d'eux lui donna un grand coup dans l'estomac. La douleur qu'il sentit lui fit ôter la main de dessus sa bourse pour la porter sur le mal. Le Filou qui étoit au guet profita de ce mouvement, met la main dans sa poche, le saisit de la bourse, décampe aussi-tôt, & va réjoindre ses camarades qui l'attendoient. Ils s'en allerent pleins de joie retrouver le Lieutenant Criminel, qui ne fut pas moins joyeux qu'eux, & lui donnerent la bourse. Il tint la parole qu'il leur avoit donnée, & trouva moyen de faire relâcher leur camarade.

Le Cavalier que nous avons laissé au Palais occupé de sa douleur, ne la sentit pas plûtôt diminuée, qu'il retourna marchander ce qu'il vouloit acheter: mais il fut bien surpris quand il fut question de payer de ne pas trouver sa bourse. Que faire? il retourne au logis la tristesse peinte sur le visage. On lui demande le sujet de son chagrin. Il répond qu'il n'a rien. Le Lieutenant Criminel voyant qu'il n'y avoit pas moyen de rien tirer de lui. Je suis bien trompé, lui dit-il, s'il ne vous est arrivé quelque chose. On vous a sans doute déniaisé vôtre bourse? Point, répondit le Cavalier; mais c'est que je ne me porte pas bien. Allons souper, dit le Lieutenant, peut-être vous porterez-vous mieux aprés cela. Je ne sçaurois manger, répond le Cavalier; mais enfin son Beaufrere le pressa tant, qu'il l'obligea de se mettre à table, où il ne goûta de rien, quelque chose qu'on lui servît. Qu'on apporte, dit alors le Lieutenant, le plat favori que j'ai ordonné, je suis persuadé qu'il rendra l'apetit à Monsieur. Non plus que les autres, répondit le Cavalier. Je gage que si, reprit le Lieutenant. Les valets qui étoient instruits à l'avance, apporterent un plat couvert, qu'ils mirent devant le Cavalier, qui ne voulut point y toucher quelques solicitations qu'on lui fît. Si vous n'en voulez point goûter, dit le Lieutenant, je vous prie au moins de m'en servir. Il découvre alors le plat, & voit sa bourse que son frere avoit ainsi fait ajuster par plaisanterie. Il seroit difficile de dire s'il eut plus de joye que d'étonnement. He bien,

lui

lui dit le Lieutenant, que dites-vous de ce ragoût? N'eſt-il pas capable de vous donner de l'appetit? Dites-moi de grace, reprit le Cavalier, par quelle aventure ma bourſe eſt venuë là? Aprés ſouper vous le ſçaurez. Il ne falut point y revenir deux fois. Il ſoupa & mangea comme quatre. Entre la poire & le fromage on lui conta comme la choſe s'étoit faite, & on s'en divertit tout le reſte de la ſoirée.

L'heure du Berger dont on ne ſçait pas profiter eſt un mal preſque ſans remede.

DEux Demoiſelles parlant un jour à cœur ouvert dans un cabinet où elles croyoient n'être entenduës de perſonne, demeurerent d'accord que l'heure du Berger n'eſt rien moins qu'impoſſible à trouver. Il y a certains momens, diſoit l'une, où l'on n'eſt pas maîtreſſe des mouvemens de ſon cœur, & ſur tout quand on eſt ſervie par un Cavalier à qui l'on trouve du merite. Je veux vous prouver cette verité, ma chere, continua-t'elle, par une choſe qui m'eſt arrivée depuis trois ou quatre jours.

Vous ſçavez qu'un tel qu'elle nomma, tâche depuis long-tems par ſes ſoins & ſes aſſiduitez à m'inſpirer des ſentimens favorables à ſon amour, & vous ſçavez auſſi qu'il n'a pas eu juſqu'ici le bonheur d'y reüſſir. J'avois toûjours trouvé des charmes dans la liberté & dans l'indépendance: Mais rêvant il y a trois jours ſur ma fenêtre, & laiſſant pro-

mener mon esprit & mon imagination, ils s'arrêterent enfin sur le peu de cas que j'avois fait jusqu'à lors de l'amour. Je me représentai en même tems le merite de ceux qui en faisoient l'éloge, & les bonnes qualitez du Cavalier qui m'en entretenoit tous les jours malgré toute mon indifférence & tous mes dédains. J'admirai sa constance & sa fidélité, & repassant sur le respect & sur l'honnêteté dont son amour étoit accompagné, je m'accusai de cruauté, & conclus malgré moi qu'il étoit aimable. Ces idées me jetterent dans une petite émotion, qui remuant peu à peu mes sens, m'inspira le desir de n'être plus inhumaine. Ce desir devenant plus vif de moment en moment, je vis venir de loin le Cavalier dont il s'agit. Sa vûë acheva de me mettre en desordre, & sans déliberer davantage, je descendis de ma chambre, & sçachant bien qu'il ne passeroit pas sans entrer, j'enfilai une petite allée si sombre qu'à peine pouvoit-on s'y reconnoître, par où je sçavois qu'il venoit toûjours. L'entendant venir, je m'avance vers lui, & faisant semblant de ne le pas connoître, je l'embrasse de toute ma force, puis faisant la surprise, tout doucement cependant, lui dis-je, & point de bruit. He mon Dieu, qu'est cela, disois-je? Cependant je le tenois toûjours embrassé, esperant qu'il me reconnoîtroit à la voix, & que sentant la faveur que je lui faisois, il ne manqueroit pas de la pousser plus loin. Mais je fus trompée; car au lieu de profiter de l'occasion, il prit ma main, la baisa, puis appliquant sa bouche

che sur la mienne tout interdit, d'une surprise à laquelle il s'attendoit si peu. Est-ce vous, Madame, me dit-il? Quel bonheur vous conduit ici si à propos pour me faire une faveur que je n'aurois osé me promettre? Le voyant tout transporté, je crus que la violence de sa passion l'empêchoit de démêler la situation où étoit alors mon cœur. C'est moi sans doute, lui répondis-je, pour le rassurer. Je suis bien aise de vous avoir rencontré ici, puisque cette rencontre vous fait plaisir. Revenez à vous-même, & remerciez l'étoile qui nous a conduit si à propos, pour nous faire goûter un plaisir inopiné. Cependant, j'avois toûjours ma main dans la sienne, & je n'avois pas voulu la retirer pour le rendre plus hardi par une faveur si peu ordinaire, & pour lui faire connoître qu'il en étoit à l'heure du Berger: Mais tout cela fut inutile; car au lieu de faire valoir l'occasion: En verité, Madame, me dit-il, niaisement, je suis en beau début, si c'étoit une autre que vous. Voyant donc que c'étoit là tout son sçavoir faire, je le repoussai du coude, repetant ce qu'il avoit dit: *Je suis en beau début si c'étoit une autre que vous.* Sur cela je le quittai brusquement, & lui fermai au nez la porte de ma chambre, résoluë de ne jamais faire cas d'un homme qui sçavoit si mal profiter des moyens qu'on lui donnoit. Il m'a demandé depuis ce qu'il n'avoit pas sçû ou osé prendre: Mais l'heure étoit passée, je me suis moquée de lui; je lui ai dit qu'une pareille occasion perduë est sans retour; qu'il cherchât fortune ailleurs, & qu'il

comptât bien sûrement de n'avoir jamais rien de moi. Pour moi interrompit l'autre, je suis persuadée qu'il faut à un Amant de la hardiesse & même de l'éfronterie, & puis que les Dames ne peuvent pas avertir de l'heure du Berger, les Amans ne sçauroient manquer de prendre à tems ou à contre-tems.

D'un homme qui escroqua une paire de bottes.

UN Filou qui avoit demeuré long-tems à Paris voulant se retirer chez lui, & n'ayant d'argent que ce qu'il lui falloit pour payer son hôte, & pour faire son voyage, ne sçavoit comment faire pour avoir des bottes dont il avoit neceſſairement besoin. Il s'avisa d'un expedient. Il s'en alla chez un Cordonnier en commander une paire de vache de rousſi, d'une telle hauteur de talon, & dit qu'il les lui falloit le lendemain à sept heures : Ce que le Cordonnier lui promit. Sortant de chez ce Cordonnier il s'en alla chez un autre, auquel il commanda aussi une paire de bottes toutes pareilles aux autres, & les demanda pour le lendemain à huit heures sans faute ; ce qui lui fut aussi promis. Le premier ne manqua pas de venir le lendemain à sept heures avec ses bottes. Le Filou en met une qui alloit fort bien ; mais la seconde le blessoit à ce qu'il disoit, parce qu'il avoit oublié de dire au Cordonnier qu'il avoit eu autrefois cette jambe rompuë, & qu'il falloit une botte où il entrât à l'aise : Mais, ajoûta-t'il, c'est peu de chose ; je ne pars qu'aprés midi, allez

lez la mettre en forme, je retiendrai toûjours celle qui va bien, & vous me rapporterez l'autre preciſément à midi. Celui-ci ne fut pas plûtôt ſorti que l'autre entra avec ſes bottes. Ce fut comme les autres, la premiere alloit fort bien, mais il falloit mettre l'autre à l'embouchoir, & la rapporter à midi, cependant il gardoit toûjours la bonne. Se voyant une paire de bottes de deux differens Cordonniers, il compte avec ſon hôte, paye, monte à cheval, & s'en va. Sur le midi les deux Cordonniers revinrent portant chacun une botte, ſe rencontrent à la porte, & apprennent que leur homme eſt parti. Ils reconnurent alors la filouterie, & joüérent à trois dez à qui les deux bottes demeureroient.

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Un Filou escroque son hôte.

IL y avoit autrefois à Paris un Aubergiſte nommé Renard, qu'on avoit ainſi appellé parce qu'il étoit fin & ruſé, auſſi avoit-il pour enſeigne le Renard. Un bas Normand étant venu à Paris dans la loüable intention de filouter quelqu'un, aborde chez Renard, & demande à l'hôteſſe ſ'il pouvoit avoir chez elle un lit & une chambre, & être traité à table

table d'hôte, parce qu'il avoit à faire un long séjour en ville, & qu'il se feliciteroit si dans six mois il voyoit la fin d'un procès qu'il venoit solliciter. Cependant comme l'affaire est importante, je suis résolu, dit-il, de ne pas quitter Paris qu'elle ne soit vuidée. J'ai acheté un office aux parties casuelles; on s'oppose à la levée, & je demande d'être reçû en consignant. Voilà dequoi il s'agit présentement. J'ai dix mille écus dans cette valise pour cette consignation, que je vous prie de me mettre en lieu de sûreté, parce que je ne veux pas y toucher. L'hôtesse lui promit d'en avoir soin, & de la lui remettre quand il la redemanderoit. Il fait apporter sa valise fermée à double cadenas, la donne à l'hôtesse, & demande combien il payeroit par jour à table d'hôte: Cinquante sous, Monsieur, lui dit-elle, mais venez ou ne venez pas vous payerez tout de même. Il accepta le parti, & fit mettre en écrit le jour qu'il entroit. Il fut bien trois mois entiers dans cette Auberge, faisant grand' chere sans qu'on lui demandât d'argent, parce qu'on comptoit que les dix mille écus de la valise étoient une sûreté suffisante. Il n'étoit jamais à l'Auberge qu'à l'heure des repas, & au retour il disoit qu'il venoit de solliciter son procés. Il songeoit aux moyens de dénicher quand il apprit un jour que l'hôtesse devoit aller de grand matin à Vaugirard, pour voir un enfant qu'elle y avoit en nourrice, & qu'elle ne devoit revenir que le soir. Comme il étoit bien assuré que l'hôtesse avoit la clef du cabinet où elle

avoit enfermé sa valise, il vint vers les onze heures tout joyeux, & dit à son hôte qu'il venoit de gagner cent francs, qu'il avoit acheté un cheval cent écus, & qu'on lui en avoit voulu donner cent francs de la main à la main. Je vous prie, Monsieur, dit-il à l'hôte, de me donner ma valise pour prendre de l'argent pour payer le marchand du cheval; il m'attend, & nous devons dîner ensemble chez un tel. Ma femme a emporté la clef du Cabinet, Monsieur, lui dit l'hôte: Vôtre valise y est, & vous ne sçauriez l'avoir que ce soir, parce que ma femme ne reviendra pas plûtôt. Le Normand se met là-dessus à jurer & à faire grand bruit. Ce Marchand est pressé, dit-il. Envoyez tout à l'heure chercher un serrurier pour ouvrir; car si je perds cette occasion, je n'en trouverai peut-être jamais une pareille. L'hôte voyant qu'il ne pouvoit faire ouvrir le cabinet sans laisser tout à l'abandon, parce que la clef étoit enfermée dans un autre cabinet, & qu'il y avoit deux ou trois serrures à lever, & que d'ailleurs étant seul, il ne pouvoit pas mettre son tems à cela, lui dit qu'il lui étoit impossible de faire enfoncer ce cabinet, & qu'il aimoit mieux lui donner l'argent dont il avoit besoin, qu'il lui rendroit quand sa femme seroit venuë. Le Normand ne laissa pas de faire grand bruit; mais enfin comme il ne demandoit pas mieux, il dit à son hôte de lui donner donc cent écus pour aller payer son cheval, il convient même avec lui de ce qu'il lui donneroit par jour pour sa nourriture, & fit donner un écu au valet

pour

pour en avoir bien soin; aprés quoi il sort de l'Auberge pour n'y rentrer de sa vie.

L'hôtesse étant arrivée le soir son mari lui fit des reproches d'avoir emporté la clef du cabinet, & lui conta le bruit qu'avoit fait le Normand. C'est être bien malheureuse, dit l'hôtesse, il y a trois mois que cet homme est ici sans m'avoir parlé de sa valise, & précisément il en a besoin le jour que je sors. Oüi, répondit le mari, il a falu que je lui aye donné cent écus pour payer son cheval. Le mal n'est pas grand, répliqua la femme, nous avons de bons gages. Le soir vient, & le Normand ne paroît point. Ils ne s'en étonnent pas beaucoup, s'imaginant qu'il faisoit la débauche avec ses Marchands. Mais trois ou quatre jours étant passez sans avoir entendu parler de lui, ils commencerent à s'allarmer, & à craindre que des Filoux l'auroient peut-être tué pour avoir son manteau. Huit jours s'étant enfin passez sans avoir eu de ses nouvelles, ils ne douterent pas qu'il n'eût été assassiné. Ils présenterent Requête au Lieutenant civil; exposerent qu'on leur avoit laissé une valise où on leur avoit dit qu'il y avoit dix mille écus, qu'ils avoient prêté cent écus en argent à l'homme de la valise, & autres cent écus pour le moins qu'il avoit dépensé chez eux; & que craignant d'en être recherchez un jour, ils demandoient que la valise fût ouverte par autorité de Justice, & déposée en telles mains qu'il plairoit à la Cour d'ordonner; ce qui leur étoit dû préalablement pris. La Requête fut répondue, & la

valiſe ouverte en préſence des Commiſſaires nommez par le Magiſtrat, mais au lieu des dix mille écus qu'on s'attendoit d'y trouver, on n'y trouva que du ſable & des cailloux qui faiſoient la ſûreté des ſix cens livres de Renard, qui trouva un Normand plus Renard que lui.

Archifilouterie.

DEux Filoux de conſideration, c'eſt-à-dire, qui avoient du bien, comme il parut par l'aventure que je vais vous conter, vinrent demeurer à Paris, le théatre de la filouterie. Ils y firent tous deux belle figure, l'un prit maiſon & carroſſe au Fauxbourg Saint Germain, & l'autre fit la même choſe aux Marais du Temple. Parce qu'il leur étoit de conſequence comme vous l'allez voir, qu'ils fuſſent éloignez l'un de l'autre. Celui des Marais du Temple contrefaiſoit l'Allemand & le benêt, & ſe diſoit marchand qui venoit à Paris pour acheter quantité de marchandiſes, qu'il devoit, diſoit-il, aller revendre à la foire de Francfort. Il achetoit tout ce qu'il trouvoit de curieux, & le payoit argent comptant le tout en piſtoles, qui ne ſe peſoient point alors, & qui ne valoient que ſept livres quatre ſols, mais qu'on prenoit pour ſept livres ſept en marchandiſes. Il achetoit les marchandiſes au mot des vendeurs, qui gagnoient aſſez pour ne ſe ſoucier guere de trois ſols par piſtole. De cette maniere il acheta bien pour vingt mille livres de marchandiſes. Il contrefaiſoit l'étranger

l'étranger en les payant, & leur disoit. J'ai pris ici les pistoles d'un marchand sur le pied que je vous les donne: Il m'a fait entendre qu'elles valoient cela à Paris. Il n'a tenu qu'à moi d'avoir d'autre argent; Cependant il n'est pas juste que vous y perdiez, ni moi non plus, ni qu'en cette consideration vous me vendiez plus cher: Ainsi tous ceux qui ont reçû des pistoles de moi peuvent aller trouver mon marchand, & lui demander d'autre argent avec un billet que je vous donnerai. Les marchands toûjours avides à tout ce qui s'appelle gain, disoient en eux-mêmes, le pis qui puisse nous arriver est de garder nos pistoles, & d'y perdre trois sols que nous gagnons bien & au delà sur nôtre marché; mais si nous pouvons les retirer ce sera encore mieux. Tous enfin prirent des billets du prétendu marchand pour recevoir d'autre argent de son Banquier, c'est le nom qu'il donnoit à son camarade qui s'étoit logé au Fauxbourg Saint Germain. Ils vont le trouver les uns aprés les autres pour avoir d'autre argent, & pour gagner trois sols par pistole. Il les remit tous au lendemain, & leur dit qu'il devoit le soir recevoir d'autre argent. Cependant celui des Marais du Temple, qui étoit saisi des marchandises, plie bagage, compte avec son hôte, & s'en va. Le lendemain tous les marchands se trouverent au lever de l'autre qui leur avoit donné rendez-vous. Quand il fut habillé & en état de leur parler, il les fit tous entrer, & leur demanda combien ils avoient reçû:

reçû : L'un comptoit cent piſtoles, l'autre quatre-vingts, l'autre ſoixante, l'autre deux cens, &c. chacun comptant ce qu'il avoit eu pendant que le Filou faiſoit écrire leurs noms ſur un livre, & la ſomme qu'il recevoit de chacun. Aprés que tout le monde eut paſſé, & que le drôle vit qu'il avoit à peu prés ſon compte. Je ſuis bien aiſe, Meſſieurs, leur dit-il, que vous ayez eu la bonté de me rendre mon argent. Celui qui vous a envoyez à moi eſt un tripon, auquel je l'avois prété à la recommandation d'un de mes amis, dont il m'a apporté des lettres. Entre nous autres marchands en gros nous prenons les piſtoles à ce prix-là, & c'eſt un ſot de me les avoir renvoyées, puiſque je les lui avois prétées ſans interêt. Allez lui dire cela de ma part, & l'aſſurez qu'il n'aura jamais un ſol de moi. Les marchands voulurent faire du bruit; mais il leur dit, allez reprendre vos marchandiſes: Je m'en vais vous donner un billet par lequel je déclarerai que j'ai repris mon argent, & que je l'en tiens quitte. Les pauvres dupes ne pouvant faire rien de mieux, furent contraints d'aller au plus vîte chercher leur marchand des Marais du Temple, où ils ne trouverent que le nid. Cependant celui du Fauxbourg Saint Germain compta ſans perdre de temps avec ſon hôte, & alla trouver ſon camarade au lieu dont ils étoient convenus, ne prenant rien moins que le chemin de Francfort.

NOU-

NOUVEAUX CONTES A RIRE.

Quatre drôles se régalent gratis à l'Auberge.

QUatre bons compagnons voulant se régaler un jour de Mardi-Gras, & n'ayant ni denier ni maille, s'en allérent toûjours à bon compte à une des meilleures Auberges de Paris, dont ils sçavoient que le Garçon étoit si simple, qu'ils ne doutoient pas de pouvoir le déniaiser. Aprés avoir concerté ensemble le tour qu'ils avoient à faire, ils entrerent, & demande-

demanderent à dîner. Ils se traiterent magnifiquement & en gens qui vivoient aux dépens d'autrui, & n'épargnerent ni les viandes exquises, ni les bons vins. Aprés qu'ils eurent bien dîné, ils appellerent le garçon pour compter. L'un d'eux fit semblant de mettre la main à la bourse, mais celui qui étoit assis auprés de lui l'arrêta & dit : Que prétendez-vous faire ? Vous ne payerez rien ici ; & en cela il parloit fort juste. Le troisiéme se mit en grosse colere, & dit au garçon, je vous défends de prendre d'autre argent que le mien. Mais le quatriéme insista plus que tous les autres, & dit qu'absolument il vouloit payer. Chacun faisoit défenses à ce pauvre Diable de ne pas prendre d'argent, si bien qu'il ne sçavoit que faire. Je vois bien, Messieurs, dit enfin l'un d'eux, que personne ne voudra ceder, & que nous passerons tout le jour, & peut-être même la nuit à nous chicaner. Mais croyez-m'en, que le sort en decide. Bandons les yeux à ce garçon ; & celui qu'il prendra sera le payeur. C'est fort bien imaginé, dirent les autres aussi bien que le garçon, qui croyoit qu'on n'y entendoit pas plus de malice que lui. On lui bande donc les yeux avec une serviete, & les drôles faisant semblant de s'écarter, s'en allerent les uns aprés les autres, laissant le pauvre sot les yeux bandez, qui tâtonna plus d'une demi-heure, tâchant d'attraper quelqu'un. Il étoit encore en cet état quand l'hôte qui revenoit de la Ville, entra dans cette chambre. Le garçon l'entendant va le prendre au colet, lui disant, ce sera donc

donc vous qui payerez l'écot. Il parloit juſte, car les autres s'en étant allez le tout tomba ſur le dos du maître, qui ne fut guere content de la ſubtilité de ſon garçon.

La jupe de la femme d'un Procureur dérobée.

UN Filou ſe promenant cherchant quelque coup à faire, vit une porte ouverte. Il entre hardiment ayant ſongé à l'avance à ce qu'il devoit dire, en cas qu'il rencontrât quelqu'un. Il pouſſe juſques à la ſalle, où ne trouvant perſonne, il ſe ſaiſit d'une jupe de tafetas qu'il trouva ſur une chaiſe, & l'emporte. En ſortant il rencontra le Procureur qui revenoit du Palais. Comme il apperçût qu'il avoit quelque choſe ſous ſon manteau, il lui demanda ce que c'étoit. Le Filou leve hardiment ſon manteau, & lui montre la jupe, diſant que Madame la Procureuſe venoit de la lui donner à raccommoder. Il crût que c'étoit un garçon Tailleur, & le laiſſa emporter la jupe.

D'un Filou appellé en témoignage.

IL y eut autrefois en baſſe Normandie où il y a nombre de témoins de profeſſion, un honnête homme, mais pauvre, qui fut accuſé de vol. Pour l'en convaincre on lui produiſit des témoins qu'on avoit pratiquez à peu de frais. On lui en préſenta un entr'autres qu'il connoiſſoit pour le plus grand larron qu'il y eût dans toute la Province. Quand il fut queſtion de récoler & confronter les témoins, cet homme ayant été préſenté à l'accuſé pour voir s'il avoit quelque choſe à dire contre lui. Helas! mon Dieu! s'écria-t'il, connoiſſant bien le perſonnage. Eſt-ce cet homme-là qu'on me produit pour témoin? s'il en eſt crû, mon affaire va mal. Qu'avez-vous à dire contre moi, répondit le témoin? Ce que j'ai à dire, répliqua l'accuſé, eſt que vous avez été fouëté deux fois pour avoir faux témoigné. N'eſt-il pas vrai? Non il n'eſt pas vrai, repartit le témoin. Avez vous l'éfronterie de le nier, reprit l'accuſé? vous me l'avez dit vous-même; & pour vous en faire ſouvenir vous me dites que la premiere fois que vous eûtes le fouët, ce fut dans un petit bourg où vous fûtes ſi bien étrillé, que vous me dîtes en même tems qu'il y avoit plus de carrefours dans cette bicoque que dans une bonne Ville. Il eſt vrai je m'en ſouviens; mais d'ailleurs qu'avez vous à dire contre moi? Que vous avez été douze ans aux Galeres pour larcin, & que vous me l'avez auſſi avoüé, répli-

répliqua l'accusé. Mais quand cela seroit vrai, dit le témoin, quoique je n'en demeure pas tout-à-fait d'accord, êtes-vous moins coupable du larcin dont on vous accuse, & le crime d'autrui fait-il vôtre innocence ? Je ne sçai quel fut le dénouëment de l'affaire. On en peut juger par la singularité de la déposition.

D'un Huguenot condamné à faire amende honorable.

DUrant les troubles de la Ligue, la France, partagée en deux factions, étoit si agitée au sujet de la Religion, que le fils ne pouvoit pas se fier à son pere, ni la femme à son mari. On ne faisoit aucun quartier aux Huguenots par tout où la Ligue étoit dominante, & pour la moindre chose on ne les menaçoit pas de moins que du feu ; moyen si violent pour ramener ceux qu'on croit dévoyez, que celui sans doute avoit raison, qui disoit, *qu'une paix qui a deux Religions valoit mieux qu'une guerre qui n'en a point.* Entre Roüen & le Ponteau de mer il y a une petite Chapelle qu'on nomme la Chapelle Bretot. Trois hommes s'étant arrêtez à causer devant cette Chapelle, on vint à sonner la Messe. Allons voir élever Dieu, dit l'un aux deux autres. Pauvre nigaut, répondit l'un des trois, es-tu assez sot pour croire que Dieu soit là? Ah ! l'Héretique, dirent les deux autres. Voilà qui sent bien le fagot. Et le laissant-là ils allérent faire leurs dévotions. La Messe étant

achevée ils coururent d'abord à Roüen dénoncer cet homme au Magistrat, qui pour lors étoit si rigoureux qu'il faisoit mourir les gens sur le moindre soupçon d'héresie. D'abord décret de prise de corps; l'accusé est pris, & emmené lié & garroté suivi d'une infinité de gens, qui crioient, brûlez, brûlez, c'est un Huguenot. L'accusé voyant qu'il y alloit de la vie, s'avisa de faire le fou, & le fit si bien, que les Juges ne pûrent jamais se résoudre tout passionnez qu'ils étoient à le condamner à la mort, d'autant mieux qu'il disoit n'avoir parlé comme il avoit fait que par ignorance, déclarant au reste qu'il vouloit vivre & mourir dans la Religion Catholique, Apostolique, & Romaine, détestant les Huguenots & tous les autres Héretiques. Cependant pour l'exemple & en reparation du scandale qu'il avoit donné, il fut condamné à faire amende honorable en chemise, la torche au poing, & à dire l'Oraison Dominicale devant tout le monde, & à genoux aux pieds du Crucifix de l'Eglise de Nôtre-Dame de Roüen. L'Executeur de la haute Justice l'ayant mis dans l'état où il devoit être pour satisfaire à la peine qui lui avoit été infligée, le conduisit devant le Crucifix, & lui dit en présence d'une infinité de personnes, de prononcer à haute voix l'Oraison Dominicale: Je ne la sçais pas, répondit le patient. Dites donc aprés moi, répondit l'Executeur, *Pater noster* Voyant qu'il ne répondoit rien. Dites donc *Pater noster*, lui dit-il. Que veut dire *Pater noster*, demanda le criminel? Que vous importe,

importe, répliqua le Bourreau, dites seulement. Il m'importe si bien, repartit le patient, que de peur de surprise, je ne le dirai point sans sçavoir ce que cela signifie. Hé bien, lui dit le Boureau, cela signifie Nôtre Pere. He bien, Nôtre Pere, dit alors le patient à haute voix, *Qui es in Cœlis*, reprit le Bourreau. Que veut dire cela demanda encore le criminel? Cela veut dire qui es aux Cieux, répliqua le Boureau. Hé bien, dit le bon-homme, n'avois-je pas raison de me défier? Vous auriez grande envie de me faire pendre. On m'a condamné pour avoir dit que le bon Dieu n'étoit point dans la Chapelle Bretot, & vous voudriez que j'allasse dire qu'il est aux Cieux. A d'autres. Je n'en ferai rien. Je me contenterai de dire seulement, *Nôtre Pere qui es dans la Chapelle Bretot.* Les spectateurs ne pûrent s'empêcher de rire de la saillie, & la Justice le regardant comme un innocent, tint l'amende honorable pour faite, & le laissa aller.

Le voleur à bonne Conscience.

LE cœur humain est une énigme impenetrable, un composé de contradictions. On y voit presque toûjours deux passions opposées, & il y a bien des gens qui faisant du vice leur profession ordinaire par maniere de dire, croient faire beaucoup de s'abstenir de certains pechez. Les Courtisanes d'Italie par exemple qui font métier de l'impudicité comme une couturiere fait métier de sa couture, ne réfuseront jamais un homme qui leur ap-

portera du profit, & ne voudroient pour rien du monde perdre une Messe. Il y en a même plusieurs qui portent le Cordon de Saint François, qui ne mangent jamais de chair cuite le Mercredi, & qui ne font pas le moindre scrupule de s'abandonner à la brutalité du premier venu. Il y en a d'autres qui ne veulent pas la compagnie des hommes le Samedi, parce que c'est le jour qu'elles solennisent à la Vierge. Il y a des larrons qui aimeroient mieux mourir de faim que de dérober le Vendredi; parce qu'ils ont de la vénération pour ce jour qui fut celui où Nôtre Seigneur nous racheta par sa mort de la peine éternelle que nous avions meritée. Il y en a d'autres qui aprés avoir dérobé, s'imaginent qu'ils expient leur peché, en donnant une petite partie de leur larcin, & il se trouve des gens assez fous en Italie où regne l'ignorance en matiere de Religion, & par consequent la superstition, pour entretenir une lampe d'une partie de leurs vols devant l'Image de la Vierge, & croyent que moyennant cela Dieu leur est encore redevable, & qu'il doit leur tenir compte du mal qu'ils ne font pas. Trouvez-vous étrange aprés cela que je vous parle d'un voleur si devot & si consciencieux, qu'il avoit fait vœu de ne prendre jamais aux passans que la moitié de ce qu'il leur trouveroit. S'étant mis un jour en embuscade, il vint un pauvre homme qui n'avoit que sept quarts d'écus. Il les prend & lui dit: Mon ami, de ces sept quarts d'écus il m'en appartient la moitié; en voilà trois que je prens, & trois que je vous laisse. Il

en

en reſte un à partager ; mais je n'ai point de monnoye à vous rendre, en avez-vous pour la moitié qui me revient. Non, Monſieur, répondit le pauvre homme. Comment ferons-nous donc, dit le voleur ? He, Monſieur, reprit l'homme impatient de ſe voir hors de ſes mains, prenez le quart d'écu, je ne vous en demande rien. Non pas cela, mon ami, répliqua le voleur. J'ai la conſcience trop bonne, & je ne veux que ce qui m'appartient légitimement. On ne me reprochera jamais d'avoir pris le bien d'autrui.

FIN.

TABLE

Des Nouveaux Contes à rire contenus dans ce Livre.

LEs Marguilliers filoux. page 9
Gaſconnade. 10
Remede contre les Hemorroïdes. 11
Femme à huit langues. 12
Cochon adroitement volé par des Bohemiens. 13
Maligne équivoque de la femme d'un Pedant. 14
Pagnoterie ſatirique d'une vieille Payſane. 15
Impertinente naïveté d'un Laquais. 16
L'Homme de Lettres 17
Les pois de Galardon. 18
L'Ane volé ſous les jambes de ſon maître. 19
Le Dégraiſſeur de manteaux. 21
Le bon métier qui fait pendre ſon maître. 22
Les deux Curés & leurs ſervantes. 23
Ce que c'eſt de vivre de ménage. 24
Mauvaiſe intention ſans ſuccez. 24
Ridicule comparaiſon. 25

Qui

Qui perd ſon procez peſte contre ſes Juges. 25
Voyage de la Terre-Sainte. 26
Naïveté d'un valet. 26
Naïveté d'un Seigneur de la Cour. 28
Le Sonnet de Plutarque. 29
La Carpe dans les chauſſes. 31
Le pied de biche. 34
L'Image de Saint Sebaſtien. 35
Les pois de Zorobabel. 37
Le Juge ignorant. 37
Le Predicateur ennuyeux. 38
La Fiancée. 39
Les gages qui courent. 40
La fille abuſée. 41
Panegyrique de Saint François. 42
Naïveté d'un Payſan. 43
Le Prédicateur ignorant. 44
La Belle au poil blond. 44
L'Enſeigne du Borgne. 45
L'Etudiant. 47
La femme à haut-de-chauſſes. 49
Les armes du Gentilhomme Gaſcon. 50
La Serrure à toutes clefs. 51
La Dame belle par derriere. 52
Le Treſorier inutile. 53
Le Sergent à grand nez. 53
Gaſconnade. 54
Autre. 55
Autre. 55
Fanfaronnade Eſpagnole. 56
L'Epée alterée. 56
Rodomontade des plus Eſpagnoles. 58

Autre. 59
L'Eau benite du Normand. 60
La Relique d'un Normand. 61
Le Cocu de ſon propre avœu. 63
La Caudelée. 67
L'équivoque des deux Sœurs. 69
Le Harengeur déconcerté. 71
Autre. 72
Le Pedant Orateur. 72
La fauſſe délicateſſe. 75
Ingenuité d'une femme à ſon mari la premiere nuit de ſes nôces. 78
Bon mot qui fut dit à Alphonſe Roi de Naples. 81
Le Plaideur à mauvaiſes piéces. 83
La veuve mal mariée. 85
Le Juge apprenti. 90
La Confeſſion revelée. 91
La Devotion facetieuſe. 92
Naïveté d'une femme. 93
La ſauce meilleure que le poiſſon. 94
Le bon Preneur. 96
Le Predicateur. 97
Le Repertoire de la Confeſſion. 99
Naïveté d'une Païſane. 99
La Fiancée ingenuë. 100
Le Sucre des Dames. 100
Naïveté d'une femme à ſon mari. 102
Sans argent point de tripes. 102
De deux nouveaux Mariés. 103
Gonnelle fait peur au Marquis de Ferrare pour le guerir de la fiévre quarte. Le Marquis veut faire peur à Gonnelle & le

le fait mourir. 105
Le Curé Medecin. 109
L'Agnés dépucelée. 111
L'Archevêque & le Païſan. 113
Le Prevôt & le voleur. 114
C'eſt la verité qui offenſe. 115
Un larron dérobe la vache de ſon voiſin. 117
La Procureuſe, ſon petit-fils & ſon Clerc. 119
Les deux Aveugles. 121
Le Singe qui prend medecine. 123
L'Aprenti Medecin. 126
Le Parapet. 128
Naïveté d'un Laquais. 129
Le Navet de Loüis XI. 129
Simplicité d'une femme. 130
Le Pape & le Pelerin. 131
Le Chapeau gris. 131
Le bien mal acquis ne profite pas. 132
Innocence d'un Laquais. 134
Deux Filoux font deux coups de Maître à un Gentilhomme de Boulogne. 136
L'Avocat à liévre. 140
Le Cochon de lait des deux Procureurs. 141
Rodomontade Eſpagnole. 147
Le Cocu pacifique. 148
Le Juge & le Charpentier. 150
Les plus malfaits ſe trouvent beaux. 151
L'Homme à barbe noire & à cheveux blancs. 152
Le Curé de Domfront. 154

Naïveté d'un Payſan. 155
Autre d'une villageoiſe. 156
La gageure de trois Voiſins. 157
Le Medecin & le Maréchal. 164
Le Gentilhomme & la villageoiſe. 165
Le Magicien. 166
Loüis XI. refuſe une Charge. 171
Pourquoi Leonides épouſa une petite femme. 172
D'un Plaideur qui vouloit un Avocat auſſi vieux que ſon procez. 173
Le Prince & l'Aſtrologue. 173
Le Gentilhomme & le Payſan. 174
La Chaiſe percée. 175
Le Tueur de mouches. 176
Ingenuité d'une femme à ſon mari la premiere nuit des nôces. 177
L'Arracheur de dents. 179
Qui veut tout avoir perd tout. 181
La violence volontaire. 183
Ingenuité d'un valet. 184
Autre. 184
Qui refuſe muſe. 185
Le Brochet de Florentin. 186
Naïveté d'un Payſan à la femme d'un Avocat. 188
Les Etrennes de Perrette. 190
La femme inſatiable. 190
Le Juge & le Rotiſſeur. 192
La Nobleſſe antique. 192
Bon mot de Leonides. 194
On eſt ſouvent la victime de ſa mauvaiſe foi. 194
Le

Le Mari bizarre. 196
Le Gentilhomme à botes. 199
Quelle Place eſt la plus difficile à garder. 200
Pagnoterie d'un Boufon. 201
Le Marchand de marée. 202
La Panerée de tetons. 204
La gageure des trois Comperes. 206
D'un voleur à qui on devoit couper les oreilles. 209
Celui qui fuit la peine ne merite pas le plaiſir. 209
Le Bâtard traveſti. 211
Le mal marié. 212
D'un Gaſcon bravant le froid, 213
Le Treſorier Traiteur. 214
L'ais de ſéparation. 216
Le Diable Traiteur. 217
Le Conſeiller cocu & moqué. 228
Gaſconnade. 231
D'un Gaſcon qui trouva moyen de faire bonne chere ſans qu'il lui en coûtât rien. 232
D'un Curé qui en faiſant ſon Prône laiſſa tomber un jeu de Cartes. 235
Le Meunier Aſtrologue. 238
Le Gentilhomme deſarçonné. 241
Diſpute d'un mari & d'une femme. 242
Le mari à femme maigre. 244
Le vieillard mourant & ſa femme. 245
Réponſe naïve d'une femme à ſon mari. 446
Aventure de deux Pelerins, 247
D'un homme à qui on apprit à prier Dieu. 248

Plaisante réponse faite à Henri IV. Roi de France. 250
Il y a certains maux domestiques qui ne peuvent pas se dire. 251
D'un Prêtre qui sauve sa Maîtresse sur ses épaules. 253
Dispute d'un François & d'un Espagnol. 255
Secret pour d'une méchante femme en faire une bonne. 257
Jugement du Duc d'Ossonne contre des Moines. 258
Le Rotisseur filouté. 261
D'un Cordelier prêchant à des Voleurs. 263
Les Galeriens. 264
D'un Voleur qu'on alloit pendre. 265
D'une Servante qui mangea deux perdrix. 266
D'un homme qui avoit envie de bâtir un moulin. 268
D'un Cordelier & d'un Jacobin. 270
Un Normand pendu pour un licou. 272
Un Espagnol & un Gascon en dispute pour une perdrix. 273
De deux Gascons. 274
L'Ecolier. 275
L'Archevêque & le Cordonnier. 276
Le Curé à qui on avoit dérobé un cochon. 279
L'Apotiquaire. 281
D'un Aspirant Procureur. 282
L'Oiseau portant cornes. 282
La jeune Païsane en Demoiselle. 283
Naïveté d'un Valet. 284
Le Païsan & son âne. 285
Le

Le Lieutenant Criminel fait filouter ſon parent. 286
L'heure du Berger dont ne ſçait pas profiter eſt un mal preſque ſans reméde. 291
D'un Homme qui eſcroqua une paire de bottes. 264
Un Filou eſcroque ſon hôte. 296
Archifilouterie. 300
Quatre drôles ſe régalent gratis à l'Auberge. 303
La jupe de la femme d'un Procureur dérobée. 305
D'un Filou appellé en témoignage. 306
D'un Huguenot condamné à faire amende honorable. 307
Le voléur à bonne conſcience. 308

Fin de la Table.

. Lisa & Leonard Baskin .